

TROISIÈME ANNÉE

N^{os} 8 et 9



REVUE THÉURGIQUE

Scientifique, Psychologique et Philosophique

TRAITANT SPÉCIALEMENT

DE L'HYGIÈNE

ET DE

LA GUÉRISON PAR LES FLUIDES

ET DES DANGERS

DES PRATIQUES MÉDICALES, CLÉRICALES, MAGNÉTIQUES, HYPNOTIQUES, ETC

Sous la Direction du

ZOUAVE JACOB

Avec le concours des Célebrités scientifiques les plus autorisées

Paraissant tous les premiers Dimanches de chaque Mois

« Charlatan : Médecin vantard, qui prône à l'excès l'étendue de sa science et l'efficacité de ses remèdes. Nous avons par cela même beaucoup de charlatans : nous en avons plus peut-être qu'on n'en voyait dans les siècles passés. Mais ils ont changé d'allure et de physionomie, ils ne font plus de discours en plein vent ; ils font prôner leurs recettes à la quatrième page de leurs journaux. »
(Larousse, *Dict. universel*.)

« Ah ! l'annonce est à ce point puissante qu'elle a une influence sur celui même qui s'en sert le plus et l'individu qui, chaque soir, faisant sa cuisine se donne le plaisir facile d'établir le quotient de ses dupes — dupe lui-même — à grand soin en se touchant de prendre la pilule ou l'elixir dont il a su vanter les propriétés miraculeuses dans la quatrième page des journaux. »
(TROUSSEAU, *Conférences*.)

« Médecine, pauvre science — médecins, pauvres « avant » ; malades, pauvres victimes. »
(Docteur FRAPPANT.)

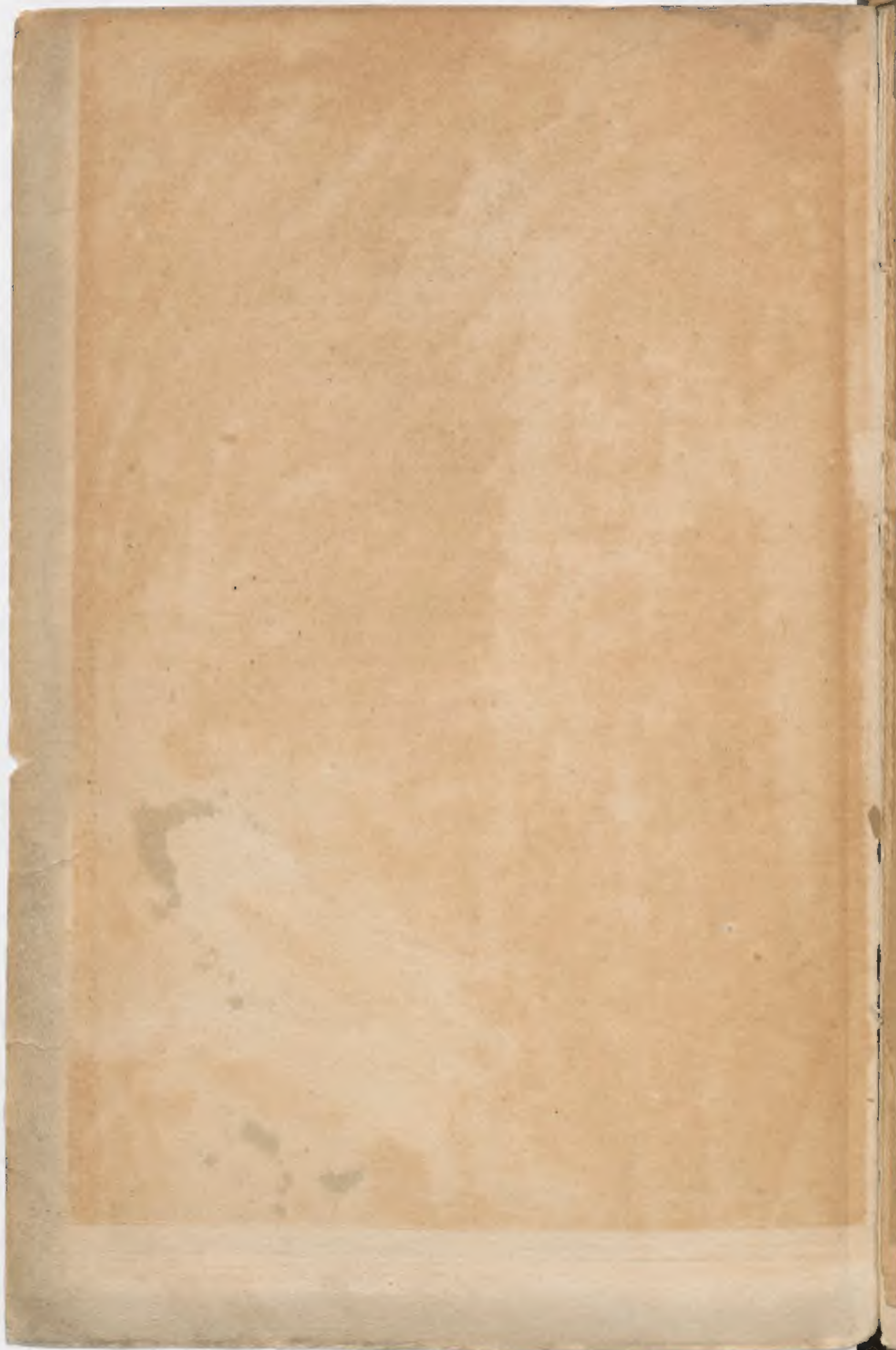
—

BUREAUX

Paris — 23, AVENUE MAC-MAHON (ÉTOILE) — Paris

Abonnement : 10 fr. par an. — Étranger : 12 fr.

T⁴²
29



TROISIÈME ANNÉE

MAI 1890



REVUE THÉURGIQUE

Scientifique, Psychologique et Philosophique

TRAITANT SPÉCIALEMENT

DE L'HYGIÈNE

ET DE

LA GUÉRISON PAR LES FLUIDES

ET DES DANGERS

DES PRATIQUES MÉDICALES, CLÉRIQUES, MAGNÉTIQUES, HYPNOTIQUES, ETC.

Sous la Direction du

ZOUAVE JACOB

Avec le concours des Célébrités scientifiques les plus autorisées

Paraissant tous les premiers Dimanches de chaque Mois

« Charlatan : Médecin vantard, qui prône à l'excès l'étendue de sa science et l'efficacité de ses remèdes. Nous avons par cela même beaucoup de charlatans : nous en avons plus peut-être qu'on n'en voyait dans les siècles passés. Mais ils ont changé d'allure et de physionomie, ils ne font plus de discours en plein vent ; ils font prôner leurs recettes à la quatrième page de leurs journaux. »
(Larousse, *Dict. universel*.)

« Ah ! l'annonce est à ce point puissante qu'elle a de l'influence sur celui même qui s'en sert le plus et l'individu qui, chaque soir, faisant sa caisse, se donne le plaisir facile d'établir le quotient de ses dupes — dupe lui-même — a grand soin en se couchant de prendre la pilule ou l'élixir dont il a su vanter les propriétés miraculeuses dans la quatrième page des journaux. »
(Trousseau, *Conférences*.)

« Médecine, pauvre science — médecins, pauvres savants ; malades, pauvres victimes. »
(Docteur Fraepart.)

— ❧ —
BUREAUX


Paris — 20, RUE MONTENOTTE (ÉTOILE) — Paris

Abonnement : 10 fr. par an. — Étranger : 12 fr.

NOTE DE LA RÉDACTION

Depuis bientôt vingt-cinq ans que nous nous occupons de THÉURGIE, nous avons observé que les plus rebelles à nos pratiques étaient généralement d'un intellect plus ou moins obstrué par différents préjugés, entachés d'erreur. Et cette catégorie d'esprits faibles se trouve non seulement dans les rangs des illettrés, mais surtout parmi ceux qui composent la majorité des « Flambeaux scientifiques ».

On en peut voir la preuve dans la résistance opiniâtre, systématique, pour ne pas dire de mauvaise foi, que la fine fleur des Académies, des savants et des esprits forts, ont opposée, et opposent encore aujourd'hui à tout progrès. D'abord ils ont rejeté le magnétisme animal ; ils ont raillé le somnambulisme, et enfin conspué la THÉURGIE sous quelque forme qu'elle se présente, soit accréditée sous le nom de magnétisme animal par Mesmer, de somnambulisme, par Puységur, ou de spiritisme par Allan Kardec. Ils se sont acharnés contre les Théurges guérisseurs qui opèrent des cures merveilleuses, sans le concours de la prétendue science médicale, et surtout contre ceux qui ont la faculté de voir les maladies. Car, règle générale, la plupart des privilégiés de la naissance et de la fortune sont infectés de maladies honteuses qu'ils ne révèlent que dans le silence du cabinet de leur docteur, le secret professionnel que la loi leur impose répondant de leur discrétion. (Cependant combien de révélations !) Et si nous nous en rapportons aux réclames, nous pouvons affirmer que la majeure partie des médecins ne vivent que du traitement qu'ils exercent sur les malheureux atteints de cette terrible maladie. Règle générale, toutes les fois qu'une personne, à quelque classe qu'elle appartienne, contestera de parti pris l'évidence de la faculté THÉURGIQUE, on peut être sûr qu'elle est atteinte d'une maladie honteuse. Mais, si ces victimes du sort étaient plus au courant de notre manière de pratiquer, ils nous seraient moins hostiles ; quant à notre discrétion, notre faculté, nous venant des ESPRITS supérieurs aux fluides blancs, nous impose la charité THÉURGIQUE, et par conséquent la discrétion sur ce qui pourrait blesser nos semblables. D'ailleurs il n'est pas indispensable que les THÉURGES guérisseurs soient voyants pour guérir, les cures se produisant par l'intervention seule des ESPRITS des régions supérieures, et très souvent même sans que la volonté des guérisseurs soit mise en action.



HISTORIQUE DES CALENDRIERS

Le calendrier ne contient ordinairement que des indications sur le cours du soleil et de la lune, et la nomenclature des saisons, des mois, des semaines et des fêtes de l'année. Il a été établi depuis les temps les plus reculés, sous différentes formes.

Les calendriers solaires ont été sans doute les premiers, ramenant avec une certaine précision le commencement de chaque année vers la même époque, en sorte que la durée moyenne de l'année se trouve d'accord avec les 365 jours $\frac{1}{4}$ que met la terre à exécuter son mouvement de rotation apparent autour du soleil.

Les calendriers luni-solaires ont aussi une année moyenne de 365 jours $\frac{1}{4}$; ils règlent leurs mois sur le cours de la lune, les faisant, autant que possible commencer et finir entre l'espace de deux renouvellements de lune; mais pour faire concorder le renouvellement de chaque année avec la même saison et la même époque, il est indispensable d'ajouter un treizième mois après un certain nombre d'années; ce raccord se nomme un cycle, qui exprime l'époque où les phénomènes astronomiques se reproduisent.

Le cycle lunaire qui fut établi, (433 ans avant notre ère) par les astronomes athéniens Meton et Euctémon se présente tous les 19 ans. Au bout de ce temps, les phases de la lune reviennent aux mêmes époques. La

première année du cycle lunaire de cette époque a été en 1862. Le cycle solaire est une période de 28 années après lesquelles l'année recommence par les mêmes jours.

Déjà bien avant Hérodote, les Egyptiens accréditaient l'année civile, composée de 365 jours $1/4$, et divisée en 12 mois de 30 jours, plus cinq jours complémentaires. L'année égyptienne rétrogradait donc de 6 heures environ tous les ans sur l'année solaire, et d'un jour complet tous les quatre ans.

L'année égyptienne fut fixée à la date du 29 août, par Auguste, puis, en tenant compte des années bissextiles, ajoutant tous les 4 ans, pour égaler l'année solaire, un sixième jour à la fin de la troisième année de chaque période de 4 ans, cela fit réellement concorder l'année égyptienne à la date du 30 août du calendrier Julien.

Les noms du calendrier égyptien étaient :

1° Thôt,	5° Tybi,	9° Pachôn,
2° Paophi,	6° Méchir,	10° Pagni,
3° Athyr,	7° Phamenoth,	11° Epiphi,
4° Choïac,	8° Pharmouthi,	12° Mésori;

puis les jours *épagomènes* c'est-à-dire les cinq jours ajoutés aux 360 des années incertaines.

Le calendrier des Juifs était lunaire. Il était composé de 354 jours divisés en 12 mois, tantôt de 29 et tantôt de 30 jours. C'était vers l'équinoxe du printemps que commençait l'année juive, en commémoration de la fuite de l'Egypte qui avait eu lieu à cette époque.

Les rites religieux imposaient aux Juifs d'offrir en reconnaissance des épis d'orge mûr à Dieu le 16 du

premier mois d'Abib, qui correspondait aux premiers jours des mois de leur année (Mars, Avril).

Cette époque mettait un retard de 11 jours sur l'année solaire, l'année commençait trop tôt pour eux, c'est ainsi que l'orge n'était pas à sa maturité et qu'ils ne pouvaient l'offrir à Jéhova à la date fixée.

Ce fut vers le III^e ou IV^e siècle de notre ère, que les rabbins établirent leur calendrier de façon à faire concorder le premier jour de l'année avec la récolte de l'orge.

L'année des mois lunaires est ainsi composée :

1 ^o Nisam ou Abib,	7 ^o Tischri (1) ou Aïsanhim,
2 ^o Uar ou Zir,	8 ^o Marcheschwau ou Boul,
3 ^o Sibau,	9 ^o Kislaw,
4 ^o Thamouz,	10 ^o Tebeth,
5 ^o Ab,	11 ^o Scheboth ou Chebhat,
6 ^o Eloul,	12 ^o Adar.

Les Juifs établirent alors ainsi leurs fêtes :

- 1^{re} Tischri, fête du jour de l'an,
- 10 Tischri, jour du Grand Pardon,
- 15 Tischri, fête des Tabernacles,
- 15 Nisau, Pâques,
- 6 Swian, fête des Semaines.

Si l'on pénètre en Grèce, on remarque que de tous les calendriers qui avaient cours chez les Grecs, celui des Athéniens était le plus complet, et le plus en rapport avec des données certaines.

De même que les Egyptiens et les Juifs, ils adoptè-

(1) Alors premier mois de l'année civile substitué au premier mois lunaire Nisam afin d'avoir de l'orge mûr pour le fêter.

rent l'année lunaire de 354 jours, divisée en 12 mois, les uns *caves* et les autres *pleins* qui étaient :

1° Hécatombéon,	5° Mémactérion,	9° Elaphebolion,
2° Metagituion,	6° Posidéon,	10° Munychion,
3° Boédromien,	7° Gamélion,	11° Thargélion,
4° Pianespion,	8° Anthesterion,	12° Skirophorion.

Le commencement de l'année des Grecs coïncidait avec notre mois de Juillet. Ce fut seulement 430 ans avant notre ère qu'ils s'aperçurent que l'année lunaire rétrogradait sur le retour des saisons. L'oracle, consulté à cet effet, régla les mois sur la marche de la lune, et les années sur le soleil; et afin que la durée de l'année fût plus en rapport avec la marche annuelle du soleil, ils intercalèrent 3 fois en 8 années un mois de 30 jours, qu'ils nommèrent second *Posidéon*. Ce système ramenait le premier jour, le premier mois et la première année de chaque Olympiade vers la nouvelle lune, qui suivait le solstice d'été. Cette période de 8 années se nommait *octaétéride*, et l'année intercalée *triestéride*.

Les Macédoniens, de même que les peuples cités plus haut, avaient adopté l'année lunaire, divisée en 12 mois :

1° Dios,	5° Dystros,	9° Panémos,
2° Apelléos,	6° Xanthicos,	10° Loos,
3° Andinéos,	7° Artemisios,	11° Gorpéios,
4° Pérítios,	8° Dœsios,	12° Hyperbérétéos.

Leur premier mois de l'année correspondait à nos mois d'Octobre et de Novembre. Un peu plus tard, la Syrie et différentes villes de l'Asie, sur le calendrier desquelles

on a très peu de données, adoptèrent, après les conquêtes d'Alexandre, le calendrier macédonien.

Vers la fondation de Rome, les Romains se servaient du calendrier lunaire, qui ne comprenait que 304 jours, divisés en dix mois, qui se composaient les uns de 30 jours et les autres de 31 jours. Le premier mois de leur année s'appelait *Marcius*, époque qui concorde avec notre mois de Mars.

Mais, Numa réforma bientôt ce calendrier de dix mois, en ajoutant deux mois à l'année, ce qui la porta à 355 jours (ces deux mois étaient *Januarius* de 29 jours et *Februarius* de 28 jours); il ne laissa 31 jours qu'aux mois de *Marcius*, *Naius*, *Quintilis*, *October*, et fixa les autres à 29 jours.

Numa, pour mettre l'année lunaire en rapport avec l'année solaire, admit une intercalation de 22 jours toutes les deux années, et de 24 jours toutes les quatre années; cependant, il y avait encore une différence de quatre jours qui faisait confusion.

Ce fut Jules César qui, en l'an XLVI, ajouta 10 jours à l'année, afin de la rendre conforme au cours du soleil, qui comptait 365 jours divisés en mois de 29 jours. Le mois de *Januarius* (Janvier) se trouva augmenté de 2 jours, *Sextilis*, *December*, et les autres mois, d'un jour; puis pour les six heures complémentaires de chaque année, il fut ajouté un jour après le 24 *Februarius* (Février) aux sixièmes calendes de Mars.

Après toutes ces réformes, le calendrier romain prit le nom de calendrier Julien.

Le mois de Julius fut substitué à celui de *Quintilis* et plus tard, Auguste changea le mois *Sextilis* pour celui d'*Augustus*, qui est notre mois d'Août.

Si nous voulons parler du calendrier scandinave, nous remarquerons que ces peuples du Nord se reposaient exactement sur l'observation des phases de la lune.

Leurs savants s'étaient ingénié à marquer les phases du cours de la lune sur des bâtons qu'ils appelaient All-mon-acht.

Ils commencèrent par noter la phase de la nouvelle lune. C'est cette époque qu'ils jugeaient la plus favorable pour tenir leurs assemblées et entreprendre leurs guerres; et ils célébraient la lune nouvelle par des fêtes, des agapes, des danses, etc.

L'historien Tacite fait remarquer, dans les documents qui nous sont restés, que les Scandinaves établissaient la période lunaire en comptant par nuits, et qu'avec ce moyen, ils arrivaient à former les mois.

Longtemps déjà avant notre ère, les dieux ou déesses présidaient aux jours de la semaine; or, le premier jour de la semaine (lundi) chez les anciens saxons par exemple, était consacré au Soleil, sous le nom de *Sonntag* (tag jour, sonne soleil).

Parmi ces peuples, le roi de notre système était en grande vénération; ils l'adoraient sous la figure humaine et le représentaient appuyé sur le socle d'une colonne, et tenant dans ses bras une roue de feu, la tête entourée d'une auréole, symbole du dieu Soleil.

La Lune était adorée le second jour (mardi) sous le nom de *Montag*.

Elle était représentée sous l'aspect d'une femme revêtue d'une tunique d'homme, avec une jupe. Sa tête était coiffée d'un bonnet pointu orné de deux énormes auréoles, emblème de l'inconstance dans les pensées.

sous le patronnage d'une divinité, et marquaient les saisons pour les travaux d'agriculture.

Les fêtes, chez les peuples scandinaves, étaient assez nombreuses : la fête de Juhel, qui était une des principales, se célébrait au mois de décembre, à l'époque de la Noël des chrétiens (1). Ils célébraient aussi les fêtes d'Ostra, de Freya, déesses fort en honneur chez eux.

Le calendrier grégorien, adopté par les chrétiens, est d'origine païenne.

César avait fixé l'année solaire à 365 jours, 6 heures, ce qui l'allongeait de 11 minutes, 11 secondes, $\frac{4}{10}$, qui donnait une différence d'une journée entière en l'espace de 130 ans. De ce mécompte, non seulement les années, mais les saisons, les mois étaient en perturbation et il en résultait qu'au **xvi^e siècle**, il y eut un retard de 10 jours sur les mois et les jours, relativement au cours du soleil et de la lune. Pour regagner ces jours de retard, il était nécessaire de faire subir une réforme au calendrier. Ce fut l'astronome italien, Louis Lilio, qui le régularisa, en changeant la date du 4 novembre 1582 par celle du 15, et retrancha ainsi pour l'avenir trois bissextiles dans l'espace de 400 ans : il supprima ensuite les bissextiles dans les années séculaires. Ce plan fut adopté par le pape Grégoire XIII, et de ce fait, le nouveau calendrier prit le nom de Grégorien, et fut, par ordre du pontife, adopté par tous les catholiques.

Par esprit de parti, les Protestants le rejetèrent pendant lon temps. Les Anglais ne l'adoptèrent qu'en 1752.

(1) Cette fête fut appelée plus tard Christmonat.

Aujourd'hui, il n'y a plus que les chrétiens du rite grec et les Russes qui s'entêtent à se servir du calendrier Julien. C'est ce qui fait que ces peuples, continuant de compter les années bissextiles, supprimées par Louis Lilio, sont toujours en arrière, et, actuellement, leurs dates retardent de 12 jours, de sorte que, lorsque nous sommes au 1^{er} janvier, ils ne sont encore qu'au 20 du mois de décembre et, pour concorder avec le calendrier grégorien, ils sont obligés de marquer les dates des deux calendriers.

Chez nous, c'est le 1^{er} janvier, à l'heure de minuit, que commence l'année du calendrier grégorien, environ 70 jours avant l'équinoxe du printemps. D'autres peuples la font commencer à la date qui correspond au 31 décembre, vers 4 heures 1/2 du soir.

La raison qui a fait adopter le 1^{er} janvier est que Numa Pompilius l'avait consacré à Janus, qui, selon la mythologie était un dieu classé du ciel, et gratifié de deux visages, dont l'un regardait le passé et l'autre l'avenir.

Charlemagne lui, fixa le premier jour de l'année au 1^{er} mars; plus tard, au x^e siècle l'initiative des prêtres chrétiens le fit porter au Samedi Saint, à l'heure de la bénédiction du cierge pascal; malheureusement la fête de Pâques n'était pas toujours à la même date; en 1347, par exemple, elle tomba le 1^{er} avril, et en 1348, le 20 du même mois; l'année comprise entre ces deux époques avait donc 12 mois et 20 jours; surplus dont on se débarrassa en attribuant 48 heures au 20 premiers jours de l'an 1348. Plus tard, en 1564, Charles IX ordonna que le premier jour de l'année reviendrait, comme par le passé, au 1^{er} janvier.

Les Anglais restèrent jusqu'en 1753 soumis au calendrier Juif, et les Juifs, dont le calendrier remonte au Moyen-Age, conservèrent le premier jour de l'an à Pâques.

Si des voyagers se sont occupés de ce calendrier, nous remarquons que c'est un calendrier lunaire divisé en 12 mois, dont voici les noms :

1° Moharrem,	7° Redjeb,
2° Saphar,	8° Schaben,
3° Rebyel-ewwel,	9° Ramad'han,
4° Riby-el-Sany,	10° Schewal,
5° Djoumadi-el-ewwel,	11° Doul-Kaadah,
6° Djoumadi-el-Sany,	12° Doul-Kedjah.

Les mois et les années commencent toujours par une lune nouvelle, ce qui mène une grande variété dans la longueur des mois, et empêche souvent de connaître vraiment le commencement, surtout par les temps couverts, ainsi se produit-il quelquefois de différences de deux ou trois jours et cela rend difficile d'être certain d'une date.

Arrivons maintenant au calendrier républicain.

Ce calendrier étant essentiellement civil, ne faisait allusion à aucun culte ; le plan en fut mis au concours, et nombre de savants entre autres Lagrange, Monge, Laplace, Lavoisier, de Méchain, le célèbre Lalande, et beaucoup d'autres, des noms de l'Académie des sciences y coopérèrent.

On choisit celui présenté par Romme à la Convention le 27 septembre 1793, et il fut adopté le 5 octobre de la même année.

L'année était divisée en 12 mois de 30 jours et complétée par 5 jours dans les années ordinaires et 6 jours dans les années bissextiles; tout ce qui pouvait être susceptible de rappeler les superstitions religieuses et astrologiques fut supprimé. Les mois furent divisés en trois fractions de dix jours chacune; les jours furent également divisés en dix parties, et chaque partie en dix autres pour compléter le système de numération décimale. Mais ce calendrier causant de grands troubles dans l'horlogerie, ne fut jamais mis en vigueur. Le commencement de la nouvelle ère républicaine fut fixé le jour de la proclamation de la République (22 septembre 1792) et, par une concordance singulière, cette date se rapportait à celle où le soleil arrivait à l'équinoxe d'automne.

Les dénominations des mois et des jours n'étaient pas assez imagées pour flatter l'imagination populaire; on était obligé de dire : le premier jour de la première décade du premier mois de la première année, etc. Le poète Fabre d'Eglantine fut alors chargé de rectifier ces dénominations, et le 25 octobre, il présenta un nouveau plan basé sur la nature; c'est ainsi qu'on eut Vendémiaire (de vindemia, vendanges : primaire, *primarius*) ; nivôse (de nix, nevis, neige); pluviôse (pluies); ventôse (vents); germinal (germination des semences de fleurs); prairial (temps des prairies); messidor (moissons); thermidor (chaleur); fructidor (fructus, fruits).

Il y avait aussi des noms symboliques pour désigner les saisons.

Les jours de la décade (ou semaine de 10 jours) étaient :

1° Primidi,	4° Quartidi,	7° Septidi,	9° Nonidi,
2° Duodi,	5° Quintidi,	8° Octidi,	10° Décadi,
3° Tridi,	6° Sextidi.		

Les noms des saints qui marquent chaque jour du calendrier grégorien, furent remplacés par des dénominations se rapportant aux productions de la terre, aux instruments aratoires, et même aux animaux domestiques.

Par exemple, à chaque quintidi ou demi-décade, on inscrivait le nom d'un animal domestique quelconque, à chaque décadi le nom d'un instrument; ainsi à quintidi correspondait le mot cheval et à décadi de la même décade le mot cuve, et, d'autres fois les mots âne, bœuf, oie, dindon, cochon, lapin, chat, mulet, etc., etc.

Les Républicains avaient établi le 17 décembre 1794, pour rappeler les mérites que les jours complémentaires seraient consacrés aux fêtes de la Vertu ou des Sans-culottes.

- 2° Fête du Génie (18 septembre 1794);
- 3° Fête du Travail (19 septembre 1794);
- 4° Fête de l'Opinion (20 novembre 1794);
- 5° Fête des Récompenses (21 novembre 1794).

La fête de l'Opinion était spécialement consacrée

aux cavalcades fantasques, et il était permis d'écrire et de dire tout ce qu'on voulait sur les hommes politiques.

Tous les quatre ans, il y avait une année sextile (franciade), et le jour complémentaire, ajouté aux cinq autres, était le Sans-culotte.

Il se célébrait par des divertissements en l'honneur de la Révolution ; ensuite on imagina les « Fêtes décadales » qui avaient lieu tous les dix jours.

Dans le calendrier Grégorien, chaque jour de l'année est consacré à la mémoire d'un événement chrétien ou à la fête d'un saint quelconque. Les républicains ont complètement cette disposition, et remplacèrent les fêtes — qui, quoique chrétiennes, étaient presque toutes d'origine païenne — et les noms des saints dont beaucoup sont venus également des païens — par des noms d'animaux, de fleurs, de fruits, de légumes, d'instruments aratoires.

Si, par exemple, nous prenons le premier jour de Primidi consacré au raisin, qui correspond au lundi 22 septembre du calendrier Grégorien de l'année 1890, nous voyons que ce jour est consacré à saint Maurice ; et nous pouvons voir aussi que le 23 septembre 1890, jour de saint Thécle correspondait dans le calendrier républicain au mot *châtaigne* ; saint Firmin, au mot *colchique* ; saint Justin, à *cheval* ; saint Exupère à *carotte*, etc., etc.

De par ces changements, on n'était plus nommés du nom des saints chrétiens, mais bien de ceux enregistrés dans le calendrier républicain. C'est ainsi que le général Toppet, qui signait habituellement François-Amédée, fut nommé *Perrenche* Toppet, parce que le 11 germinal était consacré à la *Perrenche*.

Le conventionnel Michaud se vit obligé de changer ses prénoms de Jean-Baptiste, pour celui de *Cumin*.

Le général Peyron eut en partage celui de Myrte, le général Lamer, Peuplier, etc., etc.

Comme les prénoms du calendrier grégorien dont étaient jusqu'alors gratifiés les citoyens, étaient remplacés par ceux du calendrier républicain, il se produisait souvent des coïncidences étranges et parfois comiques. Par exemple, saint François d'Assise, qui est fêtée le 4 octobre, correspondait à Potiron qui échoit le 13 vendémiaire. Sainte Catherine, qui est le 25 novembre, correspondait à Cochon (5 frimaire). Saint Victor, qui est le 21 juillet, correspondait à Melon (5 thermidor). Saint Frédéric, qui est le 25 juin, correspondait à Champignon (7 messidor). Saint Zacharie, qui est le 5 novembre, correspondait à Dindon (15 brumaire), etc.

Ce calendrier, qui fut en vigueur pendant 12 ans, 2 mois et 27 jours, fut supprimé par Napoléon. Sans doute autant pour mettre fin au ridicule de ces noms tantôt siestes que poudres, la réorganisation des écoles par le Concordat, il rétablit le calendrier grégorien.

Il était grotesque, en effet, d'appeler une nommée Catherine Melon Mme Cochon, Mlle Franc Oignon, les nommes Victor MM. Melon, Champignon, Dindon, Ail, Vescé, Ognon, Mulet, Bouillon blanc, Carotte, Fumier, etc.

Cependant, ce ne fut qu'en 1805, d'après le rapport de Laperon, qu'on remit en vigueur le calendrier grégorien.

Le calendrier positiviste imaginé par Auguste Comte en 1849, avait pour but d'établir la religion dite positive et humanitaire, en opposition avec les divinités, les anges et les saints qui font la base de toutes les religions anciennes.

Dans ce calendrier, l'année était divisée en treize

mois c'était de 28 jours composés de quatre semaines de sept jours qui ne retranchent qu'un jour complètement dans les années ordinaires, et deux dans les années bissextiles.

L'année positiviste, de même que l'année chrétienne, commence le 1^{er} janvier, conservant la période hebdomadaire en raison des propriétés subjectives de la lune 7 et de l'antique origine de la division du temps.

Le calendrier positiviste, par ce fait qu'il partage l'année en douze mois, et en quatre trimestres, annule les discordances hebdomadaires et mensuelles des dates. Ce calendrier, dont le principe reposait sur l'état de l'Humanité, représentait les phases de l'histoire, du mariage, de la législation des hommes par des fêtes consacrées, ainsi rangées :

Les six premiers mois de l'année :

- 1^{er} mois, consacré à l'Humanité ;
- 2^e mois, consacré au Mariage ;
- 3^e mois, consacré à la Paternité ;
- 4^e mois, consacré à la Filiation ;
- 5^e mois, consacré à la Fraternité
- 6^e mois, consacré à la Domesticité.

Les 7^e, 8^e et 9^e mois, appelés *États préparatoires* étaient :

- 7^e mois, consacré au Fétichisme ;
- 8^e mois, consacré au Polythéisme ;
- 9^e mois, consacré au Monothéisme.

Les 10^e, 11^e, 12^e et 13^e mois dénommés *Fonctions normales*, étaient ainsi répartis :

- 10^e mois, consacré à la Femme ou la Providence morale ;

11^e mois, consacré au Sacerdoce ou la Providence intellectuelle;

12^e mois, consacré au Patriciat ou la Providence matérielle ;

13^e mois, consacré au Prolétariat ou la Providence générale.

Puis venaient les *jours exceptionnels* : jour complètement, fête universelle des morts; jour additionnel des années bissextiles, fêtes générales des saintes femmes.

Auguste Comte consacra les mois et les jours à la glorification des grands personnages qui ont été les propagateurs du progrès humain, soit dans la philosophie, les sciences ou les arts, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours.

Selon lui, le personnage le plus éminent de la théocratie serait Moïse. Il lui consacra donc le premier mois de l'année sous le titre de *Theocratie initiale*; le deuxième mois est consacré à Homère représentant la *Poésie ancienne*; le troisième mois, à Aristote la *Philosophie ancienne*; le quatrième, à Archimède la *Science ancienne*; le cinquième, à César la *Civilisation militaire*; le sixième, à Saint-Paul le *Catholicisme*; le septième, à Charlemagne la *Civilisation féodale*; le huitième, à Dante l'*Épopée moderne*; le neuvième, à Guttemberg, l'*Industrie moderne*; le dixième, à Shakespeare le *Drame moderne*; le onzième, à Descartes la *Philosophie moderne*; le douzième, à Frédéric la *Politique moderne*; le treizième enfin, à Bichat la *Science moderne*. Il est procédé de même pour tous les jours de la semaine.

Sans trop critiquer cette nomenclature et les person-

nages qu'y fait figurer M. Auguste Comte, nous nous permettons cependant de faire observer que plusieurs de ces personnages ne justifient pas le choix qu'il en a fait, et que quelques-uns même devraient être écartés par ce fait qu'ils ne sont pas rigoureusement historiques et que leur personnalité ne repose que sur des légendes fort contestées. Ainsi, il fait figurer aussi dans son calendrier Prométhée, Hercule, Orphée, Thésée, etc., qui n'ont jamais été que des personnages mythologiques. Cependant, nous n'en approuvons pas moins la facture du calendrier positiviste, en ce qu'il fait un effort pour sortir de la routine et du fanatisme.

Nous aurions pu ajouter à ces calendriers ceux de beaucoup d'autres pays, mais ils ont tous une grande analogie avec ceux que nous venons de présenter. Nous citerons cependant le calendrier de Flore que le célèbre Linné imagina et dans lequel étaient indiquées, mois par mois, les floraisons de végétaux qui s'épanouissent à différentes époques de l'année, mais ayant été dressé sous la 59^e 51 latitude Nord, et la 15^e longitude Est, à Upsal en Suède, ce calendrier, acceptable dans ce pays, ne pouvait, malgré le peu de différence climatérique, répondre à celui de Paris. Alors Lamarck construisit à peu près sur le même plan un nouveau calendrier de Flore basé sur la nomenclature des végétaux.

Dans l'étude approfondie que nous avons faite sur l'histoire des calendriers accrédités par les différentes sectes qui les ont imposés aux peuples depuis la plus haute antiquité, nous avons pu reconnaître que, non seulement ils reposaient sur des erreurs scientifiques sur

la marche du temps, mais qu'ils servaient de réclame aux sectes sacerdotales qui exploitaient la renommée de personnages qu'ils plaçaient à leur gré dans le ciel ou sur la terre. Et depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, toutes les religions qui se sont succédé se sont toujours exercées à tromper la crédulité des hommes **pour mieux les asservir et les dominer.**

Nous avons constaté le ridicule de toutes ces inventions qui ont été jusqu'au grotesque, principalement dans le calendrier républicain substituant aux noms humains des noms d'animaux immondes, de légumes etc., il semble vraiment que ceux qui ont pu concevoir une telle aberration, ne cherchaient qu'à faire tomber la République devant le ridicule, chose à laquelle ils ont réussi. Aussi a-t-on été obligé d'en revenir au calendrier grégorien. Mais ce calendrier aussi n'a-t-il pas fait son temps ? Et cette nomenclature de fêtes qui, pour la plupart, dérivent des fêtes païennes, de saints le plus souvent apocryphes, et qui sont sortis de la mythologie, tout cela ne doit-il pas faire place à autre chose plus en rapport **avec le progrès et la vérité historique ?**

Oui, nous pensons que les êtres qui doivent être honorés dans l'esprit public sont ceux qui ont apporté un progrès quelconque dans le cours de leur existence terrestre, et c'est pour cela que nous nous sommes attaché un peu à suivre le calendrier d'Auguste Comte au point de vue de la nomenclature philosophique : mais si nous avons fait abstraction des personnalités du calendrier grégorien, nous l'avons suivi quant à la marche des années, des mois, **des semaines et des jours, si ce, n'est que nous avons changé le 1^{er} jour de l'an pour le reporter au mois de**

mai, qui est le mois le plus beau, le plus épanoui et le plus fleuri de l'année.

Nous ne nous sommes pas raliés complètement au calendrier positiviste, car, nous ne saurions trop le répéter, Auguste Comte n'a pas tourné sérieusement les feuillets de l'histoire, et il a enregistré légèrement des noms qui n'ont pas un crédit historique dans l'opinion, non seulement quant à leurs hauts faits, mais même quant à leur existence, tels Homère, Thésée, Orphée et autres.

Nous avons autant que possible éloigné toutes les personnalités suspectes pour nous rallier à celles qui jouissent d'un crédit universel et incontesté. C'est ainsi que nous présentons le *Calendrier Théurgique* qui en est déjà à sa troisième année d'existence et qui a eu un succès auquel nous étions loin de nous attendre, non seulement dans le public lettré, mais parmi les plus dissidents, aussi bien dans les sectes philosophiques que sacerdotales.

CALENDRIER THÉURGIQUE 1890

JANVIER			FEVRIER		
Dates	Jours	Les jours augmentent de 1 h. 4 m.	Dates	Jours	Les jours augmentent de 1 h. 27 m.
1	.	Gall.	1	s	Posidonius.
2	.	Mira (Th.).	2	D	Scipius.
3	v	Pindare.	3	l	Germain (Comte de Saint-).
4	s	Vespasien.	4	m	Momus.
5	D	Quinte-Curce.	5	l	Il.
6	l	Anaxagore.	6	l	Gascon.
7	l	Manéthon.	7	v	Athenodore.
8	n	Papin (Denis).	8	v	Delon.
9	j	Schumann (Ant. M.).	9	D	Strahon.
10	v	Epicure.	10	.	Averhoes.
11	s	Taillefeu.	11	.	Montesquieu.
12	D	Zola.	12	.	Nostradamus.
13	l	Roma.	13	j	Pompeii.
14	n	Chrysippe.	14	v	Socrate.
15	m	Méandre.	15	s	Il.
16	j	Servet (Michel).	16	D	V.
17	.	Il.	17	l	Times de Iocres.
18	D	Il.	18	v	Manzoni.
19	l	Gidenberg.	19	.	Protagoras (d'Abdère).
20	m	Il.	20	l	Swammerdam.
21	m	Prodicus.	21	v	Talleyrand.
22	j	Leucippe.	22	.	Vigilame.
23	v	Hippias (d'Elis).	23	D	Racine.
24	s	Thrasimachus.	24	.	Anaximenes.
25	D	Melanchton.	25	l	Merlin (l'enchanteur).
26	l	Confucius.	26	m	Paracelse.
27	m	Parmenier.	27	.	Il.
28	m	Polus.	28	v	Camœus.
29	j	Spuzheim.			
30	v	Pandolus.			
MARS			AVRIL		
Dates	Jours	Les jours augmentent de 1 h. 48 m.	Dates	Jours	Les jours augmentent de 1 h. 48 m.
1	s	Perse.	1	l	Il.
2	D	Juste Lipse.	2	v	Il.
3	l	Solon.	3	.	Voltaire.
4	m	Pascal.	4	v	Rousseau (J.-J.).
5	m	Morgani.	5	.	Gasparin (Mme de).
6	j	Penn.	6	D	Joseph Flavius.
7	v	Sully.	7	l	Socrate.
8	s	Telesille.	8	m	Il.
9	D	Wallis (J.).	9	l	Il.
10	l	Pythagore.	10	j	Rubens.
11	m	Numa (Poa.).	11	v	Antisthene.
12	.	Sulpicius.	12	s	Saladin.
13	j	Gall.	13	D	Cornelie (mère de Scipion).
14	v	Il.	14	l	Calidasa.
15	s	Il.	15	m	Quesnay (François).
16	D	Il. Am. Gise.	16	v	Artemise (Reine).
17	l	Sophocle.	17	l	Miglus.
18	.	Il.	18	v	Porphyre.
19	n	Il.	19	s	Saint Martin.
20	l	Il.	20	D	Cleobule.
21	v	Il.	21	l	Il.
22	s	Il.	22	.	Aristide.
23	D	Il.	23	l	Myson.
24	l	Il.	24	v	Posidonius.
25	m	Il.	25	.	Sanchoniaton.
26	.	Il.	26	s	Dumont de Nemours.
27	j	Il.	27	D	Il.
28	v	Il.	28	.	Vincent de Paul.
29	s	Il.	29	n	Sombreuil (Mlle Marie de).
30	D	Il.	30	m	Jonès (William).

MAI		JUIN	
Les jours	Les jours augmentent de 1 h. 17 m.	Dates	Les jours augmentent de 16 m.
	Plutarque.	1 D	Pothier.
v	Saint-Cyran.	1	Van Helmont.
s	Celse.	m	Cyrano de Bergerac.
	Aristarque.	m	Musschenbrack.
	Jésus Christna.	j	Praxitèle.
	Spartacus.	v	Sapho.
	Raphael.	s	Cornélie (mère de).
	Lafontaine.	D	Héloïse.
v	Michel-Ange.	1	Piston.
	Lachetolain.	m	
1	Rufon.	1 m	
1	Homère.	j	Saumaise.
	Mesmer.	v	Cornaro.
	Polémon.	1 s	Damon.
	Gassner (cure).	1 D	Pourrier (Charles)
v	Chezy.	1	Theophraste
	Lametrie.	1 m	Juvénal.
	Jean Reynaud.		Labarre.
1	Swedenborg.		Hegel.
m	Murilo.	v	Priest.
m	Phno.		Saussure.
j		1	Buffon.
v			Caton (l'Ancien).
s			Proclus.
D	Delorme.		Scaliger.
1	Shakspeare.		Apulée.
m	La Bruyère.	v	Courier (Paul).
m	Haydn.	s	D'Alembert.
j	Postel.		Cagliostro.
v	Sanctorius.		Marc-Aurèle.
s	Bonnet (Charles).		
JUILLET		AOÛT	
Les jours	Les jours diminuent de 56 m.	Dates	Les jours diminuent de 1 h. 35 m.
	Prodicus.	v	Suetone.
	Halley (Edmond).		Etienne).
	Cuvier.	1	Rigier de Hauranne.
v	Calan.	1	Vol-Hi.
	Helvetius (philos.).		Azais (P. Hyacinthe).
	Antigone.		Michelot.
	Thales.		Theopompe.
	Themistocle.	s	Sand (George).
	Sistrato.		Verones.
	Timoleon.	1	Witt (J.).
v	Staal-Holstein (Mme de).	1	Apollonius de Tyano.
	Kircher.		Bacon (Roger).
	Gratrakès.		Plutarque.
	Dosithees (de Samarie).		Pucelle.
	Virgile.	v	Spencer.
	Jussieu (Ant.).	s	Wex.
	L'Hopital.	1	Montague (Lady).
	Molère.	1	Anaxilas.
v	Prudence.		Allan Kardec.
	Puysegur.		Spartacus.
	Empedocle.	1	Washington.
	Spinosa.	v	Jansenius.
	Valdo.		Morus (Thomas).
	P. yche.		La Fontaine.
	Myrta.	1	Sophocle.
	Hugo (Victor).	1	Titus.
1			Kircher.
	Anaxarque.	s	Linne.
	Lavoisier.	v	Molay (Jacques).
	Molinos.	s	La Condamine.
	Wilberlorie.	1	Deleuze.

* Fête de Christna. — 1er jour de l'année théurgique.

THÉURGIE

La Théurgie est une science divine à l'aide de laquelle les êtres d'ici-bas se mettent — par évocation en rapport avec les Esprits supérieurs.

« La Théurgie était opposée à la Géotie, comme la magie blanche dans le langage ordinaire, et l'opposée à la magie noire (Acad.). »

« Le monde romain, a dit H. Martin, se relevait encore pour chercher la vie qui lui échappait dans les visions de la Magie et de la Théurgie. »

Nous voyons de même aujourd'hui les peuples les plus civilisés de la terre, ne trouvant plus satisfaction à l'intelligence et à la raison dans les théogonies et cosmogonies sacerdotales, chercher la vie de l'esprit dans les pratiques taciturnes, sous les différentes formes qu'elles peuvent revêtir, mais qui toutes s'accordent sur la croyance à un créateur, à un autre monde où des êtres qui ont vécu sur la terre et ont été nos frères ou nos amis vivent d'une vie intellectuelle dans l'espace éthéré, ou ne sont encore renaissants dans d'autres mondes semblables ou supérieurs à la terre. Cette croyance est appuyée sur des faits palpables démontrés et prouvés par la Théurgie, aujourd'hui pratiquée comme à toutes les époques, du reste, sous différents noms : dans l'antiquité, magie, cabale, sorcellerie, astrologie, etc.; aujourd'hui, magnétisme, somnambulisme, massage, spiritisme, hypnotisme.

l'ésotérisme, le bouddhisme, divination par les cartes, le marc de café, la chiromancie, la graphologie, etc., etc.

Toutes ces différentes pratiques, nous le répétons, ont été mises en usage depuis que les premiers humains ont fait leur apparition sur la terre, et ne sont que des variantes dérivées de la Théurgie divine, que les sages des peuples de tous les âges ont pratiquée religieusement.

La Théurgie, qui est la science de l'évocation des Esprits, fut tout d'abord pratiquée par des personnes d'un esprit avancé, se faisant remarquer par leur dévouement et leur désintéressement envers leurs semblables. Puis ensuite, de nos jours, la cupidité s'est emparée de certains sujets, qui en ont fait un métier lucratif en s'exerçant à exploiter la crédulité humaine.

Nous en avons la preuve en ce qui concerne les sectes sacerdotales par l'exemple de leurs prêtres, et en ce qui concerne les sociétés spiritualistes de toutes natures, par l'exemple de leur chef et de leurs médiums. car, il est avéré que tout ce qui se pratique dans les temples et dans les centres spiritualistes réclame rétribution, cependant il faut avouer que la secte des apôtres d'Anankardée, les Théurges-spirites, sont les plus désintéressés, et s'il y a malheureusement des exploiters à leur tête, nous avons la satisfaction de constater qu'il y a bon nombre de gens de bien qui enseignent et pratiquent gratuitement.

La majeure partie de ceux-là ont déserté les réunions où on fait mettre de la parole et des orients des Esprits, car quand on se ne rapporte aux exploiters que déceptions et déconsidération.

Combien, depuis près de trente années que nous pratiquons la science Théurgique, avons-nous vu de personnes vraiment dotées de facultés remarquables, et qui auraient pu participer à sa grande propagande, perdre la faculté qui leur permettait de communiquer avec les Esprits. !

Et s'ils n'avaient essuyé que la perte de leur faculté — ce que pourtant nous regardons comme un fait capital — ce ne serait que le moindre de leurs maux; mais que de déceptions n'ont-ils pas eu à subir, que de tortures, que de tourments ont assiégé la plupart, qui sont restés la proie des mauvais Esprits, lesquels les ont conduits, par l'obsession, à la folie, au suicide. Combien sont encore actuellement dans les maisons de santé! combien y sont morts, combien se sont suicidés! — et chose incompréhensible pour ceux qui ne sont pas initiés aux conséquences de la médiumnité et des obsessions qu'elle entraîne parfois, c'est sous l'œil du maître que les cas de folie et de suicide se sont montrés le plus fréquents; mais il faut dire aussi que c'est parmi ceux-là que l'exploitation s'est le plus donnée carrière, et en ces jours présents, nous pouvons constater que le trafic des Esprits n'a fait que se développer avec plus d'intensité depuis la mort d'Allan-Kardec, et ses successeurs en sont arrivés à ne plus obtenir que le concours des Esprits à des fins physiques, à l'ordre de médiums à tirer la science avec remise aux impressaris qui se démènent dans l'intrigue commerciale, ce qui a fait naturellement fuir les Esprits élevés qui ont inspiré le *Livre des Esprits*, des *Médiums* et autres, et c'est de ces médiums que nous désintéressés et dévoués à la cause; ils ont laissé la place

à des Esprits légers, assésnt par l'intérêt édiante et médium de la cédets physiquess, qui n'exercent leur force que contre l'agent médium. Allan-Kardec n'acceptait et ne voulait pas même recevoir à ses séances. Nous voulons bien admettre qu'il y ait eu là un peu d'exagération, attendu que lui-même, exploitait les Esprits en vendant leurs écrits, et qu'il aurait pu être un peu plus sévère envers les médiums pauvres, dont beaucoup d'autres sont encore sur la brèche et ne se sont pas enrichis.

Mais si Allan-Kardec a usé de trop de sévérité, ses successeurs ont péché par l'excès contraire.

Ils acceptent sans contrôle, tout ce qui est capable de faire du bruit, de la réclame, au détriment de la sincérité et de la vérité; le dieu de ces gens, c'est l'argent, et il leur importe peu que les moyens de s'en procurer soient en dehors de la morale des Esprits. Au reste, pour répondre à une réclamation, ils prétendent que les Esprits n'ont rien à voir dans les manifestations qu'ils produisent, et que cette Force qui les domine et agit au dehors, émane de leur céleste personne; en un mot, ils se disent magnétiseurs, et à les entendre, un magnétiseur n'est pas un médium, cependant quel genre de phénomènes produisent-ils des manifestations grossières, qui sont généralement imitées dans la paraison par les spiritistes de l'ère, et rien n'est plus facile à produire que ces magnétiseurs qui exercent leur force par, que nous voyons aux théâtres — à tant le billet d'entrée — avec le concours de compères recrutés n'importe où, de prétendus sujets qui sont généralement des femmes d'une vie suspecte à la police des mœurs, et qui dictent des oracles avancés pour guérir des maladies.

Il est vrai que ces charlatans finissent généralement mal :

Et ce qui arrive aujourd'hui a été prédit par les Esprits dans les livres qu'ils ont dictés à Mlles Japhet et Beauvais qu'Allen Kardec a publiés. On peut lire, en effet, à la page 420 du livre des *Médiums* :

« Comme tout peut devenir un sujet d'exploitation, il n'y aurait rien d'étonnant à ce qu'on voulût exploiter les Esprits ; reste à savoir comment ils prendront la chose, si jamais une telle spéculation tentait de s'introduire. Nous dirons d'abord que rien ne se prêterait plus au charlatanisme et à la jonglerie qu'un pareil métier. Si on voit de faux somnambules, on verrait bien plus encore de faux médiums, et cette raison seule serait un sujet fondé de défiance.

« Le désintéressement, au contraire, est la réponse la plus péremptoire que l'on puisse opposer à ceux qui ne voient dans les faits qu'une habile manœuvre. Il n'y a pas de charlatanisme désintéressé ; quel serait donc le but de personnes qui useraient de supercheries sans profit, plus forte raison quand leur honnêteté notoire les met au-dessus du soupçon ?

« Si le gain qu'un médium retirerait de sa faculté peut être un sujet de suspicion, ce ne serait point une preuve que cette suspicion fût fondée ; il pourrait donc avoir une aptitude réelle et servir de très bonne façon, tout en se faisant retirer ; voyons si, dans ce cas, on peut raisonnablement en attendre un résultat satisfaisant.

« Si l'on a bien compris ce que nous avons dit des conditions nécessaires pour servir d'interprète aux bons

Esprits (1), des causes nombreuses qui peuvent les égarer (2), des circonstances indépendantes de leur volonté qui sont souvent un obstacle à leur venue, enfin de toutes les conditions morales qui peuvent exercer une influence sur la nature des communications, comment pourrait-on supposer qu'un Esprit tant soit peu élevé fût, à chaque heure du jour, aux ordres d'un entrepreneur de séances, et soumis à ses exigences, pour satisfaire la curiosité du premier venu ? On sait l'aversion des Esprits pour tout ce qui sent la cupidité et l'égoïsme ; le peu de cas qu'ils font des choses matérielles, et l'on voudrait qu'ils aidassent à trafiquer de leur présence ! Cela répugne à la pensée, et il faut bien peu connaître la nature du monde spirite pour croire qu'il en pût être ainsi. Mais, comme les Esprits légers sont moins scrupuleux, et ne cherchent que les occasions de s'amuser à nos dépens, il résulte que si l'on n'est pas mystifié par un faux médium, on a toute chance de l'être par quelques-uns d'entre eux. Ces réflexions nous donnent la mesure du degré de confiance que l'on devrait accorder à des communications de ce genre. Du reste, à quoi serviraient aujourd'hui des médiums payés, puisque, si l'on n'a pas soi-même cette faculté, on peut la trouver dans sa famille, parmi ses amis ou ses connaissances ?

« Les médiums intéressés ne sont pas uniquement

(1) Les qualités qui attirent de préférence les bons Esprits sont : la bonté, la bienveillance, la simplicité du cœur, l'amour du prochain, le détachement des choses matérielles. (Livre des Médiums, page 287.)

2) L'orgueil, l'égoïsme, l'envie, la jalousie, la haine, la cupidité, la sensualité, et toutes les passions par lesquelles l'homme s'attache à la matière (Livre des Médiums, page 287).

ceux qui pourraient exiger une rétribution fixe ; l'intérêt ne se traduit pas toujours par l'espoir d'un gain matériel, mais aussi par les vues ambitieuses de toute nature, sur lesquelles on peut fonder des espérances personnelles. c'est encore là un travers que savent très bien saisir les Esprits moqueurs et dont ils profitent avec adresse, une rouerie vraiment remarquable, en berçant de trompeuses illusions ceux qui se mettent ainsi sous leur dépendance. En résumé, la Médiumnité est une faculté donnée pour le bien, et les bons Esprits s'éloignent de quiconque prétendrait s'en faire un marchepied pour arriver à quelque ce soit, qui ne répondrait pas, aux vues de la Providence. L'égoïsme est la plaie de la société : les bons Esprits le combattent, on ne peut supposer qu'ils viennent le servir, cela est si rationnel qu'il serait inutile d'insister davantage sur ce point.

« Les médiums à effets physiques ne sont pas dans la même catégorie ; ces effets sont généralement produits par des Esprits inférieurs moins scrupuleux. Nous ne disons pas que ces Esprits soient nécessairement mauvais pour cela ; on peut être portefaix et très honnête homme : un médium de cette catégorie qui voudrait exploiter sa faculté, pourrait donc en avoir qui l'assisteraient sans trop de répugnance ; mais là encore se présente un autre inconvénient. Le médium à effets physiques, pas plus que celui à communications intelligentes, n'a reçu sa faculté pour son plaisir, elle lui a été donnée à la condition d'en faire un bon usage, et, s'il en abuse, elle peut lui être retirée, ou bien tourner à son détriment, parce que en définitive, les Esprits inférieurs sont aux ordres des Esprits supérieurs.

« Les Esprits inférieurs aiment bien à mystifier, mais ils n'aiment pas à être mystifiés; s'ils se prêtent volontiers à la plaisanterie, aux choses de curiosité, parce qu'ils aiment à s'amuser, ils n'aiment pas plus que les autres à être exploités, ni à servir de comparses pour faire à leur recette, et ils prouvent à chaque instant qu'ils ont leur volonté, qu'ils agissent comme bon leur semble, ce qui fait que le médium à effets physiques est encore moins sûr de la régularité des manifestations que le médium de vain. Prétendre les produire à jours et heures fixes, serait faire preuve de la plus profonde ignorance. Que l'on avertisse pour gagner son argent à maler les phénomènes; c'est ce qui peut arriver, non-seulement à ceux qui en feraient un métier avoué, mais même à des gens simples en apparence, qui trouvent ce moyen plus facile et plus certain de que de travailler. Si l'Esprit ne donne pas, on s'apprête; l'immolation est si facile que l'on se voit de gagner de l'argent! L'intérêt étant un légitime motif de suspicion, il donne un droit d'examen rigoureux dont on ne saurait s'offenser sans justifier les soupçons. Mais tant la suspicion est légitime dans ce cas, tant elle est offensante vis-à-vis de personnes non tables et désintéressées.

« La faculté médiumnique, même restreinte dans la limite des manifestations physiques, n'a point été donnée pour en faire parade sur les tréteaux, et si quelqu'un prétendait avoir à ses ordres des Esprits pour les exhiber en public, peut à bon droit être suspecté de charlatanisme ou de prestidigitation plus ou moins habile. Qu'on se retienne pour dit toutes les fois qu'on verra des annonces de prétendues séances de *spiritisme* ou de *spiritualisme*

à tant la place, et qu'on se souvienne du droit qu'on a eût en entrant.

« De tout ce qui précède, nous concluons que le désintéressement le plus absolu est la meilleure garantie contre le charlatanisme, s'il n'assure pas toujours la bonté des communications intelligentes, il enlève aux mauvais Esprits un puissant moyen d'action, et ferme la bouche à certains détracteurs.

« On dira peut-être qu'un médecin qui donne sans motif au public dans l'intérêt de la chose, ne peut le donner pour rien, parce qu'il faut vivre. Mais, est-ce dans l'intérêt de la chose ou dans *le sien* qu'il le donne, et n'est-ce pas plutôt parce qu'il a un métier à exercer? On nous en voit tous les jours de gens dévoués à ce prix-là. N'aurait-on donc cette industrie à sa disposition? Ne valent-ils pas que les Esprits, quelle que soit leur supériorité ou leur infériorité, sont les âmes des morts, et quand la morale et la religion font un devoir de respecter leurs restes, n'en peut-on dire pour leur esprit une espèce de propriété?

« Ces considérations morales à part, nous ne contestons nullement qu'il y ait eu des médecins intéressés, honnêtes et consciencieux, parce qu'ils avaient leur métier à exercer, et nous le mettrons en nous pe lous que de l'avouer, mais on conviendra, par les motifs que nous avons exposés, qu'il y en a plus de raison d'être chez les nations retardées que chez ceux qui, regardant leur faculté comme une faveur, ne l'emploient que pour rendre service.

Nous n'ignorons pas que notre sévérité à l'égard des médiums intéressés, amène contre nous tous ceux qui exploitent ou seraient tentés d'exploiter cette nouvelle industrie, et nous en fait des ennemis acharnés, ainsi que

de leurs amis, qui prenaient naturellement fait et cause pour eux; nous nous en consolons en pensant que les marchands chassés du Temple par Jésus ne devaient pas non plus le voir d'un bon œil. »

Nous ne nous dissimulons pas nous-même que la *Revue Théurgique*, chassant aussi les vendeurs du Temple, non pas à coups de fouet, mais par des arguments irréfutables contre la gent cynique et intéressée qui n'a en vue que l'exploitation des Esprits et des médiums, ne peut qu'ameuter contre nous cette coterie éhontée, et non-seulement ces gens ne nous regardent pas d'un bon œil, mais ils cherchent à déverser le discrédit et la calomnie sur des personnes étrangères de notre entourage. Nous faisons bon marché de leurs menées, et nous ne continuons pas moins nos séances journalières de *Médium-Guérisseur* en nous efforçant de nous tenir dans les conditions des grands Théurges qui se sont immortalisés par leurs bienfaits à l'humanité souffrante, nous inspirant de la grandeur de leurs doctrines :

« Le Prêtre Théurge dit Larousse, dans son dictionnaire biographique universel, devait être irréprochable dans ses mœurs, et tous ceux qui avaient part aux rites devaient être également purs. Ceux qui aspiraient à devenir prêtres de cette secte devaient passer par toutes sortes d'épreuves d'initiation : jeûner, prier, vivre dans la continence, se purifier par diverses expiations. Puis, venaient les grands mystères, où il n'était plus question que de méditer et de contempler toute la nature, qui ne devait plus avoir rien de caché pour ceux qui avaient passé par ces épreuves. On croyait que c'était par le pouvoir de la Théurgie qu'Heracle, Jason, Thésée,

Castor et Pollux, et tous les autres héros opéraient ces prodiges de valeur qu'on admirait en eux.

Aristophane et Pausanias attribuèrent l'invention de la Théurgie à Orphée : il enseigna comme il fallait servir les dieux (1), apaiser leur colère, expier les crimes et guérir les maladies, on a encore les hymnes composés sous son nom vers le temps de Pisistrate. Ce sont de véritables conjurations théurgiques.

« Il y a une grande conformité entre la magie théurgique et la théologie païenne. Apollonius de Tyare, Apulée, Porphyre, Jamblique, Julien, comptent parmi les Théurges les plus célèbres de l'antiquité. On y pourrait mettre aussi Jésus. » (Larousse Dict. Univ.).

Nous pourrions aussi classer parmi les plus forts en renom Jesus-Christna, Ardjouna, Anaxagore, Rama, Contacna, Anaximènes, Pythagore, Sophocle, Socrate, Platon, Thalès, Empédocle, Fo-hi, Anaxilas, Simon le Mage, Dante, Swedenborg, Van-Helmont et tant d'autres que nous avons placés dans notre calendrier, et qui, à l'aide de la Théurgie, ont fait faire un immense progrès à l'humanité, soit dans les sciences, soit dans les arts. Les grands maîtres de la Théurgie, qui communiquaient avec les Esprits, étaient ordinairement de grands guérisseurs.

« Dans l'antiquité, c'est au nom de la religion et dans les temples, que les prêtres ont accompli leurs guérisons miraculeuses.

« En Grèce, dès l'époque de la guerre de Troie nous voyons qu'on invoque les dieux pour mettre fin aux ép.

(1) Étaient mis au rang des dieux, les hommes d'une grande valeur qui avaient quitté la terre, et qui se communiquaient aux hommes à l'état d'Esprit.

de nées. Des temples médiaux furent élevés en divers lieux, notamment à Epidaure. Ceux de Pergame, en Asie Mineure, de Cos et de Cyrée, en Lybie, furent les célèbres. Ces temples étaient situés dans des lieux agréables, près de sources thermiales, ou de cascades et entourés de jardins. » (Dict. Univ.).

L'œuvre de ces hommes immortels, qui pratiquaient la Théurgie en dehors des temples, fut plus grande car ils eurent à lutter non-seulement contre l'incrédulité païenne ordinairement les masses, mais encore contre les abus et les excès toujours associés avec les prêtres par l'exploitation et l'asservissement des peuples. Cette marche incessante de l'humanité vers la vérité, lui fait faire à ce siècle un pas gigantesque. La Théurgie a toujours été la lumière divine qui a guidé les hommes; née dans l'Inde, elle a suivi sa marche ferme et courageuse à travers les obstacles et les persécutions.

« S'il est une contrée sur la terre, dit Creuzer, qui mérite d'être à juste titre l'honneur d'avoir été le berceau de l'espèce humaine; s'il est une religion qui s'explique, comme d'elle-même par des impressions puissantes de la nature, par les libres inspirations de l'esprit, qui explique le système vague et l'indéfini qui se trouvent dans le dogme et les symboles religieux des autres peuples, cette religion c'est celle pratiquée par les Brahmanes depuis les temps les plus reculés, cette contrée assurément c'est l'Inde. Si nous étudions les religions indiennes nous touchons aux sources de l'initiation, nous sommes parvenus à la grandeur des principes théurgiques qui en sont la base. »

« Quand on traite de l'Inde, dit Pierre Leroux, il

s'agit de l'humanité... toutes les religions, toutes les philosophies semblent y avoir pris leurs racines, car, qu'est-ce, je le demande, que l'Égypte, sinon, à beaucoup d'égards, une reproduction de l'Inde? Le polythéisme grec tout entier ne semble-t-il pas les débris épars d'un système plus unitaire et plus complet, qui est arrivé aux Grecs par routes? La philosophie ne naît-elle pas ses racines dans l'Inde par Pythagore et Platon? Le christianisme ne consiste-t-il pas essentiellement dans la Trinité, et la Trinité ne se retrouve-t-elle pas au fond de la religion de l'Inde! »

Quelle est donc cette philosophie indoue à laquelle toutes les religions jusqu'au christianisme ont puisé leur source?

La philosophie *Théurgique* fut professée par les Aryas, premières races blanches, qui envahirent les plaines orientales de l'Indus et du bassin du Gange, occupées alors par les races Mag (les races jaunes primitives dont l'origine se perd dans la nuit des temps). D'après les données d'historiens sérieux, la race aryenne a eu pour berceau le vaste plateau de l'Iran. Selon M. Pieter, Arya en sanscrit signifie l'fidèle, dévoué, aimé, excellent, maître, seigneur, ami, de race pure. Voilà donc les qualités dont était douée cette race aryenne de l'Inde antique, qui la première, a pratiqué la Théurgie qui s'appuie sur la croyance à un Dieu, à l'immortalité de l'âme, et à la transmigration successive des âmes dans différents corps humains sur la terre, ou dans d'autres mondes, jusqu'à parfaite épuration.

Ceux d'entre eux qui étaient spécialement doués de la faculté de communiquer avec les Esprits, étaient dé-

signés sous le nom de Brahmanes. Ces sages, qui vivaient en s'exerçant dans la pratique de la vertu, ne tuaient jamais aucun animal et ne vivaient que de végétaux. La faculté de guérir les malades par le fluide blanc émanant des Esprits des régions élevées les astreignait à vivre dans l'abstinence, les mortifications et la pratique d'un ascétisme rigoureux.

Propriétaire-Gérant : ZOUAVE JACOB.

90-452. — PARIS, IMPRIMERIE CH. BLOT, 7, RUE BLEUE.

SPIRITISME

REPONSE A LA REVUE BRUXELLOISE

LES SCIENCES MYSTÉRIEUSES

Parmi les nombreux journaux qui font échange avec la *Revue Théurgique*, nous signalerons une *Revue mensuelle de Psychologie speculative et expérimentale* dont le siège est à Bruxelles; qui est rédigée, à ce qu'affirment ses rédacteurs, par un Comité purement ecclésiastique et qui a pour titre : les *Sciences Mystérieuses*. On y peut lire en première page que « La liberté de discussion la plus absolue est admise », devise à laquelle nous ne saurions trop applaudir, car la *Revue Théurgique* ne s'est certes pas fait faute de la mettre en pratique pour démasquer les charlatans éhontés qui exploitent le spiritisme et qui, en général, n'ont aucun titre, aucune faculté, ni même aucun talent, si ce n'est celui de se poser effrontément à la tête des croyants sincères, ou fanatiques pour exploiter leurs convictions et tirer parti de leurs facultés médianimiques.

Dieu nous garde d'accuser de complaisance les sommités qui composent le Comité de rédaction de la *Revue des Sciences mystérieuses*, mais elles semblent fort se mettre à la remorque des exploiters en chef du spiritisme.

« *La Revue Théurgique*, disent-ils, publie, depuis quelque temps, des attaques sans mesure contre la *Revue Spirite*, Allan-Kardec, Delanne, Leymarie, etc., sous le prétexte de faire connaître les dessous du spiritisme... »

Arrêtons-nous là un instant. Qu'est-ce que la rédaction des *Sciences Mystérieuses* appelle le dessous du spiritisme et des personnages dont il parle ? Qu'étaient ces personnages ? Pourquoi la *Revue Théurgique* les attaque-t-elle sans trêve ni merci ? Tout d'abord, nous dirons que nous n'attaquons pas, nous rectifions les faits, en déplorant qu'une doctrine aussi belle, aussi consolante, que celle qu'enseigne le spiritisme, soit à la merci de luseurs de la catégorie des Allan-Kardec, Leymarie, Delanne et consorts.

En somme, qu'avons-nous reproché à ces personnages ? Nous avons reproché à Allan-Kardec d'avoir été impitoyable pour de pauvres médiums qui acceptaient quelques deniers en rémunération du temps qu'ils perdaient dans l'exercice de leur faculté, pour convaincre ou amuser un public ennuyeux et fatigant, tandis que lui n'a pas dédaigné de faire sa petite fortune en vendant les dissertations dictées aux médiums par les Esprits, et surtout en ne donnant aucune rétribution à ces médiums ; non-seulement il ne leur laissait aucun profit, mais il ne les nommait même pas, sous le fallacieux prétexte que « cela leur aurait donné de l'orgueil ».

Nous avons aussi, pour l'édification et l'exemple de nos lecteurs qui sont au courant des principes d'hygiène que nous enseignons à nos séances, émis cette théorie, qu'Allan-Kardec, mort subitement d'un ané-

isme. s'était suicidé, soit par intempérance, ou par ignorance de l'hygiène rationnelle.

Nous trouvons la preuve de cette assertion dans le *Nouveau Compendium Medical* à l'usage des médecins praticiens, du fameux docteur Bossu. Il dit : pages 118 et 119 :

« Quoique ce mot : *anévrisme* signifie dilatation, nous le conservons pour désigner tout à la fois et l'hypertrophie avec diminution ou dilatation des parois du cœur, l'atrophie avec dilatation des parois de cet organe, etc....,

« Les anévrismes du cœur ont une étiologie commune qui est tirée de toutes les circonstances hygiéniques, morales, physiologiques et pathologiques qui tendent, soit à accumuler le sang dans le cœur, soit à l'y retenir.

« Ainsi agissent de cette manière :

« 1° L'usage des aliments échauffants et des boissons spiritueuses ; les efforts, la course et le chant.

« 2° Les affections vives de l'âme.

« 3° La pléthore et une prédisposition congénitale, qui va parfois jusqu'à la diathèse anévrismale etc., en un mot, tous les obstacles au libre cours du sang.

• Symptômes communs : d'abord, palpitations et essoufflements passagers à la marche, et surtout dans l'action de monter, fatigue aisée, disposition aux rhumes. Plus tard, tous ces phénomènes augmentent. Déjà battements du cœur plus forts, plus étendus, mais jusqu'alors réguliers, à moins qu'il n'existe quelque altération aux valvules, etc... Distension des veines, injection des capillaires, hémorragies nasales et pulmonaires, gêne croissante à la circulation produit de l'œdème aux extré-

mités, et enfin un véritable anazarque. Il y a de l'anxiété, de la dyspnée, de l'orthopnée ; le besoin de respirer est extrême ; la face est d'un rouge-bleuâtre, et le malade est menacé de suffocation. La mort termine cet état, après une durée plus ou moins longue de la maladie. »

En parlant des anévrismes P. Larousse (Dictionnaire universel) s'exprime ainsi :

« Certaines professions, celle de postillon, par exemple ; l'usage immodéré des boissons spiritueuses ; les affections rhumatismales, la syphilis, etc., prédisposent à l'anévrisme. Le traitement consiste dans les saignées spoliatives répétées ; le repos, la diète ; et, pour toute boisson, l'eau pure, ou additionnée de quelques substances astringentes. »

Nous pourrions multiplier nos citations, qui ne pourraient que confirmer l'opinion que nous avons émise dans les numéros 5 et 6 de la *Revue Théurgique*, année 1889, qu'Allan-Kardec était mort victime de ses passions ou de son ignorance, ce qui équivalait à un véritable suicide, et nous sommes convaincus que s'il eût écouté les conseils hygiéniques et de tempérance enseignés par les philosophes de tous les âges, il serait encore là, fort, vigoureux, lucide, tenant ferme et haut l'étendard de la *Théurgie Spirite*, et à cette heure, cette consolante philosophie ne se trouverait pas sous le patronage de gens d'un passé et d'un présent aussi peu en harmonie avec les principes édictés dans le livre des Esprits et des Médiums.

Quant à Allan-Kardec, nous le répétons, c'était un déclassé, qui ruine, s'est jeté dans l'exploitation des

Esprits comme il s'était jeté dans l'exploitation théâtrale, qui lui avait été fatale, du reste.

Ses apôtres, qui battent monnaie avec son nom et son crédit, affectent de répéter dans leurs Revues et leurs discours, que c'était un savant ayant écrit des ouvrages scientifiques d'une haute portée. Nous n'en douterions pas, si on pouvait se les procurer en librairie, et surtout à la Librairie spirite qui les accrédite ; nous pourrions alors juger par nous-même de leur valeur ; mais ils sont introuvables et presque inconnus dans les bibliothèques les plus élémentaires des spirites eux-mêmes.

Et maintenant, qu'est-ce que Leymarie ? Un ancien tailleur d'habits, failli deux fois, toujours malade, quoique entouré de médiums guérisseurs ; et, par respect pour nos lecteurs, nous n'interrogerons pas la science sur les causes qui l'ont mis dans un état si attristant. Et pourtant, nous voyons le sieur Gabriel Delanne suivi de sa famille et des fervents à leur dévotion, et qui jusqu'alors, avaient eu honte de faire cause commune avec lui, se courber humblement devant le sieur Leymarie qui a triomphé de cette bassesse en se posant ensuite comme le Pontife des Pontifes.

Quel déplorable spectacle ! car, si nous jetons un coup d'œil rapide sur ce personnel composé de gens qui se targuent tous d'être médiums guérisseurs, affichant leurs cures merveilleuses, et sont tous malades eux-mêmes, qu'en pouvons-nous penser ? Aussi, quelle n'a pas été la déception des étrangers venus pendant l'Exposition, pour assister au Congrès spirite ; ils n'ont pu voir une manifestation concluante, rien que des discours, si nous croyons M. Jean Charles qui écrit, dans

La Religion laïque, ces lignes à propos de l'incident Fauvety.

« Nous avons à signaler un incident qui s'est produit le dernier jour du Congrès :

« M. Fauvety, appelé par son tour d'inscription à prendre la parole, ne faisait que commencer son improvisation et n'était pas encore entré dans son sujet, lorsque, ayant eu le malheur de prononcer le mot *Dieu* pour dire qu'il n'en parlerait pas, afin de rester dans les termes du programme, il fut arrêté par le Président, lui disant qu'il serait obligé de lui ôter la parole. M. le Président ignorait que M. Fauvety pouvait parler de Dieu et se faire comprendre de tous, sans en prononcer le nom, attendu que Dieu étant l'*Être* conçu dans son *Unité Universelle* en même temps que l'âme du monde ou la *Vie universelle*, en même temps que la Loi ou Raison consciente et *universelle*, où viennent aboutir tous les rapports pour s'y concilier, et représentant dans le monde cette faction d'*universalité* qui est adéquate à toute conception d'infinité perfection et de plénitude, il y a mille noms pour le désigner et le faire comprendre, de façon qu'on peut parler de *Lui* bien longtemps sans être obligé de l'appeler par son nom de *Dieu*, qui n'a d'autre mérite que d'être, comme dit M. Renan, *un des bons vieux mots*, respectables par leur antiquité.

« Bref, M. Fauvety s'est incliné et a renoncé, sans observation, à la parole. Peut-être même n'a-t-il pas été fâché d'avoir occasion de se taire, alors que le moment était venu pour le Congrès de mettre fin à l'étude des questions épineuses, pour faire place aux propos

amables de congratulations et de réceptions mutuelles, qui sont d'usage, au sein des assemblées, au moment où leurs membres sont sur le point de se séparer.

« Si même nous avons dit quelques mots sur cet incident, ajoute M. Jean Charles, c'est pour signaler l'inconvénient qu'il y a toujours à imposer des restrictions à la pensée humaine, et par conséquent les esprits à toute tendance à l'orthodoxie. Toute orthodoxie, toute déclaration de foi collective est fatalement exclusive et séparatiste. Ce n'est pas en s'isolant du grand courant populaire qu'ils pourront le modifier au profit de la part importante de vérité qu'ils apportent au monde : c'est en s'y mêlant, au contraire, de plus en plus. Pourquoi formeraient-ils des sectes, des églises ou des petites chapelles, alors qu'ils refusent au spiritisme le nom de *religion*. »

(*La Religion laïque* 15 septembre 1889.)

Mais, revenons à la Revue bruxelloise.

« Nous n'avons pas l'habitude de faire des personnalités, ajoute la Revue *Les Sciences mystérieuses...* de Bruxelles : savez-vous, nous nous attaquons aux idées et non à ceux qui les professent. A ce titre et quoiqu'il nous en répugne, à ce point de vue, nous ne pouvons nous empêcher de protester contre la polémique haineuse et inutile de cette Revue (*La Revue Théurgique*). »

D'après le rédacteur mystérieux qui écrit ces lignes, il serait donc bon, pour la progression, la sécurité des nations, de ne s'attaquer qu'aux idées, et non à ceux qui les professent. Loin de nous cette pensée que la Revue *Les Sciences mystérieuses* qui émet cette opinion, soit

intéressée elle-même à cacher sa personnalité dans la crainte de la critique, nous sommes persuadé qu'elle n'agit ainsi que par humilité et pour soustraire sa savante individualité aux ovations publiques; cependant, si nous écarterions le mystère, derrière lequel elle semble s'abriter, on y découvrirait peut-être quelque dessous de cartes qu'elle n'aimerait pas à voir mettre au jour.

Nous ferons observer à ce mystérieux incognito que, si jamais personne ne s'était attaqué à aucune personnalité, mais seulement aux idées, les tyrans, les potentats, les exploiters d'hommes, les coquins, les voleurs, seraient restés dans une sécurité parfaite, personne même ne se serait inquiété d'eux, et ils pourraient continuer leur vie durant, qui à tyranniser, qui à exploiter, qui à prendre le porte-monnaie de son voisin, sans être aucunement gênés par leurs concitoyens. Dès lors, plus de police, plus de tribunaux, plus de représailles, de prisons, etc...

Par exemple, le sieur Leymarie et son compère photographe Baguet, qui trompaient la crédulité, et exploitaient la confiance du public, en substituant des mannequins aux soi-disant Esprits, n'auraient non-seulement pas dû être signalés comme escrocs, mais auraient dû pouvoir continuer en paix leurs petites manœuvres, sans être obligés d'aller fabriquer des chaussons de lisières et des boîtes d'allumettes chimiques à Mazas. Et d'après les données philosophiques des *Sciences mystérieuses*, le bon public aurait pu rester longtemps sous le poids de l'exploitation de ces deux habiles *fumistes*, si le Tribunal n'avait pris l'initiative de se mêler de leurs affaires, et si toute la presse s'était contentée de ne s'en prendre qu'aux idées.

Enfin, il faut bien convenir, que si l'humanité n'avait pas eu des philosophes et des martyrs pour combattre les idées et les personnalités malfaisantes, elle serait encore sous le joug des seigneurs et maîtres du Moyen-Age, qui faisaient travailler le peuple à coups d'étrivières et avec le collier au cou; nous serions encore sous la pression des inquisiteurs qui nous feraient goûter les douceurs de l'estrapade, du carcan, des bûchers, etc.

Mais suivons les étranges commentaires des *Sciences mystérieuses*, nous lisons ceci :

« Admettons pour un instant qu'elle (la *Revue Théurgique*) soit dans le vrai. Qu'est-ce que cela peut bien faire ? Qu'importe qu'Allan Kardec ait inventé ou simplement recueilli les témoignages ? »

Très bien ! braves Bruxellois, qu'importe alors qu'un plagiaire s'empare des idées et s'enrichisse de la production des autres, de gens qui ont donné leur temps et usé leur existence pour finir tristement dans la misère. *Qu'est-ce que cela peut faire !* Nous voulons bien croire que ces gens on pu mériter leur sort par des méfaits commis dans des existences antérieures; mais la vie est assez dure par elle-même, et puis la justice des hommes ne doit-elle pas, comme la justice de Dieu, « Rendre à César ce qui est à César ».

« Supposons, continue la feuille bruxelloise, que nombre de spirites soient des fripons; que toutes les *Revues* n'aient d'autre but que de gruger leurs abonnés, et que celles-ci, au lieu de perdre de l'argent, ramassent de l'or à la pelle, qu'importe ? »

De plus fort en plus fort. Dans l'opinion des *Sciences*

mystérieuses il est absolument indifférent que le loup soit dans la bergerie et tonde effrontément la laine sur le dos de ces braves moutons de spirites. Mais, continuons :

« Les expériences des Crookes, Zollner, Aksakon, Chiaïa, Volpi, etc... resteront toujours debout, et soutiendront d'une façon inébranlable les théories que l'on voudra établir sur ces données; quant au système d'Allan Kardec, s'il a survécu, c'est qu'il est bien pensé; car bien d'autres que celui qui porte son nom se sont produits : Poulain, Pierrard, etc.... »

Nous ferons observer aux *Sciences mystérieuses* que nous n'avons jamais mis en doute les expériences des Crookes, Zollner et autres, pas plus que le système dicté par les Esprits à Allan-Kardec, car nous sommes absolument avec eux : nous croyons en Dieu, à la vie future dans le monde des Esprits, à la réincarnation, etc., système qui est établi de main de maître dans le *Livre des Esprits*, publié par Allan-Kardec. Cependant nous constatons que les feuilles spirites et leurs adeptes usent un peu trop du crédit et de la renommée de savants, qui ne sont peut-être pas très satisfaits d'être mesurés par les majors qui dirigent le mouvement spirite; car nous n'avons jamais vu paraître à leurs assemblées les Crookes, Zollner et autres grands savants, dont le nom est dans la bouche de la plupart des spirites, même les moins autorisés.

« Que la *Revue Théurgique*, continue la feuille bruxelloise, se berce de la douce illusion d'être seule à manipuler les *fluides blancs*, à l'exclusion de tout spirite, soit; mais qu'elle veuille bien se souvenir qu'il y a

une chose qui jure avec ses prétentions à une perfection déniée à autrui, c'est son manque d'égards pour les morts qui ont eu, certes, des défauts, mais aussi des qualités. »

Nous n'avons jamais eu la prétention d'être *seul à manipuler les fluides blancs à l'exclusion de tout spirite*, mais nous pouvons affirmer que les sieurs Leymarie, Delanne et consorts ne les possèdent certainement pas, si nous en croyons la brochure de Mme Berthe Leppop : *Beaucoup de lumière* et, si nous en jugeons par les calomnies que Leymarie a déversé sur nous depuis pas plus de vingt ans que nous avons fait son contact.

Si encore nous jetons les yeux sur la *Revue Spirite*, nous constaterons que les époux Delanne sont de vrais tuteurs, qui ont fait accréditer par la *Revue Spirite* le don de prophétie dévolu à Mme Delanne mère, laquelle avait prédit la *pulvérisation des Prussiens devant Paris en 1870*.

Non, non, messieurs les oracles des *Sciences mystérieuses*, des gens de cette facture ne sont pas des *manipulateurs de fluides blancs*, car le fluide blanc émane des Esprits supérieurs qui conseillent et inspirent leurs *sujets*, et les préservent de telles aberrations.

Pour le reproche que vous faites à la *Revue Theurgique* de son manque d'égards pour les morts qui ont des défauts et des qualités, nous répondrons que la mort n'existe que pour le corps matériel, et que comme *Theurge*, nous considérons les Esprits désincarnés, au même point de vue que les incarnés, sur le compte desquels nous pouvons exprimer librement notre opinion. S'il n'en était pas ainsi, il n'y aurait pas d'appréciations

historiques possibles, et on ne pourrait former de jugement sur ceux qui nous ont précédés ; dès lors, pas de progression, puisqu'il n'y aurait pas liberté de critique.

Si la société des spirites Delanne, a pris l'initiative — par la bouche de Mme Berthe Froppo — de démasquer les manœuvres du sieur Leymarie, celui-ci a riposté par une autre publication : *Réponse à beaucoup de lumière*. De ce fait les deux adversaires ont fini par se rapprocher, et dans leur intérêt mutuel, se sont passé la rhubarbe et le séné, seulement Leymarie est plus en crédit par le motif qu'il tient la librairie, tandis que la société Delanne n'est considérée que comme une simple recrue de la *Revue Spirite*, devant laquelle elle est venue s'aplatir bassement.

Que les *Sciences mystérieuses* se rassurent sur le sort de la *Revue Théurgique*, son directeur, le Zouave Jacob, reçoit tous les jours, depuis bientôt trente ans, une moyenne de cinquante malades venant de tous les pays du monde, et cela gratuitement et sans distinction de rang ni de fortune. S'il a fui le contact empesté des exploiters d'une doctrine si belle par elle-même, doctrine ressuscitée par les Esprits, et publiée par Allan-Kardec), c'est qu'il était convaincu que s'il se laissait aller à leurs pratiques intéressées, sa médiumnité guérissante aurait subi le sort d'une quantité de médiums, qui n'ont fait que passer tels : Latélin, mort dans une maison d'aliénés; le capitaine Bourgès, mort également en état d'obsession complète; Danaud, le guérisseur magnétiseur étranglé en pleine séance par les Esprits. Mme Pœping, qui a aussi fini misérablement saturée des fluides de Leymarie, de Danaud et consorts spirites.

Le Zouave ne sait pas ce qui lui est réservé, mais en attendant son sort, il prie les Esprits qui l'assistent, de prendre en pitié ses détracteurs et de leur inspirer des sentiments de justice et de conciliation plus en rapport avec la doctrine qu'ils ont la prétention de professer.

FÊTE THÉURGIQUE

Le dimanche 4 mai, les Théurges ont célébré, pour la troisième année, la fête de l'Esprit de Jésus Christna, le plus ancien et le plus grand philosophe, guérisseur par le fluide des Esprits, qui ait paru sur la terre.

Les Théurges ont décidé de célébrer cette fête le premier dimanche de mai, parce que, d'après le calendrier théurgique, l'année commence le 1^{er} mai.

Près de trois cents Théurges, gratifiés du fluide guérisseur de Jésus Christna qui les a guéris ou soulagés, sont accourus, chargés de fleurs, rendre leurs hommages au grand philosophe Indoa qui, en ces jours de calamité, daigne jeter un regard de pitié sur la pauvre humanité terrestre qui souffre d'un douloureux état de transition résultant du matérialisme entanté par l'orgueil des prétendus savants et potentats qui la régissent ici-bas.

Les Théurges, comme l'enseigne leur doctrine, ont cette sérénité que donne la conviction certaine que cette vie n'est qu'un passage, un séjour de transition qui doit nous conduire si nous avons progressé, à une sphère plus élevée, que notre corps est un instrument qui sert à notre avancement, par les souffrances qu'il endure dans cette vie, résultant des peines et des calamités inhérentes à notre pauvre terre.

Les Théurges sont convaincus de la réalité de notre individualité, non-seulement ici-bas, mais encore dans

le monde des Esprits; ils croient fermement à la loi immuable des réincarnations successives, soit sur la terre, soit dans d'autres planètes. L'espérance d'une vie meilleure les transporte et les enivre de charité et d'amour, car le vrai Théurge, à l'exemple de Jésus Christna, dont nous avons si grandement célébré la fête, a pour idéal l'amour de l'humanité et la fraternité universelle.

Devant ce public homogène et sympathique, le Zouave Jacob s'est appliqué spirituellement à dénoncer les dangers de la médiumnité; il a brièvement retracé le triste tableau que présentent les Théurges spiriteux, magnétistes, somnambuliques, spirites, hypnotiques, victimes des fausses théories d'esprits orgueilleux et faux savants; c'est avec douleur et regret qu'il a, les preuves en main, passé en revue les malheureuses victimes des Esprits de bas-étage, qui ont conduit la plupart de leurs médiums, non seulement à l'obsession simple, mais à la ruine matérielle, à la maladie, voire même à la folie et au suicide; il a déploré que ces tristes résultats n'aient pas servi d'exemple à ceux qui, encore militants, végètent dans la misère et la maladie, et particulièrement à ceux qui s'intitulent magnétiseurs, somnambules, médiums guérisseurs, spirites. Car en définitive, s'est écrié le Zouave, n'avons-nous pas été témoin de la déplorable situation de ceux qui composaient le Congrès magnétique?

Quelle douleur de les entendre, à qui mieux mieux, exalter leurs hauts faits, les cures merveilleuses qu'ils disaient avoir obtenues, et de les voir eux-mêmes, jeunes encore pour la plupart, courbés sous le poids des maladies, des infirmités; entre autres, pour n'en citer que

deux, le trop célèbre magnétiseur, guérisseur, spirite, le docteur Harnet de Vars, que des collègues, également magnétiseurs guérisseurs sans doute, ont presque porté à la tribune où, essayant de vaincre ses souffrances et soutenu à force de bras par ses collègues, il a prononcé son discours.

Puis, ce pauvre Foveau de Courmelles, docteur magnétiseur, célèbre dans toutes les sciences, est-il dans un assez triste état ?

Et dire, que pas un de ces oracles qui étaient ou somnambules médecins et empiriques, n'a pris la parole pour dire :

Assez de phrases messieurs; pas tant de vantardises, de réclames de vos exploits personnels; agissons utilement, unissons nos passes à grands et petits courants, selon notre méthode particulière, pour guérir ces malheureux frères qui font pitié et qui affichent ainsi notre impuissance devant la maladie.

Non, pas un des magnétiseurs n'a essayé de soulager ces malheureux infirmes; pas un médecin n'a couru chez le pharmacien le plus proche, chercher le spécifique le plus en vogue et le plus prôné à la quatrième page des journaux, pour l'administrer à ses infortunés collègues; non, rien que des mots, discours sur discours, presque tous contradictoires, du reste.

Il va sans dire que dans le clan des spirites il en va de même.

Devant ce tableau navrant, le Zouave a engagé les Théurges, et principalement ceux qui se vouent à la guérison, à être continuellement en garde, non seulement

contre les manœuvres des vivants, mais contre les Esprits aux fluides sombres.

La plupart de ceux qui s'exercent à guérir, tant parmi les magnétiseurs que parmi les médiums guérisseurs, se plaignent bien souvent de ce que, après avoir obtenu des guérisons, la maladie des patients *retombe sur eux*.

Pourquoi ?

C'est qu'ils ne sont pas gardés par un bon Esprit protecteur, qui les dégage des mauvais fluides dont sont saturés les malades.

Pour mieux édifier l'assemblée, le Zouave a cité plusieurs de ces malheureux, qui malgré leur bonne foi et leur dévouement, ont été la proie des Esprits de bas étage, et, après avoir perdu leur faculté, ont fini dans les souffrances et dans la ruine (1).

Nous avons eu la douleur, il y a quelques mois, de voir chez lui le sieur Hippolyte, l'horloger guérisseur de la rue de Flandre, malade et perclus, nous a-t-il dit,

1) Nous avons ce déplorable exemple dans la personne de Mme Pœping, qui a été guérie, ainsi que ses filles, aux séances du Zouave, et qui est devenue Médium guérisseur à son contact. Elle eut beaucoup de vogue un moment, mais s'étant laissée entraîner dans le courant fluïdique de Dunaud, magnétiseur somnambuliste spirite, et de Leymarie, elle déserta les séances du Zouave, oublia ses conseils pour se livrer aux manœuvres de ces deux personnages; elle écouta leurs flatteries les calomnies qu'ils déversaient sur le Zouave, et de tout cela il résulta non seulement la perte de sa faculté, mais encore pour elle la maladie, la souffrance, et la mort dans une agonie terrible.

Le sieur Dunaud n'a pas échappé non plus aux Esprits sombres; il a été étranglé publiquement, en pleine séance, en présence de ses sujets somnambuliques. Hélas, les mauvais Esprits avaient obsédé ces malheureux à tel point que Dunaud avait abandonné sa femme et ses enfants, et Mme Pœping son mari...

depuis des années ; sa fille était au lit, malade, ce qui ne nous étonna pas, sachant qu'ils avaient dédaigné les principes d'hygiène que nous enseignons à nos séances et s'en étaient moqué ; aussi leur avons-nous prédit à tous deux qu'ils arriveraient à cet état d'obésité bestiale qui cause leur maladie. Croyez-vous, lecteurs, qu'il ait profité de notre présence pour réclamer le concours des Esprits qui nous assistent ? Point : il nous a dit qu'il se rassait tranquillement à l'home-patne : pas s'est levé péniblement appuyé sur deux bâtons, et nous a dit : je vais vers ma fille malade au lit, ce qui voulait dire : allez-vous-en ! Et dire, que de même que pour le malheureux docteur Hag et, par un des esprits guérisseurs les plus accrédités par la réclame de la *Revue Spirite*, ne daigne jeter un regard de pitié sur ce malheureux frère, dont le sieur Leymarie (borgne et presque aveugle lui-même) a tant vanté les cures et les prouesses.

Le Zouave a engagé ceux qui suivent les conseils inspirés par l'esprit de Jésus-Christ de rester fidèle à la Théologie pure, pratiquée depuis les temps les plus reculés, par les philosophes bienfaiteurs de l'humanité, qu'il a consignés dans le calendrier théurgique. Il a encouragé ceux qui, ici-bas, sont obligés de travailler ou de servir sous la domination d'autrui, à s'efforcer de faire leur devoir, en songeant à cette consolante vérité que notre vie terrestre n'est qu'une seconde dans l'éternité, et que, les plus avancés moralement, ne sont souvent pas ceux qui commandent ici-bas, mais ceux qui obéissent.

Le Zouave a même avancé cette vérité, que beaucoup

de ceux qui sont sans instruction et sans privilèges, avaient bien pu être plus instruits et plus grands dans une existence antérieure, et qu'ils étaient venus affronter une incarnation qui avait pour but de les faire progresser dans l'humilité.

Combien voit-on ici-bas de travailleurs, de domestiques, de simples militaires qui, par leurs manières, leur esprit naturel, leur beauté physique, et même leur honnêteté, sont fort au-dessus de leurs patrons, de leurs maîtres ou de leurs officiers.

Les grands d'ici-bas, a ajouté le Zouave, ont été, pour la plupart, des êtres intérieurs dans leurs incarnations passées, puisqu'ils ont eu besoin de revenir pour étudier, apprendre à commander, etc...

C'est ainsi qu'on trouve tant d'ignorance et de parti-pris parmi ceux qui étudient et se prétendent savants, tels que ceux qui enseignent la médecine, par exemple. Cependant les plus savants dans cet art conjectural n'ont-ils pas avoué, et ne sont-ils pas forcés d'avouer encore tous les jours, non-seulement l'impuissance de leur prétendu savoir scientifique, mais le mal qu'ils font aux nombreuses victimes de leur ignorance; puis leur mauvaise foi, leur parti-parti contre quiconque apporte une innovation qui réduit à néant leurs théories et leurs méthodes, toutes plus contradictoires les unes que les autres.

De tous temps, les savants et les prêtres ont été les ennemis du progrès de l'humanité. Les inquisiteurs ne prenaient-ils pas plaisir à torturer ceux qui n'admettaient pas que la terre est l'unique séjour de la vie dans

la création, et que le soleil n'avait pu être arrêté dans sa course par un homme nommé Josué, uniquement pour laisser à ce chef sanguinaire, le temps de faire massacrer, par ses bandits, un peuple qui n'avait que le tort de se trouver sur son passage.

De nos jours encore, malheur à celui qui s'avise de manger une tranche de lard à certains jours, sans lâcher quelques écus dans la main des prêtres, il est condamné par eux à brûler éternellement dans un enfer imaginaire.

Cependant, a dit le Zouave, grâce à la civilisation et au progrès qui se sont faits lentement, les temps de barbarie sont passés, et le prêtre tombe sous le ridicule lorsqu'il s'avise d'accréditer les absurdités anti-scientifiques qu'il a étudiées au séminaire ; de même, le temps n'est plus où le médecin était écouté comme un oracle, et il est souvent obligé d'avouer son ignorance dans l'art de guérir ; il va même jusqu'à s'approprier, sous le nom d'hypnotisme, le magnétisme que la corporation médicale a conspué et persécuté pendant un siècle.

Cependant, s'ils ne peuvent, comme autrefois, dénoncer les guérisseurs par le fluide au Tribunal du Saint-Office qui les envoyait à la torture et au bûcher, ils les font aujourd'hui, sous prétexte d'exercice illégal de la médecine, condamner à l'amende et à la prison, pour rester maîtres privilégiés des travaux et des observations des empiriques qu'ils avaient bafoués et ridiculisés.

Il semble qu'il serait bien temps de changer les rôles, et qu'au lieu de persécuter les bienfaiteurs de l'humanité, on se visse contre les médecins qui empoisonnent

les malades avec leurs drogues nouscabinées et contre les magnétiseurs, hypnotiseurs et charlatans de tréteaux qui torturent les malheureux pour l'amusement du public en les exhibant à tant par place.

Qu'on poursuive le prêtre qui trompe la crédulité publique en débitant des fables absurdes sur le Paradis et l'Enfer pour épouvanter le troupeau à la dévotion et lui faire croire que, moyennant telle ou telle somme d'argent il évitera l'Enfer et aura droit, lui, au Paradis, alors que ses parents, moins avisés ou moins fortunés et qui n'ont pas pu acheter les faveurs célestes, seront à la merci des diables infernaux pendant l'éternité.

Qu'on laisse en paix les innovateurs, les guérisseurs désintéressés, inspirés des Esprits Blancs, bienfaiteurs de l'humanité qui obtiennent des cures, soit par le toucher, le regard ou la parole.

Le Zouave a terminé sa conférence en exhortant l'assemblée à suivre les conseils d'hygiène physique et morale enseignés par les Esprits supérieurs, et un hymne a été entonné par tous : pères, mères, aïeuls, enfants mêlaient leurs voix à celle du Zouave, accompagnés par les sons de l'orgue et du piano. La salle était jonchée des plus belles fleurs de mai apportées en reconnaissance par les Théurges guéris ou soulagés de leurs maux.

Cette foule recueillie s'est retirée, la consolation et l'espoir dans l'âme, les petits enfants répétant à leurs mères les refrains des hymnes qu'ils venaient de chanter avec autant de joie que d'enthousiasme; les figures étaient rayonnantes, le bonheur était dans toutes les

En es, chacun se pressait pour serrer la main du Zouave ; et les enfants lui promettaient d'être bien sages, de bien étudier leurs leçons et d'évoquer l'esprit de Jésus Christna pour devenir eux-mêmes, quand ils seraient grands, des Théurges guérisseurs.

MAGNÉTISME ET MAGNÉTISEURS

Docteur J. Gérard, magnétiseur à Paris, *la Revue magnétique*, 1869).

« Plusieurs magnétiseurs enthousiastes ont une foi aveugle à leurs somnambules, à les croire infatigables, et dans le jugement qu'ils portent de leur propre maladie, et dans celui qu'ils portent de la maladie des autres, si les remèdes ordonnés par eux ne réussissent pas, ils supposent que c'est parce qu'on n'a pas suivi les prescriptions avec assez d'exactitude; si les remèdes ont fait mal, ils regardent ce mal comme une crise nécessaire.

« Les somnambules de profession sont rarement isolés; ce qui fait présumer qu'ils ne sont pas parvenus à l'état de concentration qui précède ordinairement la clairvoyance parfaite. Comme ils vivent plusieurs ensembles dans la journée, les impressions qu'ils reçoivent changent à tout moment de nature. Il est difficile qu'ils s'identifient alternativement avec chacun de ceux pour lesquels on les consulte.

« Ce n'est pas seulement sur le traitement des maladies, c'est encore sur les objets non moins importants, que les somnambules peuvent entraîner dans l'erreur ceux qui les consultent avec trop de confiance. J'ai vu des personnes que la vue des phénomènes somnambuliques avaient conduits aux opinions les plus extravagantes.

« Les somnambules qui reçoivent successivement plusieurs malades, chacun à l'heure qui lui est indiquée, se croient obligés de répondre aux questions qu'on leur fait, pourvu qu'ils n'éprouvent pas trop de fatigue, ils ne songent guère à s'examiner eux-mêmes pour s'assurer de leur lucidité... Comme ils désirent vous faire partager l'opinion qu'ils ont de leur lucidité, ils mettent de l'adresse dans leur manière de s'exprimer: s'ils s'aperçoivent qu'ils n'ont pas rencontré juste, ils prennent des détours pour rectifier leur jugement et pour vous persuader que vous ne les avez pas bien compris. Lorsqu'ils ne découvrent pas la maladie essentielle, ils devinent presque toujours quelques-uns des symptômes, et, si vous en paraissez surpris, ils profitent de ces aperçus pour se diriger et augmenter votre confiance. Si les remèdes qu'ils ont ordonnés ne produisent pas l'effet qu'ils en avaient attendu, ils ne croient pas pour cela s'être trompés, ils trouvent des prétextes pour excuser leur erreur, et des raisons plausibles pour modifier le traitement.

« Une condition essentielle au succès de tout traitement, c'est que le magnétiseur soit en bonne santé. Les douleurs de rhumatisme, les affections nerveuses, et surtout les maladies organiques, se communiquent du magnétiseur au magnétisé avec d'autant plus de facilité que le rapport est mieux établi. Dans l'état de maladie, le fluide vital peut être vicié, ou du moins son émission peut entraîner des principes morbifiques. Dans le rapport magnétique, il s'établit une sympathie entre les organes semblables des deux individus; d'où il suit qu'une personne qui a la poitrine délicate ne peut, sans

danger, magnétiser quelqu'un qui a une affection de poitrine.

« Le magnétiseur qui jouit d'une bonne santé éprouve quelquefois, sympathiquement, les douleurs du malade qu'il magnétise. (Deleuze.)

Mille, rédacteur en chef de l'*Union magnétique*, rapporte, dans le numéro du 10 septembre 1856, le fait suivant qui lui est arrivé :

« Un jour, dit-il, à la suite d'une contrariété, je me trouvai gravement malade, j'avais une très grande irritation de poitrine; je parlais et je respirais difficilement; je pus, cependant, avec beaucoup de peine, endormir mon somnambule qui me tira d'affaire en très peu de temps; mais mon peu de force ne me permit point de le dégager, tout ce que je pus faire fut de le réveiller. Ce pauvre garçon a gardé une irritation de poitrine pendant trois jours. »

Voilà qui est agréable pour le sujet !

M. Gentil (*Manuel du Magnétisme*, p. 223-224) affirme que : « bien des gens se rendent à des séances publiques de magnétisme pour juger *de visu* de la réalité des phénomènes du somnambulisme.

« Tout en sachant, ajoute-t-il, combien ces séances sont précieuses pour la propagation et les progrès du magnétisme, je suis forcé de reconnaître qu'il est impossible qu'en de telles séances un somnambule, quelque lucide qu'il soit, se montre dans le *summum* de sa lucidité.

« Pour un homme sérieux et désireux d'étudier le somnambulisme, une séance publique ne doit être considérée que comme un préliminaire. »

Monginel dit à son tour (*Merveilles de l'Esprit humain*, p. 23) que : « Pour arriver sûrement à la vérité, il ne faut pas se borner à voir des séances publiques.

M. Aubin Gauthier, rédacteur de la *Revue magnétique*, affirme que M. de Paységar appelle les expériences publiques des moyens de profanation : Jussieu des moyens magiques magnétiques : Roumer, des tours de force.

M. le docteur Beaux *Influence de la Magnétisation*, p. 138 dit : « La femme la plus pure, la plus sage, dans l'état de veille, ne sait pas les idées qui lui viennent en somnambulisme.

« Il faut très peu de temps pour qu'il s'établisse, entre elle et son magnétiseur une intimité aussi grande que s'ils vivaient ensemble depuis longtemps, et il est rare que ce dernier ne puisse dire de sa somnambule : *Voilà l'os de mes os et la chair de ma chair.*

« Entièrement soumise aux lois de la nature, elle tient peu compte des conventions morales, et si elle éprouve des desirs, elle ne sait pas les cacher. En vain sera-t-elle d'une froideur extrême, en vain aura-t-elle au magicien sera incapable d'abuser de sa situation, il suffira que celui-ci éprouve involontairement le même désir pour que, si elle s'en aperçoit, elle se mette à l'ouïsson. Alors on voit dans tout son jour le combat qui s'élève entre son devoir et ses passions; et il faut l'avouer, ce n'est guère le devoir qui l'emporte. Aussi, quand je vois tant d'imprudents conduire leurs femmes et leurs filles à ces sociétés de magnétisme où l'on fait des expériences grotesques, les livrer au premier venu, lui laisser prendre, sur des personnes qui leur sont chères, un pouvoir aussi

redoutable que celui du magnétiseur sur sa somnambule, je ne puis m'empêcher de dire en moi-même : Insensés que vous êtes ! si l'avenir vous était dévoilé, il y en a plus d'un parmi vous qui aimerait mieux les traîner, la corde au cou, à la rivière.

« Il y a deux ans, ajoute ce magnétiseur, qu'à une séance magnétique, j'ai été témoin de ce qui suit :

« Les nombreux spectateurs étaient occupés à regarder plusieurs personnes magnétisées en même temps, lorsqu'à des cris se firent entendre dans un endroit de la salle. Le président en demanda la cause, et on lui dit qu'une dame se plaignait d'être actionnée magnétiquement par une personne qu'elle ne connaissait pas, et qui se trouvait derrière elle. Le président invita cette personne à rester tranquille ; mais, au bout de cinq minutes, les cris recommencèrent. Le président, irrité, se leva et dit : Monsieur, je vous préviens que si vous continuez d'agir ainsi, je vous ferai sortir de la salle.

— Mais je ne magnétise point madame.

— Je vous dis que vous la magnétisez : d'ailleurs, je suis somnambule et, de ma place je sens que vous agissez sur elle.

« Alors des cris de colère partent de tous côtés ; on monte sur les banquettes, on se bouscule ; les femmes effrayées, se sauvent par toutes les issues, et la séance étant levée forcément, je sortis sans attendre la fin de la dispute. »

Le célèbre Cahagnet donne ainsi le récit d'un voyage somnambulique dans la lune, accompli par son sujet laide, Adèle Maginot, sous la conduite de l'Esprit d'Emmanuel Swedenborg.

« J'ai de suite appelé l'Esprit, dit Cahagnet, et l'ai prié de si bonne grâce de conduire ma lucide dans la lune, afin qu'elle y prenne des impressions de voyage plus complètes, s'il est possible, que les quelques détails qu'il a eu l'obligeance de me donner dans la séance précédente, que le bon Esprit s'est chargé de cette compagnie de voyage et allait partir avec elle, lorsque je me suis ravisé en lui demandant s'il la garderait longtemps, vu que j'ai lu dans ses *Voyages dans les astres* qu'il avait été jusqu'à dix heures en route pour arriver à certaine astrale. Swedenborg m'a rassuré en me disant qu'il ne connaissait pas alors ce qu'il connaît aujourd'hui ; il voyageait à l'aise, comme le ferait un aréonaute, mais à présent, il n'avait qu'à désirer être dans le lieu qu'il veut visiter pour y être instantanément.

« Alors, sur cette promesse de ne pas rester longtemps dans ce voyage, je lui confiai ma lucide.

« Oh ! que de montagnes !... que de montagnes mon Dieu ! — s'écria tout à coup Adèle Maginot, il n'y a donc que cela ? Je n'y vois pas de boutiques : chacun possède quelque chose et suffit à ses besoins. Je ne vois que des marchands ambulants qui vendent des pommes de terre. » (Arcanes dévoilés.)

Le docteur Beaux, célèbre magnétiseur, raconte ainsi une de ses expériences : « Un soir, dit-il, en état de somnambulisme, Zizine me dit : Monsieur, défendez-moi de manger du papier, chaque fois que j'en vois un morceau, je m'en empare, et l'envie que j'ai de le manger est si grande que je l'avale souvent sans me donner la peine de regarder ce que c'est.

« — Ah ! est-ce que tu fais cela partout où tu te

trouves? Alors, tu n'es pas dégoûtée, et prenant un ton grave :

« Mademoiselle, je vous ordonne de ne plus manger de papier.

« Zizine. — Merci monsieur.

« Huit jours après elle me dit : Vous ne savez pas, hier, mon envie de manger du papier est revenue ; j'en ai mis un morceau dans ma poche, et je crois même que j'en ai mangé un peu.

« Je renouvelai ma défense, et depuis ce temps-là, l'envie ne lui en est pas revenue.

« Un soir que Zizine se trouvait chez ses parents avec sa sœur aînée Maria et une voisine plus âgée, il lui prit une grande envie de dormir ; quoiqu'elle cherchât à résister à ce sommeil, elle avait peine à y parvenir, et elle disait à sa sœur : C'est étonnant comme j'ai envie de dormir ! il faut que mon magnétiseur pense à moi, il veut sans doute m'endormir à distance. Celle-ci profite de l'occasion et dit à Zizine : Veux-tu que je t'endorme ? Je vais faire comme M. Beaux. » Après quelques passes, Zizine entra en somnambulisme. A son tour, Maria eut envie de dormir, et Zizine, en la magnétisant, la mit dans le même état où elle se trouvait. Alors, mademoiselle A*** aînée, qui n'avait magnétisé sa sœur que par curiosité, commença à l'interroger et lui demanda : « Mon amant m'aime-t-il ? me marierai-je avec lui ? Serai-je heureuse en ménage ? Et toi, aimes-tu quelqu'un ? est-ce ton magnétiseur ? le sait-il ? Pourquoi es-tu rentrée hier soir une heure plus tard que de coutume ? Où as-tu été ?... Zizine répondit aux premières questions ; mais lorsqu'elle vit que sa sœur

devenait trop curieuse, elle lui dit : Ah ! c'est donc pour cela que tu m'as mise en somnambulisme ? Quand je serai réveillée, ne t'avise pas de me rapporter ce que je viens de t'avouer, parce que tu verrais ce qui t'arriverait... Ah ! que je suis agitée ! que j'aurais besoin de mon magnétiseur pour me calmer !... Il n'est pas chez lui... Je le trouverais bien si je le voulais... Tiens, il est au Palais-Royal ; j'ai envie d'aller le trouver. — Mademoiselle A*** : Je te le défends ; je veux que tu restes ici. Aussitôt Maria se lève brusquement pour se jeter sur mademoiselle A***. Zizine la retient, l'entraîne au milieu de la chambre, et les voilà faisant des gambades, poussant des cris discordants, se parant l'une après l'autre, en sautant sur les chaises, sur le lit, sur la commode. En vain mademoiselle A*** disait à sa sœur : Réveille-toi sur-le-champ ; je t'ordonne de te réveiller. Celle-ci répondait en ricanant : Ah ! voilà qu'elle tait comme mon magnétiseur, quand il veut me réveiller ; mais toi, je ne t'écoute pas, c'est comme si tu chantaïs. »

(Le docteur Beaux, de *l'Influence de la magnétisation*, p. 52 et 67).

Nous empruntons à l'*Union magnétique* des 25 mai et 10 août 1856, ce qui suit :

« — Ah ça ! monsieur Dubreuil, vous allez sans doute voir l'exposition de Londres ?

« — Oui. — Quand partez-vous ? — Je ne pars pas. Je verrai tout sans quitter Paris...

« Dubreuil s'était initié dans la science de Mesmer et de Puysegur, Dubreuil était devenu magnétiseur et avait transformé en somnambule la fille de sa portière. Il lui

donna le nom de *Nini la Voyante*. — Or, Dubreuil avait remarqué que dans les sociétés mesmérises et dans les séances du magnétisme, il se perdait énormément de fluide. Pour un homme qui fait collection de tout, cette remarque fut un trait de lumière.

« Il ordonna aux plus habiles ouvriers de Paris de lui fabriquer une pompe nerveuse aspirante, et il obtint cette machine à prix d'or.

« Moyennant un ingénieux mécanisme, la pompe aspirait tout le fluide magnétique dont l'air ambiant se trouvait saturé, et le conduisait dans un réservoir spécial. Une fois bien remplie, la petite machine revenait chez Dubreuil, qui en humait le contenu à l'aide d'un tube en or. Cette provision de force nerveuse venait s'ajouter au fluide sécrété par le cerveau de Dubreuil, et le sommet de *Nini la voyante* acquérait par là un degré de lucidité phénoménale.

« Quand *Nini* était endormie, son âme franchissait la distance : Nini voyait Londres, Saint-Paul, les docks, la Tamise, le Strand, Regent-Street, Hyde-Park et le Palais de Cristal.

« Merveilleuse puissance du fluide accumulé dans un réservoir ! telle était la force de cette essence de magnétisme concentrée, qu'elle réagissait sur le magnétiseur. Dubreuil s'endormait à côté de Nini, alors c'était un état de somnambulisme à ravir la pensée. Et c'est ainsi que Dubreuil put assister à la *Great Exhibition* sans se déranger.

« Arago raconte (*Biog. Bailly*, 1853) que des magnétiseurs avaient affirmé qu'à tel jour fixé ils magnéti-

seraient la lune, et que tous les astronomes qui oseraient l'observer à ce moment tomberaient en syncope.

« A Saint-Quentin, le docteur Picard mesmerisait des fleurs, des arbres, des fruits, obtenait des roses colossales et des pêches monstres. On parlait surtout d'un abricot qui, après huit jours de magnétisation, acquérait un embonpoint sans précédent ; on se mettait douze à le manger sans en venir à bout. »

(*L'Union magnétique*, 25 mai 1856).

(*A suivre.*)

Propriétaire-Gérant : ZOUAVE JACOB.

90-599 — PARIS, IMPRIMERIE CH. BLOT, 7, RUE BLEUE.

LE GAULOIS DU 11 JUILLET 1890

LES GUÉRISSEURS. — LE ZOUAVE JACOB. — L'OPINION
D'UN MAGE.

Nous avons parlé, l'autre jour, d'un jeune homme de l'île d'Oléron, le fermier Montaut, qui guérit les malades de la contrée, ou, tout au moins, est accepté comme guérisseur par la population.

Cet illuminé de dix-huit ans est assiégé par une foule suppliante de deux cents personnes par jour. Et le parquet a commencé une enquête sur les faits.

Nous avons songé à interroger là-dessus un des prédécesseurs du fermier Montaut, le zouave Jacob, qui est une réputation bruyante il y a quelque vingt ans.

CHEZ LE ZOUAVE JACOB

Le zouave Jacob n'est pas mort, comme on le croit généralement. Il exerce toujours son métier de guérisseur. Il écrit et il fait des conférences. Il publie un périodique, la *Revue Théurgique*, qui traite de l'hygiène et de la thérapie mégalomane. Il habite, avenue Mac-Mahon, une petite maison, dont l'aspect tient du presbytère, adjacente à un petit jardin plein d'arbres touffus.

Au moment où nous allons voir le guérisseur, une porte ouverte laisse apercevoir, assis sur des bancs de

bois, une quarantaine de femmes et quelques hommes.

Ce sont des malades.

Sur les murs brille, en lettres d'or, le nom de *Krishna*, le maître hindou que vénère particulièrement le zouave Jacob.

Les malades s'assoient sur les bancs, tous dans une attitude de recueillement.

Dans l'espace vide se tient le zouave Jacob.

Son costume est bizarre.

Tête nue, ses cheveux grisonnants rejetés en arrière, il porte une sorte de vareuse toute blanche, descendant jusqu'aux genoux, et munie d'un capuchon comme la robe d'un moine.

Ce costume, allié à l'expression très grave et très belle de son visage, que rehausse l'éclat d'une moustache et d'une barbe aux fils d'argent, lui donne de vagues allures de derviche.

Il se tient debout, les mains presque toujours jointes comme pour prier.

Lorsque les malades sont tous assis autour de lui, il leur recommande le silence, et il invoque l'esprit de *Krishna* :

— Guéris-les si tu veux, lui dit-il. Moi, pauvre intermédiaire, je me soumets à ta volonté !

Puis il tient les malades ainsi, immobiles et recueillis, pendant une demi-heure, leur parle pour les occuper, s'intéresse à chacun d'eux, touche les parties malades et les renvoie soulagés ou guéris.

Nous assistons à leur départ; ce sont presque tous des gens du peuple.

Nombre de ménagères sont venues, leur panier sous le bras.

Les malades partis, nous questionnons M. Jacob :

— Mon opinion sur Montaut ? nous dit-il ; je vais vous la donner.

» Je crois absolument à son savoir-faire. Je l'accrédite comme étant un vrai guérisseur. Sa méthode et la mienne n'en font qu'une : c'est la guérison par les fluides et l'invocation des Esprits. On y croit ou on n'y croit pas ; mais les résultats produits sont indiscutables.

» La preuve, c'est que nous avons de nombreux clients, et, comme la publicité n'y entre pour rien, si un malade nous en envoie dix autres, c'est qu'il considère réellement notre système comme efficace.

» Il l'est bien, en effet, en dépit des protestations des médecins armés de leurs diplômes et de leur arsenal de drogues mortelles.

» Il est même le seul système que l'on doive employer, étant donné le danger d'une médecine qui est encore, de nos jours, comme le disait Claude Bernard, *dans l'empirisme le plus grossier*, et qui, les trois quarts du temps, aggrave la situation des malades. »

M. Jacob, avec une fougue d'orateur véhément, anathémise la médecine, les médecins et les doctrines matérialistes.

— Sur les médecins, ajoute-t-il, je professe l'opinion d'Hippocrate.

» Voici ce que disait cet homme illustre, après une vie de pratique médicale :

« Si l'on vient à peser mûrement le bien qu'a procuré

» aux hommes une poignée de vrais fils d'Esculape et le
» mal que l'immense quantité des médecins a fait au
» genre humain, depuis l'origine de l'art jusqu'à ce jour,
» on pensera sans doute qu'il serait plus avantageux qu'il
» n'y ait plus de médecins dans le monde ! »

» Et il avait raison. Combien de médecins tuent des
malades imaginaires que, nous autres, simples guérisseurs,
renvoyons indemnes après avoir cicatrisé le mal moral !

» Bref, je vous le répète, je suis beaucoup plus partisan
du guérisseur Montaut que de n'importe quelle notoriété
médicale.

» J'ai lu que le parquet de Marennes allait le pour-
suivre.

» C'est tout ce qu'il peut lui arriver de plus heureux.

» La même chose m'est arrivée, et cela n'a pas con-
tribué pour peu de chose à bien asseoir ma réputation. »

CHEZ UN MAGE

Il nous a paru au moins piquant d'avoir à ce sujet
l'opinion d'un des adeptes de cette jeune école de ma-
gistes, qui fait quelque bruit depuis quelque temps.

Nous sommes donc allé voir un *Mage* dont le nom
fait autorité dans le groupe. On se figure un kabbaliste
sous l'apparence d'un vieillard. Celui que nous avons vu
est un jeune homme. L'un des premiers principes de la
science occulte enseigne à l'adepte qu'il doit *savoir*,
oser, *vouloir*, *se taire*. Le mage ne s'est pas tu com-
plètement, mais il nous a demandé de taire son nom.

Il est bien entendu que c'est à titre de curiosité que

nous donnons la conversation que nous avons eue avec lui.

— Croyez-vous à la possibilité des phénomènes de guérison opérés par le fermier Montaut?

Le mage sourit.

— Il n'y a aucune raison pour n'y pas croire, et les faits de ce genre sont très fréquents. Le peuple le sait parfaitement, et il va aux guérisseurs, aux thaumaturges inconscients.

— Mais comment pouvez-vous expliquer qu'un jeune homme, un enfant, illettré, sans aucune connaissance médicale, puisse réussir là où échouent les médecins?

— Voulez-vous me laisser conter une histoire? Il était une fois un beau pays appelé la France, qui était tombé au pouvoir des Anglais. Les plus vaillants capitaines français étaient impuissants à chasser l'étranger. Une jeune paysanne inconnue survint et sauva la France. On l'appela Jeanne d'Arc. N'oubliez pas, en passant, que Jeanne d'Arc guérissait les malades. A Orléans, les malades la suppliaient de les guérir par l'imposition des mains, et l'histoire dit qu'elle les guérit.

» Il faut nous placer au point de vue contemporain. Eh bien! aujourd'hui, les thaumaturges sont très gênants. Ils font une concurrence désagréable aux médecins, qui ont reçu de la Faculté le *jus purgandi*. La médecine est une carrière libérale. La pharmacie aussi. Or, les thaumaturges font tort à l'une et à l'autre. Voilà pourquoi on tâche de les étouffer dans l'œuf.

— Pourriez-vous donner, d'après vos théories, l'explication des phénomènes de thaumaturgie?

— Pourquoi pas vous donner, en quelques mots, le secret de la vie et de la mort ? Je vais vous donner au moins quelques notions. D'abord, il n'est pas nécessaire d'être lettré ou savant pour être un excellent thaumaturge. Il faut seulement la *Grâce*. On ne devient ni un mage ni un guérisseur sans la grâce. Les religions ont donné un moyen de devenir guérisseur : c'est d'être un saint. Soyez un saint, vous pourrez produire ces phénomènes parfaitement naturels, que les hommes nomment miracles. C'est ainsi que dans l'Inde les yoghis et les fakirs s'entraînent à la production de ces phénomènes par l'ascétisme.

» Je vais vous donner un aperçu aussi succinct que possible, et le moins scientifique possible. Ne croyons que l'homme peut guérir et rendre malades ses semblables, conserver la vie et donner la mort, par l'action de sa volonté sur les forces naturelles.

» Il faut, au thaumaturge, la plus parfaite pureté d'intention, un courant favorable et une confiance illimitée. L'homme qui est parvenu à ne rien convoiter et à ne rien craindre est le maître de tout.

» Nous n'avons pas, sur la vie humaine, les mêmes conceptions que les médecins et les savants matérialistes. Le thaumaturge, au lieu d'opérer, comme le médecin, sur l'organe malade, opère sur l'organisme entier. Il influe sur le principe même de la vie, en suivant, consciemment ou inconsciemment, les lois de la polarité magnétique du corps humain.

— Quels procédés emploient les guérisseurs ?

— La médecine spagyrique est, avant tout, sympa-

unique. Elle use de l'imposition des mains, des insuflations chaudes et froides, des passes. Elle n'a guère d'autres médicaments que l'huile et le vin. C'est désastreux pour la pharmacie, vous le voyez. Remarquez que l'huile et le vin sont les médicaments par excellence de la tradition évangélique. Dans l'Apocalypse le prophète, en déclinant les grandes extinctions, prie les puissances vengeresses d'épargner l'huile et le vin, c'est-à-dire de laisser un remède pour tant de blessures.

» Je vous citerai, si vous le désirez, une foule de cas semblables à celui du fermier Montaut. Car il n'est guère de village qui n'ait son guérisseur. »

Et notre kabbaliste nous conta, en effet, de nombreux exemples contemporains de thaumaturgie. Il nous narra la légende du Paracelsus, l'un des grands maîtres en magie, soignait ses malades, et comment les pratiques du magnétisme curatif constituaient une science enseignée dans les temples d'Egypte sous le nom de *Théurgie*.

Nous regrettons de ne pouvoir donner ici, faute de place, les détails curieux et étranges que nous raconta notre kabbalistique interlocuteur.

SAINT-RÉAL.

Le bienveillant article ci-dessus, en faveur des *Mages Théurges guérisseurs*, nous impose le devoir de donner non seulement quelques explications sur cette merveilleuse faculté que possèdent quelques mortels ici-bas, mais encore d'indiquer à ces privilégiés la marche à suivre pour ne pas perdre ce *pouvoir*, qui, trop souvent, s'en va plus vite qu'il ne vient.

La faculté de guérir par le regard, le toucher, la parole ou seulement même la présence du guérisseur, est dévolue en principe à tous les humains à un degré plus ou moins intense; elle peut se développer par la pratique, et, pour cela, il y a certaines conditions tant matérielles qu'intellectuelles dans lesquelles doit se trouver le « Mage guérisseur », puisque Mage il est dit.

D'abord et avant tout, il est nécessaire d'avoir la *Grâce*; et nous dirions volontiers, nous Théurges, ce que saint Paul disait aux Ephésiens : « C'est par la grâce que vous êtes sauvés (ou guéris), puisqu'elle est un don de Dieu. »

Mais qu'entendons-nous par la grâce? Pour nous, Théurges militants, la grâce serait l'inspiration divine qui nous est soufflée par les Puissances célestes habitant les régions heureuses qui peuplent l'immensité; la grâce, c'est la participation des Esprits supérieurs aux œuvres de bienfaisance qu'accomplissent les hommes en vue de la régénération universelle.

La grâce peut être dévolue à tous les êtres ici-bas, et quiconque veut faire œuvre de progrès a besoin de ce souffle divin pour élargir les travaux de la pensée humaine, car il ne s'agit pas de prétendre posséder un don ou une faculté pour l'exercer utilement, il faut que cette faculté se manifeste par des faits et donne des preuves réelles de son authenticité. Le plus souvent elle se déclare spontanément et sans études préalables, ainsi que cela s'est produit chez un grand nombre de Mages qui ont précédé Montaut. Le Mage modeste interviewé par Saint-Réal, du *Gaulois*, a dit : « On ne devient ni un Mage, ni un guérisseur sans la *Grâce*; les religions ont

donné un moyen de devenir guérisseur, c'est d'être un saint. Soyez un saint, vous pourrez produire ces phénomènes parfaitement naturels, que les hommes nomment miracles. C'est ainsi que, dans l'Inde, les Yoghîs et les Fakirs s'entraînent à la production de ces phénomènes par l'ascétisme. »

Sans vouloir contester l'opinion de ce célèbre Mage, nous nous permettrons de penser qu'on peut exercer cette précieuse faculté guérissante et la développer sans par cela torturer son corps et exalter son âme à l'exemple des Yoghîs et des Fakirs; le progrès fait justice du fanatisme, et il n'est pas nécessaire de suivre à la lettre les rituels indous, qui recommandent — pour arriver à être un Yoghî — de se priver de sommeil, de se boucher les oreilles afin de ne rien entendre, puis les narines, la bouche, etc., de regarder le soleil jusqu'à l'aveuglement, etc., etc...; non, il n'est pas indispensable, ni même utile, de se livrer à ces extravagances pour devenir un *Mage guérisseur*.

Nous admettons cependant que, pour développer la faculté guérissante et la conserver, il faille envelopper son individualité d'un peu de mysticisme qui, d'ailleurs, est dans la nature de ceux à qui ce *don* est dévoué; mais il faut se garder de toute exagération.

Pour avoir la grâce, c'est-à-dire le concours des Esprits qui, selon les Théurges, peuvent seuls avoir la puissance de projeter le fluide bienfaisant sur le malade, la première condition est le désintéressement non seulement matériel, mais intellectuel, c'est-à-dire de ne se laisser influencer par aucune considération d'argent ni de

condition sociale, car les Esprits guérisseurs aux fluides blancs ne se préoccupent pas de ces distractions et déversent leurs fluides bienfaisants sur ceux qui sont le plus aptes à se les assimiler; il n'est pas nécessaire pour cela d'avoir la foi, mais il faut se trouver dans de certaines conditions d'assimilation. Les Esprits peuvent bien servir, pendant un temps, d'un médium *organisé* ne répondant à toutes les conditions dont nous venons de parler; mais nous, Facultés guérisseurs, nous ne pouvons que constater que les Esprits, même ceux d'un ordre inférieur, ne se prêtent pas longtemps aux manœuvres d'exploitation de leurs *sujets*.

Si nous examinons les hauts faits du Magnétisme et du Spiritisme, nous serons bientôt convaincus que beaucoup de pratiquants ayant possédé de brillantes facultés, soit celle de guérir par le concours des Esprits, soit celle de communiquer avec eux suivant leurs différentes aptitudes, ont passé comme des étoiles filantes sans laisser de traces. Et si nous envisageons l'état pitoyable de ceux qui tiennent aujourd'hui la tête des états-majors des différentes Sociétés militantes, nous les voyons se débattre dans les discussions enfantines les plus puériles, et qui font penser à des aveugles se servant de la corde de l'arc-en-ciel; puis nous souvenant de tout ce que nous avons pu constater pendant notre longue carrière, nous ne pouvons que déplore que tous ces Magnètes qui avaient été doués d'une faculté transcendante, aient fini leur existence par le suicide ou la folie. N'avons-nous pas vu dernièrement un Congrès organisé par les Sociétés magnétique, somnambulique, spirite, etc...? Quels sont

les Mages ou Médiums qu'on a pu présenter... Pourtant ces gens se targuent, pour la plupart, d'être des Mages guérisseurs par excellence, quoiqu'ils soient eux-mêmes — contradiction flagrante — accablés de maladies et d'infirmités.

Cependant, il ne manque pas de Mages guérisseurs, non seulement à Paris, mais dans les villes, bourgades, villages ou hameaux de notre pays, qui, de même que Montaut, sont merveille et n'ont, pas plus que lui, jamais entendu parler de gens se nommant magnétiseurs, spirites, hypnotiseurs, etc.. Ces gens, se targuant d'avoir toutes les grâces chez eux, ont l'insigne prétention d'organiser des Instituts destinés à former des Mages qu'ils se proposent d'exhiber ensuite en public comme des bêtes curieuses, dans de petites Salpêtrière privées.

Oh ! certes non ! ils n'en formeront pas, des guérisseurs ! Cette méthode ne saurait pas d'exhibitions spectaculaires, et les barnums ne peuvent la produire sur les tréteaux, en place publique. Ils pourraient torturer des malades hystériques pour amuser quelques instants un public blasé, mais ils n'arriveront jamais à développer une faculté aussi sérieuse et aussi divine que celle de « Mage guérisseur ».

Nous aimons à espérer que ceux qui veulent sérieusement arriver à posséder ce don précieux, auront présent à l'esprit, comme un exemple frappant, le sort des victimes de l'ignorance et du charlatanisme.

Laissons ces bateleurs se débattre en compagnie des sociétés scientifiques et médicales, au milieu de leur fatras de théories, de méthodes et de pratiques toutes plus contradictoires les unes que les autres. Notre expé-

rience, acquise en 25 années de pratique, nous fait un devoir de signaler aux adeptes de bonne foi ces retardataires qui, sous le couvert d'une prétendue science, font subir à des sâcts malades, dont ils aggravent la situation, des tortures inhumaines, les forçant à exécuter les contorsions les plus grimaçantes et les poses les plus grotesques, au moyen desquelles ils essaient de battre la grosse caisse pour attirer l'attention de la Presse sérieuse et essayer de l'amener sur les bancs de leur prétendue école. Dans leur orgueilleuse prétention ils se préoccupent peu de prouver, par des faits probants, qu'ils sont vraiment gratifiés d'un don magique transcendant. Des phrases, et encore des phrases, pour la plupart creuses et vides de sens, voilà tout leur bilan.

Mages, Théurges guérisseurs ou autres, qui voulez voir progresser vos facultés et gagner l'intervention des Esprits supérieurs, qui, seuls, peuvent assister efficacement en médium, ne chassez pas les vendeurs du temple, laissez-les discuter, banqueter dans leur cénacle et se suier eux-mêmes dans l'atmosphère empestée de leurs fluides; n'essayez pas de les sortir du fluide sombre où les plonge leur grossière matière: il leur faudra, pour s'en débarrasser, subir plusieurs incarnations; pour vous, Théurges, allez en avant, guidés par le désintéressement, l'amour et la charité.

Depuis le commencement de notre année de grâce 1890, les spirites, magnétistes, somnambulistes, sorciers, prophètes, guérisseurs, necromanciers, tireuses de cartes, etc., qui, de près ou de loin, ont des ramifications intéressées avec la société spiritiste de la rue Chabanais, sont dans

un émoi indescriptible ; c'est une vraie course au clocher pour accrocher des emplois rétribués ; car les oracles qui représentent le dessus du panier du Comité de propagande viennent enfin de découvrir — après un quart de siècle — qu'Allan Kardec, leur grand pontife, avait dit dans ses mémoires, qui sont tenus, paraît-il — mieux vaut tard que jamais — à la disposition des frères en croyance : « Lorsque le Comité aura des secrétaires attitrés et payés (car il savait, par expérience, que tout travail, pour être bien fait, et à temps, doit être rétribué), alors les comptes rendus, etc...

De ce verset, consigné dans les mémoires d'Allan Kardec, il résulte que tout travail mérite salaire, et nous ne voyons rien de plus juste. Mais, alors, pourquoi Allan Kardec lui-même a-t-il été impitoyable, rejetant hors du sein de son cénacle quiconque retirait le plus léger bénéfice de sa faculté, ce qui était motivé cependant par la perte du temps consacré par les Médiums au spiritisme, soit pour évoquer les Esprits, soit dans le but de donner la conviction aux sceptiques. Il est à noter que tous ceux qui étaient privilégiés de la Médianimité étaient généralement dans une situation précaire et faisaient cependant bénéficier le public de leur faculté, tandis que les rentiers spirites exploitaient ces pauvres Médiums, en allant chez eux, dans leurs groupes, profiter de leurs communications sans rétribuer, la plupart du temps, les heures qu'ils auraient dû consacrer à leur travail.

Cependant si les Médiums peuvent faire profiter gratuitement leurs frères de leur faculté, il n'en est pas de même pour les employés et secrétaires *attitrés*. Les

apôtres du Comité de propagande affirment, du reste, dans leur revue du 1^{er} avril 1890, qu'Allan Kardec l'a dit lui-même dans ses mémoires. On se demande alors comment il ne payait pas tous ceux qui, sans être Médiums, l'aidaient dans son travail, et pourquoi, pour n'en citer que deux, il n'a pas aidé de sa bourse le malheureux Latheltin qui, des suites de la misère, est mort fou dans une maison d'aliénés; pourquoi a-t-il délaissé le pauvre Alis Dambel, son Médium favori et secrétaire fidèle, malheureux qui, réduit à la misère, s'est pendu de désespoir en le maudissant. Cependant Allan Kardec faisait très bien ses petites affaires. La meilleure preuve c'est que, s'étant ruiné dans une entreprise théâtrale, il ne possédait, lorsqu'il prit la direction de la *Revue Spirite*, que la villa de Ségur, qu'il avait achetée 10.000 francs, et qu'il est mort avec une petite fortune.

Les spirites d'aujourd'hui, moins désintéressés que par le passé et pas pratiques, n'entendent plus avec les mêmes oreilles que ceux de la première heure. Ceux qui ont fait partie du Comité de propagande ont pu faire preuve d'un peu de bonne volonté; mais pour se courber sous un maître, et se laisser exploiter gratuitement par l'extailleur d'habits P. G. Leymarie, c'est autre chose! Ces messieurs réclament salaire pour leur travail, et ils ont raison. Que le petit pontife Leymarie ouvre son porte-monnaie ou qu'il mendie l'obole aux fervents de la doctrine, cela leur est égal, pourvu qu'il s'exécute.

Cependant les temps sont durs, et tous les oracles sentent un froid glacial qui s'étend autour d'eux; ils manquent de Médiums à exploiter, et ils ne cachent

nallement que cet accessoire est indispensable pour faire marcher l'exploitation spirite. Nous en avons la preuve dans le numéro de la *Revue Spirite* du 1^{er} juin 1890, où il est dit : « Il est parlé d'une Société pour la formation des Médiums; il est décidé qu'un appel sera fait à tous les chefs de groupe, ainsi qu'à toutes les personnes de bonne volonté.

» Il est parlé de conférences publiques à faire, soit à Paris, soit en province et à l'étranger; pour réaliser ce projet, il faut le nerf de la guerre, ou des conférenciers de talent ayant une fortune personnelle, exception sur laquelle le Comité ne peut compter. Nous sommes organisés à peine, et pour compléter cette organisation, nous comptons sur tous nos amis. » Nous sommes bien persuadé que le sieur P. G. Leymarie et sa petite escouade d'affamés sont d'accord avec nous pour convenir que les meilleurs conférenciers sont ceux qui ont une faculté médianimique transcendante, capable de prouver la vérité des phénomènes produits par le concours des Esprits; or, pas un des semi-phrascurs qui font l'ornement du Comité n'est capable de produire la moindre sensation; ils ne peuvent que provoquer le rire du public et retarder ainsi la marche de la Théurgie.

Nous trouvons la preuve de la pénurie matérielle et intellectuelle du Comité dans le numéro de juillet 1890 de la *Revue Spirite*, où il est dit :

« La discussion est ouverte sur le projet de création, à Paris, d'une nouvelle Société spirite, ayant pour but l'expérimentation rigoureusement scientifique des phéno-

mènes du spiritisme. Cette Société aurait, naturellement, son siège particulier, ses statuts. Elle ferait appel à tous les groupes et Sociétés parisiens pour l'échange de vues réciproques, la communication des travaux de chacun, la meilleure direction à imprimer à l'étude des différentes Médiumnités. »

Il n'est pas difficile de voir ici le bout de l'oreille. Cette agglomération de spirites incohérents qui s'imaginent tenir les rênes du mouvement Théurgique, qui fait en ce moment une évolution notable dans le monde, prétendraient, à l'exemple d'Allan Kardec, s'offrir des centres à exploiter; les chefs de groupe seraient naturellement, pensent-ils, à leur disposition pour leur livrer, non seulement les travaux médianimiques des sujets inspirés, mais les Médiums eux-mêmes, qu'ils pourraient exhiber, sans rémunération, cela va sans dire, et sans même prononcer leur nom, de peur de leur donner de l'orgueil. Et les petits rentiers continueraient à protéger platoniquement le spiritisme, se contentant de répandre quelques aumônes sur l'administration, représentée par P. G. Leymarie, qui serait chargé de les répartir à son gré.

« M. Bouvery lit (à ce sujet) un rapport fort motivé sur la nécessité de cette organisation. »

Mais aussitôt, M. Gabriel Delanne — renommé depuis son enfance comme prophète, fils de prophètes — tout en rendant justice, dit-il, aux auteurs de cette proposition, ne peut s'empêcher de faire remarquer que des tentatives du même genre ont déjà été faites et ont échoué « par suite du manque de zèle des sociétaires, du découragement des Médiums, et autres causes. Il ne faut pas

se dissimuler non plus, ajoute-t-il, que des sommes assez importantes sont nécessaires pour faire face aux frais d'une telle organisation. »

Refrain qui ne va que tout juste aux petits rentiers et rentières qui se prélassent à ce Comité.

Nous croyons sans peine que les Médiums doivent se plaindre des mauvais procédés et de l'exploitation dont ils ont été victimes; demandez plutôt à ce pauvre photographe spirite Buguet ce qu'il lui en a coûté de s'être mis entre les mains de P. G. Leymarie.

A la suite de la juste interpellation de l'inspiré G. Delanne, « Mme Arnaud, chef de groupe, parle des Médiums qu'on a parfois abreuvés de calomnies, et qui vont, de préférence, dans leurs milieux habituels, où la sympathie les attire. »

A ces paroles, nous sommes convaincu que le Président du Comité, P. G. Leymarie, a dû baisser la tête et prendre un air bonasse et contrit qui ressemble à un repentir, en songeant à tous les Médiums marqués qui ont déserté son groupe, chassés par sa mauvaise langue et ses procédés d'exploitation commerciale.

Cependant il est inquiet, car il sent que cette proposition de création d'une Société nouvelle à Paris signifie que tous desirent ardemment le jeter par-dessus bord, et nous croyons que ce serait le seul moyen de mettre tout le monde d'accord, et de s'attirer les gens sérieux et les Médiums militants qui ont généralement été victimes des calomnies de ce personnage néfaste; et d'ailleurs, on peut commenter à ce sujet la brochure *Beaucoup de Lumière* de Mme Froppo.

« Après quelques observations de Mme Pognon, de MM. Chaigneau, Boyer, Warchavsky et Marc Amarnieux, le Comité adopte en principe la création de ce nouveau centre d'études, etc., etc... »

(*A suivre.*)

REFLEXIONS PRÉLIMINAIRES

SUR LE CONGRÈS MAGNÉTIQUE

Ce matin samedi 19 courant, nous recevons un fort volume ayant pour titre :

CONGRES INTERNATIONAL DE 1889.

Le Magnétisme humain appliqué au soulagement et à la guérison des maladies. — Rapport général d'après le compte rendu des séances du Congrès. (Paris, Georges Carré, éditeur, 58, rue Saint-André-des-Arts. 1890.)

Dans notre numéro de septembre, nous rendrons compte de nos appréciations sur ce qui est dit dans ce volumineux livre. On nous a déjà pu remarquer que la majorité de ceux qui y ont consigné leurs écrits s'appliquent à se combattre les uns les autres, chacun émettant sa théorie, sa manière de voir, et sa méthode préférant de celle de son confrère. Mais où ils sont unanimes, c'est

dans leur abstention de signaler les Guérisseurs par le concours des Esprits. Tels ont été, dans l'antiquité : Jésus-Christnaïada, Pyrrhus roi d'Épire, Annibal (général romain), les empereurs et rois Adrien, Aurélien, Vespasien, etc...; chez les païens : Apollonius de Thyane, Simon le Mage, le faux Jésus de Nazareth, Apalce : les rois de France Clovis, Louis XIII, etc... La fille du tribun Quirius, le comte de Hasprug, la reine Elisabeth d'Angleterre (quoique hérétique : Paracelse, l'Irlandais Valentin Greatraxes, le curé Jean Cassier, le prince de Hohenzolhe, le commandant en retraite Laforgue, à Pau, Mme de Saint-Amour, à Nantes le docteur Newton, de Boston, et enfin, parmi les militants, le zouave Jacob présent au Congrès comme secrétaire de la *Revue Théurgique*.

Le jeune fermier de l'île d'Oléron, Montaut, qui fait grand bruit en ce moment, et tant d'autres, disséminés dans les villages et bourgades de tous les pays, même chez les sauvages, qui ont l'instinct de se guérir selon les lois de la nature, sans aucune connaissance de la médecine meurtrière, et des passes à grand et petit courant des magnétiseurs, somnambuliseurs, hypnotiseurs et autres farceurs.

Non, pour ces oracles magnétiques qui prétendent avoir le monopole scientifique, les moyens employés par les Guérisseurs, et qui consistent dans la croyance en Dieu et aux Esprits, dont ils implorent le concours pour rendre à la santé ceux que la Science a empoisonnés, ces moyens, disons-nous, sont trouvés indignes de leur scientifique appréciation, et les Guérisseurs sont traités par

eux de mystiques, c'est-à-dire de fous, d'illuminés, de même que Socrate et Jeanne d'Arc ; des malheureux, enfin, atteints de la folie sensorielle et bons à mettre à Charenton; enfin, comme l'a si bien déclaré la « Chaîne Magnétique », des *scrofuleux*.

Cependant nous avons pu constater, nous qui avons assisté au Congrès magnétique comme *secrétaire* de la *Revue Théurgique*, que les trois quarts, pour ne pas dire la totalité des médecins, hommes de lettres, journalistes, somnambules, magnétiseurs, spirites, présents au Congrès et accrédités par les journaux et revues de ce Congrès, étaient tous malades; et nous ne saurions trop répéter que tous les orateurs, qui, du haut de leur chaire, ont prétentieusement énuméré les nombreuses cures qu'ils avaient obtenues, auraient bien mieux fait de laisser de côté la réclame et la vantardise, et de prouver la vérité de leurs orgueilleuses assertions en se guérissant les uns les autres.

(A suivre.)

MAGNÉTISME ET. MAGNÉTISEURS

(Suite.)

Dans une lettre adressée à l'Académie royale de médecine le 10 juillet 1837, voici ce qu'écrivait M. Pétriconi :

« La lune alors brillait au-dessus de nos têtes. — Monsieur, regardez la lune: qu'y voyez-vous? — Des habitations assez mesquines. — Y voyez-vous des hommes?

— Oui : les uns sur des arbres cueillant des fruits, les autres dessous, occupés à les ramasser. — Quelle est leur physionomie ? — Laide, en forme de maseau ; tous ont un bâton à la main, etc. »

M. V. Hennequin raconte (Religion, page 607) :
« M. Jobard, conservateur du Musée industriel de Bruxelles, homme de talent le plus original, a su du *grand Napoléon* que Dieu donnait à chaque planète un esprit recteur et que j'avais (Hennequin) été visité par l'esprit recteur de la terre. »

« Devant tant de choses merveilleuses, dit M. de Mirville (Manifestations fluidiques, page 294), nous nous étonnerons beaucoup moins lorsque nous verrons les magnétiseurs insinuer, comme Ricard l'a fait, par exemple, non pas qu'ils sont capables de faire la pluie et le beau temps, — *il ne veut pas* aller jusque-là, — mais qu'il peut, et mieux est, qu'il a pu, sur la place du Peyrou à Montpellier, et en présence de témoins, *influencer* le beau temps et la pluie en faisant, par le temps le plus sec et le plus pur, pleuvoir sur la feuille de papier que sa main déployait. »

« Vous permettez ensuite, messieurs, ajoute M. de Mirville (Manifestations fluidiques, page 297) qu'on vous signale la puissance de Montuis, ce peintre original qui, à l'aide de son magnétisme, mit plus d'une fois en déroute les tribunaux et les corps savants de la Belgique, tournant la tête des Présidents d'Académie, des professeurs de physique, des inspecteurs de l'Université, des journalistes, etc..., soit en les rendant somnambules au son d'un premier roulement de tambour, soit en leur faisant

apparaître, dans la cuvette d'or de sa machine, tous les êtres vivants ou morts qu'ils désiraient évoquer ou revoir... »

« Par l'irrésistible puissance de son regard, M. Alexandre Damas plongea un jour dans l'état somnambulique une jeune fille de onze ans. Cette enfant, qui se nommait Marie, se mit à prédire la Restauration de Henri V dans les circonstances suivantes : La comtesse de Chambord mourra d'une maladie de poitrine, et le prince veuf se remariera avec la fille d'un menuisier établi à Paris, rue Saint-Martin, 42. *Leontine* (c'est le nom de la future madame Henri V) mettra au monde un prince qui deviendra roi de France, et régnera sous le nom de *Léon*. Quant à Henri V, il mourra d'une pleurésie pour avoir bu de l'eau fraîche dans la forêt de Saint-Germain, nonobstant les avertissements répétés d'Alexandre Damas fils. » (*Union Magnétique* du 25 avril 1857.)

Notons en passant, page 266 de la *Revue Magnétique* publiée en 1866 par l'ex-cent gardes Gérard, célèbre magnétiseur, qui, depuis, se fit recevoir docteur en médecine, ce qui suit :

« Nous voudrions, s'écrie ce judicieux critique, avoir le style de Juvénal, pour marquer d'un fer chaud les turpitudes qui se font au nom du magnétisme : essayons cependant de mettre le doigt sur les plaies à défaut du fer, et pour aujourd'hui traitons la question : Du sujet magnétique.

« Le sujet magnétique est un des types les plus bizarres ; on est ni homme ni femme (les p'tres n'ont pas de sexe), il est la cire molle qu'on pétrit à sa guise ; il est, chose

honteuse à dire, le plastron des quolibets du public et la pelote à épingles du magnétiseur.

» Ces sujets se recrutent dans les soirées, et se font une spécialité de clown, les uns par tempérament, les autres par spectacle. En général, ces malheureux sont jeunes, les vieux sont l'exception; mais ils sont très recherchés : ça fait mieux; comme nous l'avons dit, le sexe disparaît pour faire place à la chose.

» Ces pauvres diables ont leur patron attiré. Cependant ils se prêtent, se louent ou se *volent*; les rafraîchissements sont à part, les brûlures aussi, car chaque cloque se paie cinquante centimes; les piqûres faites, partout ailleurs que sous l'ongle, sont comprises dans le programme : sous l'ongle, piqûre vaut brûlure.

» Voici à peu près l'ordre de la *comédie* jouée devant le public : A huit heures, les portes sont ouvertes, les habitués viennent prendre les places d'honneur, les *racoles* viennent ensuite; lorsque la salle est au complet, le magnétiseur fait son entrée triomphale aux acclamations de quelques amis. Après un regard circulaire, qu'il cherche à rendre féroce, le magnétiseur se *recueille* et dirige son action sur le sujet; c'est ici où son rôle commence. Attention! il cligne des yeux, éprouve quelques soubresauts, respire brayamment, se raidit et reste immobile. On passe ensuite à des exercices plus intéressants : on met un bras en catalepsie, on y pend une chaise, on appuie sur le poignet : le bras reste raide et horizontal, on s'aille dessus, le bras retombe inerte; on passe à l'autre bras, puis aux jambes, et enfin à la catalepsie générale. C'est ici qu'on *picote* à droite, à gauche.

» On *décataleptise* le sujet et on l'attire de diverses manières, tantôt en avant, tantôt en arrière et sur les côtés; on le fait mettre à genoux, on le relève, on le met dos à dos avec l'opérateur et on le fait reculer; c'est ici que les applaudissements commencent: on se croirait à Guignol.

» Le magnétiseur lui *cloue* les pieds au sol et l'attire par derrière: il tombe sans broncher, l'opérateur le reçoit dans ses bras; il est ensuite placé sur deux chaises pour faire la planche, la tête sur l'une et les pieds sur l'autre: le magnétiseur lui monte sur le ventre et prouve... qu'il a les reins solides.

» On lui *insensibilise* les fonctions de l'odorat, on lui fait respirer de l'ammoniaque concentrée... dans l'eau le plus souvent: on lui brûle quelques paquets d'allumettes sous le nez, le priant de respirer fortement, ce dont il se garde bien dans plusieurs cas, et il a grandement raison. On lui dégage le nez, on lui passe une allumette non allumée et il saute en l'air, tellement ce goût lui répugne; si, la première fois qu'il fait cette expérience, il ne saute pas, on la lui fait recommencer. On ne peut pas être plus caniche.

» Voilà pour la partie dite: psychologique, pour la deuxième série d'opérations.

» Si le sujet est de la maison et qu'il cumule les emplois de pître avec celui de somnambule, il donne des consultations... aux amis, qui seront toujours *émerveillés*; il est presque toujours trop tard pour les autres; *on se doit à sa soirée*.

» Les consultations terminées, on passe à la transmis-

sion de pensée, puis à l'*extase* ! Il n'y a pas de bonne soirée sans extase ; c'est là où le public s'*extasie*.

» La soirée tirant à sa fin, le pitre est dégagé ; il sue sang et eau, mais il est content ; il est bien un peu endolori, mais il jure ses grands dieux qu'il se porte à merveille.

» Et dire que ces mascarades se jouent depuis 1788 sans variations, et sans autre résultat que de dégoûter l'homme le plus disposé à croire au magnétisme. Cela ne sert pas de leçon à nos modernes magnétiseurs, et ils se plaignent que les affaires ne vont pas !

» Ce qui nous étonne le plus, c'est qu'on trouve de ces malheureux qui, sans respect pour eux-mêmes, se laissent torturer ainsi pour la plus grande gloire du magnétisme et leurs quarante sous. »

« Un somnambule, dit Desbarolles, le célèbre chiromancien, peut, dans un moment de sensibilité nerveuse, faire des révélations ; mais il est impossible, si le somnambulisme devient un métier, que ces révélations soient toutes lucides, parce que, nécessairement, la fatigue arrive et que les forces de réussite s'émoussent et disparaissent si l'on en use à l'excès. Il en est de même de la bonne aventure dite avec les cartes, qui ne sont qu'un moyen pour arriver à se mettre dans une espèce de somnambulisme ; les tireuses de cartes peuvent faire des révélations comme des somnambules ; mais elles varieraient évidemment si l'on consulte plusieurs d'entre elles, l'une après l'autre, pour juger de la vérité de leurs prédictions par la comparaison. Il est assuré, je le répète encore, que des femmes douées d'une faculté de seconde vue, qui est presque toujours encore la conséquence

d'une maladie organique, surexcitant le système nerveux, peuvent faire d'étranges révélations; cela est incontestable, et nous sommes entourés d'incompréhensibles mystères; mais il faut pourtant le dire, la plus grande force de divination vient du consultant lui-même. J'ai remarqué que quelques-unes des personnes qui venaient me raconter les prédictions étonnantes de telle ou telle célébrité cartomancienne, dans le besoin de crédulité qui le dévorait, et peut-être pour régler par avance leur destinée qu'elles m'endient, me racontaient en causant, et sans s'en apercevoir, tous les événements importants de leur vie; elles me mettaient dans la plus complète connaissance de leur intérieur, au point que j'étais à chaque instant obligé de les interrompre pour les prier de me laisser deviner un peu. Il n'est pas étonnant que les devins, qui ne cherchent nullement à interrompre leurs confidences, puissent leur redire tout ce qu'elles ont raconté, et les jettent ainsi dans l'admiration la plus grande de leur talent de prescience.

» Je voulus un jour en acquérir la preuve et savoir, bien que je fusse sûr du peu de conscience qu'elles ont de leurs misérations, si ces personnes naïves remarqueraient que je ne ferais que répéter dans ma consultation ce qu'elles m'auraient raconté.

» Une jeune dame un peu exaltée vint me conter un jour des choses impossibles d'un tireur de cartes en renom. Je la laissai dire, et, tout en causant, je l'amenai à me révéler l'histoire de sa vie avec les dates précises; quand j'en eus assez appris, je lui répétai, sans même regarder sa main, tout ce qu'elle venait de me dire.

— C'est incroyable, me dit-elle; il est impossible de pousser plus loin l'art de la divination. — Je savais ce qu'il me fallait penser des éloges donnés au cartomancien, et j'étais parfaitement apte à juger de l'étendue de sa science. — Ne parlez que de ma mémoire, répondis-je, puisque je n'ai fait que vous redire tout ce que vous venez de me raconter. »

« Les somnambules ne répondent que lorsqu'il est matériellement impossible de vérifier la fausseté de leurs oracles. Elles vous donnent des nouvelles d'un parent disparu et autres choses semblables. Sur la plupart des sujets de consultation, vous n'aurez que des choses ambiguës, indécises, pleines de réticences. Les événements se subordonnent de telle sorte que tout doit arriver conditionnellement. — Pour devenir une *bonne* somnambule, il faut étudier pendant un certain temps : Devinez quoi?... La manière de tromper son monde. »

LUCIEN VINCHES.

(A suivre.)

CHARLATANISME DE LA MÉDECINE

(Suite.)

« Peindrai-je, s'écrie le célèbre docteur Audin-Rouvière, l'anxiété d'un malade inquiet sur son sort? Il désire ajouter de nouvelles ordonnances à celles qui n'ont pu le guérir. Les assistants demandent une consultation; ces paroles font pâlir le médecin accoutumé à dominer dans

la maison; il redoute la présence de confrères dont il n'est pas aimé, mais enfin il les contemple avec une sorte de pitié bienveillante.

» Cette réunion d'êtres incohérents qui se détestent, il faut la subir! Voilà les passions en présence, le choc des amours-propres, la jalousie de métier, la dissimulation concentrée, faut-il dire en un mot, concurrence de charlatanisme. Ces discussions ne sont pas à la portée des profanes, il serait assez difficile, souvent, de connaître le résultat véritable de ce conseil médical...

» Le doyen d'âge dit qu'il s'agit de rédiger une ordonnance, de satisfaire un malade payant et patient qui attend, avec anxiété, leur décision. A ces mots, les débats s'ouvrent : l'un opine pour une vaste application de sangsues; l'autre veut modifier et restreindre le nombre de ces vers dévorants; celui-ci préfère une saignée copieuse; celui-là réfute cette opinion et donne la préférence aux vésicatoires; un autre est d'avis de l'adustion et veut employer le moxa; un de ces docteurs opine pour la médecine expectante; un autre pour la médecine agissante; mais le plus jeune de ces docteurs préfère la médecine piquante et veut acuponturer, avec ses aiguilles, le corps du malade. La discussion s'échauffe, se prolonge, mais enfin, après bien des débats, il faut fixer l'irrésolution et fixer une formule.

» Voulez-vous savoir le point qui les a réunis? c'est de se demander : La maison est-elle bonne? Serons-nous payés? »

Le célèbre Héquet disait :

« Que les médecins se préparaient des *remords* pour

l'avenir et que, sur leurs vieux jours, ils forment une confrérie de pénitents. »

Le docteur Chauvet avoue sincèrement :

« Qu'il y a peut-être quelque courage à confesser publiquement ses fautes, alors que chacun, pour des motifs divers, ne vise qu'à exalter ses succès...; j'espère que l'on m'en tiendra compte. Je me réserve d'ailleurs, et c'est là mon droit, de scruter sévèrement les causes, et de leur restituer intégralement tout ce qu'elles m'ont donné...

» Ma confession médicale peut se résumer à la simple déclaration que voici :

« La main sur la conscience, je déclare devant Dieu et devant les hommes, que la pratique médicale a été plus nuisible qu'utile à l'humanité ; de telle sorte que si les nombreux malades que j'ai traités, pendant près d'un quart de siècle, avaient été abandonnés aux seules ressources de la nature, aidés de simples soins hygiéniques, le résultat final eût été beaucoup meilleur. »

» Cependant, j'en appelle ici à toutes les personnes qui m'ont honoré de leur confiance ou qui ont connu ma pratique, je puis me rendre le témoignage d'avoir péché plutôt par excès que par défaut de *prudence* par timidité que par hardiesse..., préférant rester inactif que de m'exposer à nuire, et peut-être à tuer.

» C'est mal comprendre mes intérêts, en face des préjugés enracinés, par suite desquels on estime la valeur d'un médecin d'après ses coups de lancette, le

nombre de sangsues qu'il applique et la masse de drogues qu'il prescrit. Aussi j'avoue à ma honte, j'ai eu longtemps à souffrir d'humiliations, de me voir primé, à grande distance, dans l'opinion des niais, qui forment, hélas! (avec les fripons) l'immense majorité de l'espèce humaine, par certains *médecastres*, grands *saigneurs*, grands *sangsueurs*, grands *drogueurs*, chez qui la fatuité et une assurance factice tenaient lieu de tout mérite réel.

» Ce pauvre public!... Il a la naïveté de croire à la médecine, quand les médecins eux-mêmes n'y croient pas!... et il prend tout bonnement le *savoir-faire* pour le savoir!

» Ah! le savoir-faire!... Il y a quelques années, un journal allopathique de haut rang a publié sur ce grave sujet une série d'*aphorismes sicc*, pardon de l'insulte, ô grand Hippocrate! destinés à régler la mise en scène, la pantomime et tout le cérémonial le plus propre à faire arriver l'eau au moulin du jeune adepte qui se propose d'exploiter la bêtise humaine à son profit particulier; manière de se vêtir, de nouer sa cravate, de poser son chapeau, de saluer, de porter sa canne (quand on a une canne), de marcher, de rester debout, assis, de mobiliser ses traits, de graduer ses frais de politesse, suivant les personnes, les temps, les lieux, et selon les circonstances, — manière de se loger, de disposer ses appartements, son *cabinet* et dépendances surtout, de *galonner* son domestique, de recevoir et de congédier ses clients, de leur laisser croire que l'on est très occupé, quand on s'amuse à regarder les mouches qui volent, de faire grand bruit et grand tapage dans son cabinet, lorsqu'on y est

tout seul, de frapper les oreilles du consultant de certains sons *metalliques*... de lui donner toujours de *très longues consultations écrites*, de flatter ses préjugés, de lui persuader qu'il est beaucoup plus malade qu'il ne le pense, et que la chance l'a merveilleusement servi en l'amenant à sa porte, etc., etc.

Citons quelques aphorismes, pour l'éducation des bons croyants :

« La médecine est la seule profession où le mensonge soit un devoir (serait-ce parce qu'elle est elle-même un mensonge ?).

« Ne heurter de front ni les préjugés, ni les coutumes... est une conduite prudente et habile.

« Souvenez-vous d'avoir toujours l'*air* de faire quelque chose, alors même et *surtout* quand vous ne faites rien... Sachez toujours les *apparences* : *passer pour savant*, telle est la *grande affaire du médecin*.

« Acceptez *d'abord* tout ce qui se *présentera*..., vous ferez votre triage ensuite... Un homme intelligent doit savoir *utiliser tous les matériaux* qu'il a sous la main.

« ... Faites choix d'une maison de *grande apparence*... dont la loge du concierge soit bien en évidence, l'escalier large, etc..., et gardez-vous de monter au-dessus du deuxième étage...

« Ne dédaignez pas la *banquette de velours*, dans votre antichambre, *elle fera très bien* !

« ... Autant que possible, faites que votre cabinet ait *deux portes de sortie* ; cette condition favorise un petit innocent *manège* qui n'est pas sans influence sur l'esprit du client.

« Munissez-vous d'un bon domestique, mâle autant que possible, *légèrement galonné*, cela ne fait pas de mal, et qui n'introduise pas le client tout droit dans votre cabinet; alors même que, depuis plusieurs heures, vous y seriez tout seul. Le client doit *toujours attendre*, parce que le médecin *doit toujours être occupé*. — Quelques coups discrètement frappés à la porte de votre cabinet par votre domestique doivent vous avertir que quelqu'un attend : — *Laissez écouler quelques minutes, puis ouvrez et refermez les portes, en ayant l'air de reconduire quelqu'un; faites sonner quelques écus; ce bruit argentin est souvent un avertissement salutaire; enfin faites entrer...*

« Gardez-vous de recevoir vos clients en robe de chambre et en pantoufles; d'abord, c'est malséant, et puis vous avez *l'air* d'un médecin peu occupé...

« Si le malade, dans son récit, vous laisse *deviner* comme à coup sûr ce qui a dû se passer, oh! alors, n'hésitez pas pour l'interrompre... — Egrenez-lui avec assurance le chapitre des accidents qu'il a dû nécessairement éprouver... Insistez surtout sur ce qui frappe le plus le *vulgaire, sang, urines, humeurs*, et le reste... Si vous avez deviné juste, votre tête s'illumine à l'instant de l'auréole du prophète, le client est subjugué, ébloui, et... (vous avez la main dans sa bourse). »

(*A suivre.*)

Propriétaire-Gérant : ZOUAVE JACOB.

HYGIÈNE
DU ZOUAVE JACOB

OUVRAGES DU ZOUAVE JACOB

HYGIÈNE NATURELLE

12^e ÉDITION

1 volume in-12 (épuisé) 3 fr.

POISONS ET CONTRE-POISONS

15^e ÉDITION

1 volume in-12 (épuisé) 1 fr.

CHARLATANISME DE LA MEDECINE

Son Ignorance et ses Dangers

*Appuyés par les assertions des célébrités médicales et scientifiques,
depuis Hippocrate jusqu'à Claude Bernard*

29^e ÉDITION

Prix 1 fr. 50

HYGIENE DU ZOUAVE JACOB

PUBLIÉE EN DEUX VOLUMES

Le premier volume a déjà paru en deux parties

6^e ÉDITION

Prix 10 fr.

PENSÉES DU ZOUAVE JACOB

1 volume in-12 (épuisé) 3 fr. 50

Cet ouvrage, qui avait été dénaturé par l'éditeur Repos, et dont nous avons recouvré la propriété par la voie des Tribunaux (en Cour d'Appel), reparaitra prochainement revu et corrigé.

CONFERENCES

Sur les dangers des enseignements et pratiques des Sectes

Sacerdotales, Médicales,

Magnétiques, Spirites et Hypnotiques

Avec les RENSEIGNEMENTS DES PLUS GRANDES CÉLÉBRITÉS

Volume in-8. 3 fr. 50

HYGIÈNE

ZOUAVE JACOB

PREMIER VOLUME

PREMIÈRE PARTIE



PARIS

CHEZ L'AUTEUR

AVENUE MAC-MAHON, 23

SOMMAIRES DES CHAPITRES

DU PREMIER VOLUME

PREMIÈRE PARTIE

INTRODUCTION. — Origine de l'hygiène..... 1

CHAPITRE PREMIER

HISTOIRE NATURELLE DE L'HOMME

SOMMAIRE. — L'homme unique dans son espèce. — Toutes les races d'hommes s'unissent et se procréent. — La voix. — La parole. — Le philologue Jacques Grimm. — Cicéron. — Archytas de Tarente. Union des sexes. — Polyandrie. — Polygamie. — Lois romaines. — Rhegilla fouettée jusqu'à la mort. — Lois sur le mariage chez les Visigoths, chez les Francs, chez les Latins. — Le Parlement anglais de 1660 condamne à une amende minime celui qui bat sa femme. — La *Revue Britannique* de mars 1853. — Cruautés des Anglais envers les femmes. — Le journal *la Presse* du 20 janvier 1854. — Larcher, son opinion sur la femme..... 5

CHAPITRE II

OPINION DES PÈRES DE LA CATHOLICITÉ SUR LA FEMME

SOMMAIRE. — Les Pères de la catholicité s'appuient sur l'autorité de saint Paul pour vilipender la femme. — Saint Jean Chrysostome. — Saint Augustin. — Saint Bernard. — Saint Grégoire. — Concile tenu à Elvire en 305. — Concile de Tolède où il est confirmé qu'il est permis au mari de battre sa femme et de la faire jeûner. — Concile de Mâcon en 585, où est discutée l'existence de l'âme chez la femme. — Opinion de L.-J. Larcher sur ce concile. — Concile d'Ancône en 860, en présence de Charlemagne. — Saint Paulin. — L'abbé Gaume. — Le R. P. Achille de Barbantanne. — La femme en Angleterre depuis 1660. — Saint Paul. — P. Delaroque..... 15

CHAPITRE III

LA FEMME RELEVÉE PAR LES PHILOSOPHES

SOMMAIRE. — Pensée sublime du poète indien. — Lois de Manou. — Le Koran. — Les sages de la Grèce chez Périandre. — Lessing. — Balzac. — P. Limayrac. — Bernardin de Saint Pierre. — Cerise. — Massias. — J.-J. Rousseau. — Voltaire. — M^{me} Necker. — Chateaubriand. — Admirons ces penseurs. — Considérations sur les dogmes imbéciles. — Abrutissement et fanatisme de la femme. 24

CHAPITRE IV

L'HOMME ET LA FEMME

SOMMAIRE. — L'enfance. — Premier jour. — Adolescence. — Mariage. Conséquence physique et intellectuelle du mariage. — L'homme est : ambitieux, impérieux, violent. — La femme est : amour, faiblesse, elle se défend avec des pleurs. — Préjugés de castes. — Sacrifice à la vieillesse, à la laideur. — Répulsion. — Violence. — Misère. — Douleur. — Force de l'homme. — Ruse de la femme. — Protection de l'époux. — Obéissance de la femme. — Intérêts communs. — Opinions de quelques philosophes sur les devoirs des époux. — Homère. — Lycurgue. — Xénophon. — Ménandre. — Plutarque..... 29

CHAPITRE V

UNIONS MAL ASSORTIES

SOMMAIRE. — Dangers des unions mal assorties. — Elles sont anti-morales. — Anti-hygiéniques. — Funestes pour la procréation. — Un fléau pour la santé publique. — Précocité des mariages. — Mariage à quinze ans pour les femmes et à dix-huit ans pour les hommes. — Etiolement de l'espèce humaine. — Ignorance de la majorité des médecins sur la puberté et la nubilité. — Mariages prématurés. — Conséquences. — Aristote. — Le D^r X. Bourgeois. Époque véritable du mariage. — Conditions physiques et morales. — Buffon. — Haller. — Flourens. — Beclard. — Les anciens peuples. — Germanie. — Grèce. — Assyrie. — Rome. — Afrique. — L'Égypte. — L'Inde..... 37

CHAPITRE VI

MARIAGES CONSANGUINS

SOMMAIRE. — Statistique. — Terrible conséquence des mariages consanguins. — Populations isolées. — Agglomération. — Rouen. — Lille. — Hérité physiologique. — Ressemblance physique et intellectuelle. — Modification par l'éducation. — Hérité pathologique. — Transmission des vices de la conformation des maladies. — Parents éloignés. — Signes extérieurs. — Hérité morale. — Symbole de la destinée des peuples. — Descuret : son opinion sur les passions. — Brière de Boismont : sur la folie. — Hérité intellectuelle. — Dérogation. — Génies nés dans des milieux fort ordinaires. — Idiots nés de parents supérieurs. — Exemples. — Messaline. — Familles d'orateurs. — De politiques. — De peintres. — De musiciens. — Contrastes. — Imbéciles. — Corruption. — Immoralité. — Différence d'âge dans le mariage. — Dangers. — La mère. — L'enfant. — Désespoir..... 42

CHAPITRE VII

PERFECTIONNEMENTS DES RACES D'ANIMAUX

SOMMAIRE. — Le cheval du Poitou, du Perche, des Pyrénées. — Cheval de course. — Souffrance des masses par le charlatanisme médical. 50

CHAPITRE VIII

SOINS HYGIÉNIQUES A L'ÉGARD DE LA FEMME ENCEINTE

SOMMAIRE. — Sympathies qui doivent entourer la femme enceinte. — Les impressions douloureuses qu'elle éprouve réclament le calme. — Les cas et de l'esprit. 52

CHAPITRE IX

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES HYGIÉNIQUES

SOMMAIRE. — Lectures lascives. — Oisiveté. — Spectacles tragiques et orduriers. — Chagrins. — Colères. — Causes d'avortement. — Des grandes réunions. — Hygiène intellectuelle. — Réunions intimes. — Musique. — Genre de musique qui convient à chaque tempérament. — Vie physiologique. — La fermière. — Ses soins pour les animaux.

— Le jardinier. — Les soins pour ses porte-graines. — Privations. — L'âme. — La matière. — Influence bonne et mauvaise sur l'enfant. — Hygiène matérielle. — Sages-femmes, dites savantes. — Accidents par les stimulants et les drogues du pharmacien.... 54

CHAPITRE X

DÉBUTS DE LA GESTATION

SOMMAIRE. — Troubles digestifs. — Direction de l'appétit. — Aberration du goût. — Caprice. — S'abstenir de viande de boucherie et de charcuterie. — Volatiles. — Sommeil. — Aliments et boissons nuisibles. — Du sang. — Aglobulies. — Traitements et alimentations barbares des médecins. — Dangers des sangsues et des saignées. — Accidents. — Le docteur Crosario. — Femmes plethoriques. — Séreuses. — Fausses couches. — Émotions..... 59

CHAPITRE XI

CONSEILS HYGIÉNIQUES SUR L'HABITATION, LES VÊTEMENTS ET L'EXERCICE

SOMMAIRE. — Froid. — Maisons nouvellement construites. — Exposition des appartements. — Odeurs. — Fleurs. — Bains. — Toilette. — Vêtements. — Dangers des vêtements incommodes. — Des corsets. — Mamelon déformé. — Appareils incommodes. — Exercices hygiéniques. — Force. — Appétit. — Action nerveuse. — Danses circulaires. — Élévation des bras. — Secousses violentes. — Soulèvement de fardeau. — Causes de fausses couches. — Fourmilière de médecins qui épouvantent la malade riche, flattent sa paresse, ses passions. — Leur tolérance..... 63

CHAPITRE XII

ACCOUCHEMENT, PREMIER MÉDECIN ACCOUCHEUR

SOMMAIRE. — Durée de l'accouchement. — Premier médecin accoucheur. — Cour de Louis XIV. — Accouchement de M^{lle} de La Vallière. — Exemples d'enfantements clandestins. — Débauches désordonnées. — Gens riches imitateurs. — Pudeur..... 67

CHAPITRE XIII

SOINS À DONNER À LA FEMME EN COUCHES AVANT L'ARRIVÉE

DE LA SAGE-FEMME

SOMMAIRE. — Chambre. — Aération. — Eloigner les curieux. — Moments de prendre de la nourriture. — Boissons. — Régime. —

— V —

Repas. — Émotions. — Imperfections physiques du nouveau-né. —
Tranquillité. — Causeries intimes. — Encouragements — Chaleur
trop forte. — Édredon. — Accidents. — Précautions relatives aux
seins — Fièvre de lait. — Soins. — Exercices gradués. 70

CHAPITRE XIV

NAISSANCE

SOMMAIRE. — La mère doit nourrir son enfant, Buffon. — Amour ma-
ternel froid et indifférent. — Les femmes de l'antiquité. — Les sau-
vages. — La louve allaite ses petits. — Causes qui doivent empêcher
la mère d'allaiter son enfant. — Maladies. — Respect pour la mère
privée de nourrir son enfant. 74

CHAPITRE XV

LÉGITIMITÉ DES ENFANTS

SOMMAIRE. — Loi française sur l'époque de la légitimité. — Accouche-
ments irréguliers. — Influence de la civilisation. — De l'hygiène et
des traitements médicaux. — Accouchement, travail de la nature. —
Rareté des accouchements difficiles. — Les femmes en couches ne
doivent pas s'effrayer. — Ressources de la nature. — Dangers des
médecins. — Le professeur Broussais. 76

CHAPITRE XVI

HYGIÈNE DE LA MÈRE QUI NOURRIT

SOMMAIRE. — L'allaitement doit commencer quelques heures après
l'accouchement. — Composition et qualité du lait. — Influence des
aliments sur le lait. — Conditions générales de la mère. — Régime.
— Le régime influe sur la qualité du lait. — Régime végétal. — Son
analogie avec celui des animaux qui fournit le meilleur lait. —
Régime animal. — Lait séreux. — Causes de maladies pernicieuses.
Mort de l'enfant. — Conseils aux mères. — Rôle de la destinée de
l'enfant. — Conditions de santé. — Maladies. — Mercenaires. —
Conséquences. 79

CHAPITRE XVII

NOURRICES DANS LA FAMILLE

SOMMAIRE. — La femme qui abandonne son enfant pour en nourrir un
autre. — Son illusion pour un instant. — Sa froide indifférence. —

Ses lâchetés. — Sa haine. — Transmission des vices moraux par le lait	84
---	----

CHAPITRE XVIII

ENFANTS EXILÉS

SOMMAIRE. — Rapport du docteur Brochard sur ces malheureux petits enfants voués à la souffrance, à la mort. — Opinion d'un maire sur ce sujet. — Un cimetière pavé de <i>petits Parisiens</i> . — Études statistiques et topographiques du docteur Brochard, sur les proportions de la mortalité des nourrissons. — Rapport analytique de M. Blot sur le mémoire de M. Monot, à propos du même sujet. — Population abaissée par l'abandon du pays et du foyer par les nourrices. — Délaissement des travaux des champs. — Démoralisation. — Adultère. — Abus. — Les nourrissons appelés <i>Petits Paris</i> par les nourrices. — Bureau de nourrices. — P. Larousse. — Opinion de M. Devilliers sur l'allaitement et l'alimentation.	87
--	----

CHAPITRE XIX

ABSENCE ABSOLUE DE SURVEILLANCE DES INSPECTEURS

SOMMAIRE. — Règlement de 1855. — Le docteur Londe prouve que le représentant de l'autorité administrative ne fait pas exécuter les règlements. — Ce représentant apprend les abus par hasard. — Les sous-inspecteurs se déchargent de leur travail sur les médecins des localités qui, pour cela, perçoivent un franc par mois par enfant. — Surveillance nulle. — Observations du docteur Boudet. — Indifférence du directeur de l'assistance publique.	93
--	----

CHAPITRE XX

SALAIRE DES NOURRICES

SOMMAIRE. — Négligence des parents des nourrissons pour payer leur pension. — Les nourrices les abandonnent ou les traitent mal. — Absence complète de l'autorité.	97
--	----

CHAPITRE XXI

ALLAITEMENT ARTIFICIEL

SOMMAIRE. — Allaitement artificiel. — Allaitement direct à l'aide d'un animal. — Ne pas donner uniquement à l'enfant le lait de la même	
---	--

vache. — Dangers qu'offre le lait de la chèvre qui broute les tithy-
males, végétaux corrosifs. — Lait d'ânesse, de jument, de vache,
administré à l'aide du biberon. — Biberon. — Honte aux mères qui
portent et caressent des chiens, des chats, etc., et qui abandonnent
leurs enfants aux bras d'une nourrice ou d'une servante. — Vanité
des mères 99

CHAPITRE XXII

POUSSE DES DENTS, SEVRAGE

SOMMAIRE. — Il n'y a point d'époque fixe pour sevrer. — Tourments
de la dentition. — Enfants précoces. — Altération du lait de la
mère. — Elle doit se résigner à ne plus nourrir. — L'époque du
sevrage doit être subordonnée à la force de l'enfant. — L'usage est
de sevrer de douze à quinze mois. — Le Dr Fonssagrives. — Dan-
gers d'arrêter spontanément la sécrétion du lait. — Fièvre hectique
chez l'enfant sevré trop tôt..... 103

CHAPITRE XXIII

CONSEILS SUR LA PREMIÈRE NOURRITURE

SOMMAIRE. — Quantité d'aliments. — Soins de la diététique. — Diges-
tions. — Bons aliments. — Mauvais aliments. — Alimentation om-
nivore. — Il ne faut pas faire passer l'enfant spontanément du lait à
la table. — M. Desormeaux. — Dangers pour les enfants de l'ali-
mentation par la viande crue. — Aberration médicale. — Enfants
qui ont contracté le ténia en mangeant de la viande crue. — Rap-
port de M. Weisse à ce sujet. — Le professeur Wourtzer fait manger
de la viande crue à sa fille, elle contracte le ténia. — Le professeur
Siebold. — Ceux qui s'abstiennent de viande sont exempts du ténia.
La chair de bœuf renferme le germe du ténia 106

CHAPITRE XXIV

CHASSEZ DE VOTRE MAISON LA SAGE-FEMME ET LE MÉDECIN CHARLATANS

SOMMAIRE. — Désordres hygiéniques préconisés par la majorité des
sages-femmes et des médecins. — Mères, méfiez-vous. — Trafic des
vices. — Vices de la société et des prétendus magiciens
seurs et somnambules. — Les médecins ne peuvent se guérir eux-
mêmes, et ils ne peuvent non plus guérir les grands seigneurs ni les
millionnaires. — Arrière cette corporation. — Ignorance de l'ama-

jorité des médecins sur les falsifications. — Ils excitent la risée des industriels qui fraudent les boissons et les aliments. — Indignation des docteurs Morison, Audin Rouvière, Claude Bernard et de Breyne (religieux de la Trappe)..... 113

DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE XXV

PROGRÈS SCIENTIFIQUES — ANATOMISTES ET MICROGRAPHES

SOMMAIRE. — Hippocrate. — Linnée. — Cuvier. — Anatomie. — Opinion de Requin sur les préjugés religieux contre l'anatomie. — P. Larousse. — Philosophie et liberté de l'esprit grec. — Premiers zoatomistes. — Alcmeon disciple d'Archytas de Tarente. — Empedocle d'Agrigente. — Démocrite. — Héraclite. — Erasistrate fut le premier qui disséqua des corps humains. — Galien. — L'anatomie arrêtée par l'obscurantisme religieux. — Les Ptolomées. — Ce ne fut qu'au xiv^e siècle que l'anatomie fut tolérée. — Anatomistes célèbres. — André Vésale renverse les fausses théories de Galien. — Opinion de Larousse sur André Vésale. — Colère des médecins contre André Vésale. — Il est condamné à mort par la Sainte Inquisition. — Son pèlerinage à Jérusalem. — Sa triste mort dans l'île de Zante. — Découvertes anatomiques après Vésale. — Michel Servet. — Calvin le fait monter au bûcher. — Harvey. — Les anatomistes d'Alexandrie. — Les chercheurs classiques. — Stenon. — Glisson. — Albinus. — Brunner. — Peyer. — Huc. — Graaf. — Malpighi. — Pacchioni. — Micrographes. — Leuwenhock. — Swammerdam. — Lionnet. — Motessier emploie le microscope à la reproduction photographique des infiniment petits..... I

CHAPITRE XXVI

ENTOZOAIRE

SOMMAIRE. — Les entozoaires sont des classes de vers qui vivent dans l'intérieur des organes de l'homme et des animaux. — Description de ces parasites. — Les cavitaires passent facilement d'un organe à un autre. — Espèces supérieures et inférieures. — Générations des entozoaires. — Opinion de nos ancêtres sur ces animaux. —

xv^e siècle. — Les naturalistes. — Erreurs des temps passés. — Les vivipares. — Les ovo-vivipares. — Les organes de la nutrition des entozoaires variant suivant les espèces. — Rôle de ces parasites au milieu des sucs nutritifs. — Opinion de S. Cloquet, de Leblong, sur la vie organique de ces animaux. — Question de l'utilité de ces helminthes. — Opinion négative de Davaine sur ce sujet. — Les entozoaires classés en cinq ordres par Rudolphi. — Davaine révèle un nouveau type. — Genre de vie des entozoaires dépeint par L. Agassiz..... 15

CHAPITRE XXVII

PROTOZOAIRES

SOMMAIRE. — Les protozoaires, animaux microscopiques. — L'helminthologiste Davaine. — Les vibrions infusoires selon les uns, algues suivant les autres. — Leur mode de reproduction suivant Hupé. — Description des vibrions. — Davaine les trouve dans les matières chez les cholériques. — Van Leuwenhock, atteint de diarrhée, trouve des vibrions dans ses matières fécales. — Les vibrions dans les garde-robes des phthisiques atteints de diarrhée. — Psorospermies, grégarines. — Description des grégarines. — Erreur des helminthologistes sur la nature des psorospermies. — Opinion de Davaine. — Monas. — Recherches microscopiques du naturaliste Ehrenberg. — Les infusoires fossiles composent les craies durcies et les marnes crayeuses. — Étincelles que projettent les vagues de la mer. — Pluie de soufre. — Poussière de sang. — Le naturaliste français Dujardin. — Monas. — Description de ces vers par Davaine. — Monas observés dans l'urine des cholériques. — Hassall. — Stevens. — John Brandon, Patrik Reilly et Bartholomé ont observé ce fait. — Cercomonades, vers infusoires de la famille des monadiens. — Leur description par Davaine. — Trichomonas, vers découverts par Donné dans le mucus vaginal chez la femme. — Paraméciens, infusoires étudiés par Stein et trouvés par Treille, chez les malades atteints de diarrhée. — Cysticerques. — Cestoides solitaires. — Description de ces animaux par Cruveilhier, Gervais, P. Larousse. — Cysticerques inermes, d'après Cobbold et Saint-Cyr. — Cysticerque de la poule, observé par Baillet..... 17

CHAPITRE XXVIII

CESTOÏDES

SOMMAIRE. — Les cestoïdes sont appelés vers rubanaires. — Description de ces entozoaires. — Les œufs de ces vers absorbés avec les aliments deviennent des ténias. — Observations de P. Larousse à propos du mode de propagation des ténias. — Tournis des moutons. — Ladrerie. — Loi de Moïse. — Tribu des téniadés. — Cestoïdes ayant la tête pourvue de quatre ventouses, souvent d'une trompe armée de crochets. — Hydatide. — Description. — Téniadés hydatiques à l'état de larves. — Cucurbitins ou proglottis. — Description. — Ces animaux produisent des œufs cent fois plus petits que la tête d'une épingle ordinaire. — Opinions de plusieurs savants sur ces parasites. — Echinoque. — Description par P. Larousse et par Davaine sur cette espèce de ver. — Ses transformations. — Les organes où il se développe avec le plus de rapidité. — Coenure. — Parasite dont la tête est pourvue de suçoirs et armée de crochets. — Les helminthologistes, Davaine, Küchenmeister, Hauber et Eschricht. — L'échinoque forme le scolex du ténia. — Ténia à l'état parfait. — Les téniadés à l'état parfait d'après Davaine. — Conditions de ces vers. — Proglottis. — Ovules. — L'helminthologiste Dujardin. — Les phases primitives du développement des téniadés sont encore inconnues. — Expériences sur des animaux à qui on a fait avaler des œufs de ténia. — Ténia solium de l'homme. Description anatomique. — Anneaux appelés cucurbitins, proglottis. — Œuf microscopique. — L'embryon. — Mangé par le porc, le chien, l'œuf éclot dans l'intestin. — Il prend le nom d'hydatide. — Dernière métamorphose, c'est le ténia. — Les ténias à l'état de larves chez l'homme sont appelés acéphalocystes, cysticerques. — Le celluleux que produit la ladrerie chez le porc. — Le tenuicolle commun chez les animaux de boucherie. — Les espèces de ténia rubanés — Ténia solium. — Ténia bothriocéphale large. — Description de ces vers..... 2

CHAPITRE XXIX

VARIÉTÉS DE TÉNIAS EN DEHORS DU TÉNIA INTERME

SOMMAIRE. — Davaine en signale vingt neuf espèces. — Le ténia du Cap de Bonne-Espérance. — Le ténia des tropiques. — Le ténia Lophosoma. — Le ténia Albretina. — Le ténia nègre. — Le ténia nain. — Le ténia flavo-punctata. — Le ténia Madagascariensis. —

Le ténia expansa. — Le ténia pectinata. — Le ténia mamillan. —
 Le ténia perforié. — Le ténia en scie. — Le ténia serata. — Le
 ténia marginata. — Le ténia cœnurus. — Le ténia cucumerin. —
 Le ténia Melnikorr. — Le ténia elliptica. — Le ténia échinococcus.
 — Le ténia exilis. — Le ténia proglottimen. — Le ténia à col épais.
 — Le ténia canis lagopodis. — Le ténia infundibuliforme, etc. —
 Tribu des ténias bothriocephalès. — Description de ces cestoides
 par Davaine. — Trématode. — Monostome. — La douve ou dis-
 tome. — Le distome hépatique. — Le distome lancéolé. — Diffé-
 rentes autres espèces de distome citées par Davaine. — Les genres
 amphistome. — Tétrastome. — Hexathyridium. — Pinguicola. —
 Vanarum. — Le bothriocéphale cordatus..... 48

CHAPITRE XXX

TRÉMATODES (RULDOLPHI)

SOMMAIRE. — Description des trématodes. — Ces animaux ont beau-
 coup de rapport avec les sangsues. — Les trématodes offrent deux
 types secondaires. — Description des types. — Les distomides. —
 Les tetrastomes. — Les hexathyridium. — Les monostomes. —
 Le distome hépatique. — Le distome crassum. — Le distome
 hæmatobié. — Le distome ophthalmobié. — Le distome de la
 bourse de Fabricius. — Le genre holostome. — Le genre am-
 phistome. — Acanthocephalès à tête armée d'aiguillons. —
 Echinorhynque du porc et du sanglier. — Echinorhynque de
 l'homme..... 50

CHAPITRE XXXI

NÉMATOÏDES

SOMMAIRE. — Description anatomique de ces vers. — Leur mode de
 transmission. — Nématoides à l'état parfait. — Les nématoides an-
 guillula. — Leur conformation. — Leur type. — Les oxyurides. —
 Les trichosomiens. — Les ascaridiens. — Les strongyliens. — Pha-
 ses de développement des oxyures. — Leur accroissement. — Les
 différents endroits où ils sejourner. — Le professeur Leuckart et
 trois de ses élèves avalent des œufs de ces vers. — Le Dr Keller les
 rencontre chez un enfant âgé de cinq semaines. — Les oxyures rési-
 dent plus communément dans le rectum. — Les enfants nourris de
 viandes y sont sujets. — Dangers de ces vers. — Maladies dont ils
 sont les auteurs. — Les médecins sont ignorants de la cause des ma-

ladies provoquées par les oxyures. — Davaine signale l'ignorance du professeur Cruveilhier. — Cruveilhier avoue son ignorance. — Dangers de la quinine administrée par Cruveilhier. — Maladies graves causées par la quinine et signalées par les professeurs Trousseau et Pidoux. — Ces professeurs rapportent qu'une religieuse est devenue folle après avoir pris du sulfate de quinine. — Ces savants avouent avoir torturé un malade atteint d'un asthme avec ce poison. — Que devons-nous penser? — Officiers de santé qui grouillent dans les villes et les campagnes. — Nous frémissons d'épouvante. — Ascaride lombricoïde. — Ver classé par Cuvier dans l'ordre des cavitaires. — Description anatomique de l'ascaride. — Sa résidence. — Cruveilhier a trouvé plus de mille de ces parasites dans l'intestin grêle d'une jeune fille idiote. — L'ascaride observé chez les animaux et chez l'homme. — Trichine. — Vers très petit et très mince, au corps long, cylindrique, représentant le volume d'une petite épingle. — Trichocéphale. — Entozoaire de la tribu des nématodes. — Opinion des savants sur ce ver. — Description anatomique. — Il est très commun et très dangereux chez les enfants. — Phénomènes pathologiques qu'il présente. — Ce ver existe dans toutes les contrées du globe. — Cooper. — Greenwich. — Thibault a trouvé ce parasite chez des cholériques à Naples. — Mode de propagation de ce ver. — Gescheith et Nordemann en ont observé de plusieurs espèces dans l'œil humain, dans les lèvres. — Les différentes espèces sont : le dochmie, l'hypostome, le trigonocéphale, le sclerostome. — Strongyles. — Différentes espèces de strongyles. — Les animaux dans lesquels ils vivent. — Anchylostome. — Entozoaire découvert par Dubini. — Description anatomique. — Ce parasite comprend plusieurs espèces. — Strongle. — Description anatomique. — Strongle géant dans le rein de l'homme et de plusieurs animaux. — Ce ver est souvent expulsé avec les urines. — Strongle trouvé dans le poumon d'un enfant de six ans. — Dactylus aculeatus. — Description anatomique. — Nématoïde armé d'une

CHAPITRE XXXII

— — —

SOMMAIRE. — Trichine. — Description anatomique de ce parasite. — P. Larousse. — Les médecins confondent les maladies qu'occasionne la trichine avec la fièvre typhoïde. — Paysanne traitée pour cette maladie et chez laquelle on trouva à l'autopsie des milliers de

trichines. — Découverte de la trichine en Angleterre. — Parcours de ces vers dans le corps humain. — La trichinose amène la mort dans la quatrième ou cinquième semaine. — Moyen de constater la présence des trichines chez l'homme. — On est fort embarrassé pour les combattre. — Les différents genres de trichines. — Les trichosomes 71

CHAPITRE XXXIII

DANGERS DU RÉGIME CARNASSIER .

SOMMAIRE. — Abus et dangers d'une nourriture animale signalés par Hufeland. — Les médecins mettent l'homme au niveau de l'animal carnassier. — Maladies vermineuses causées par le régime animal. — Virchow. — Wawruch. — La chair de bœuf donne le ténia. — Ver solitaire chez les enfants à la mamelle. — L'enfant pleure et se tord dans les convulsions, il reste infirme, idiot, quand il ne meurt pas. — Wepfer cite la catalepsie, l'épilepsie, l'imbécillité chez une petite fille. — Même citation du Dr Michel. — Maladies qu'occasionnent les vers. — Femme de trente-cinq ans morte à la suite d'ulcères et de perforations survenues par les ravages des vers. — Opinions de plusieurs helminthologistes..... 80

CHAPITRE XXXIV

PHÉNOMÈNES ET ACCIDENTS OCCASIONNÉS PAR LE VER SOLITAIRE

SOMMAIRE. — Le docteur Portassin dit que ceux qui préparent des matières animales fraîches ont souvent le ténia. — Le Dr Deslandes cite Mme Saint-Aubin, charcutière, atteinte du ténia à diverses époques. — Non seulement les charcutiers, mais les bouchers sont très sujets à ce ver. — Les docteurs Merk, Wawruch, sont de cet avis. — M. Rochet d'Héricourt rapporte que les Abyssiniens qui vivent de viandes crues sont généralement affectés du ténia. — Messieurs les docteurs J. Bruce, Perret et Galinier, sont de cet avis. — Le Dr L. Aubert affirme que dans l'Abyssinie, les mahométans qui ne font pas usage de viande crue sont exempts du ténia. — M. Gobat, missionnaire protestant, vécut à l'abyssinienne et contracta le ver solitaire. — Trois autres de ses collègues, une femme et deux Allemands, ayant vécu à l'euro péenne, n'en furent pas atteints. — M. le Dr Gobat déclare que lui-même, ainsi que deux Européens, deux Grecs, un Arménien, son compagnon de voyage, vécurent à l'abyssinienne (c'est-à-dire de viande crue) et ils furent atteints du ténia.—

MM. les docteurs Gervais et Van Beneden confirment ces faits. — Repas abyssinien expliqué par les docteurs Perret et Galinier. — Ces docteurs attribuent le ténia à la viande de bœuf. 86

CHAPITRE XXXV

NOUVEAUX ENTOZOAIRES TROUVÉS DANS LES MUSCLES ET LES ORGANES DU BŒUF

SOMMAIRE. — Les animaux vivent selon les lois de la nature. — Mauvais exemples des classes riches aux classes des travailleurs. — Messieurs Masse et P. Pourquier, de Montpellier, jettent leur cri d'alarme. — Bœuf et porc ladres. — *Journal des Débats*, 29 juillet 1876. — Seize entozoaires nouvellement découverts. — Dix communs au bœuf et à l'homme. — Ignorance des médecins. — Leurs femmes, leurs enfants victimes comme eux. — Les professeurs Bichat, Claude Bernard, affirment l'ignorance médicale. — Le Dr Potain, de l'hôpital Necker (le journal *le Siècle*, du 26 novembre 1877). — Empoisonnement signalé par ce docteur par le pâté de foie de porc. — Enquête chez le charcutier. — Cinq personnes qui avaient mangé de ce pâté, malades. — Exemples semblables racontés par le professeur Potain à ses élèves. — Ce docteur dans son ignorance croyait avoir affaire à des cholériques. — Pharmacien de Paris empoisonne après avoir mangé de la chair à saucisse qui ne donna aucune trace d'empoisonnement à l'analyse. — Les savants croient que l'empoisonnement est dû à l'acide cyanhydrique, le plus violent des poisons. Dangers du fromage de cochon, du boudin, du cervelas. — Le Dr Kerner a recueilli trente-cinq cas. — Le Dr Weiss, dix-neuf. — Tardieu, onze. — Notre conviction sur l'ignorance médicale. — Les facultés de médecine ne se sont pas récriées contre cet usage de la viande crue, au contraire, elles l'accréditent. — Les chefs d'école ne se comprennent pas. — Vie des écoles corrompues. — Nous sommes autorisé à croire qu'il serait temps que des comités de surveillance sévères s'établissent, pour combattre les machinations et l'ignorance des chefs d'école. — Les docteurs Peschier et Staalh sont de notre avis. 92

CHAPITRE XXXVI

LES TRICHINES ET LA TRICHINOSE

SOMMAIRE. — Moment de leur naissance. — Le porc. — Trichines dans les muscles. — Émigration. — Maladies. — Rhumatismes. —

Les trichines ne meurent qu'après 58 à 60 degrés de chaleur Réaumur. — Elles survivent à 50 degrés. — Fumigations dangereuses. — La salaison ne tue pas les trichines. — Le Dr Wirchow signale les dangers des jambons fumés. — La majorité des médecins ignorent la cause de la plupart des maladies. — Les trichines en sont la source. — Épidémies signalées par les docteurs Calbe, G. Simon, Gerlach, etc. — Les médecins confondent les funestes conséquences de la trichine avec le choléra. — Diagnostics par erreur dans l'épidémie de Hedersleben. — Wagner cite 28 personnes empoisonnées par la viande de porc. — Le Dr Rupprecht signale une épidémie de 58 personnes dont 28 succombèrent. — Épidémie de Magdebourg, 300 victimes. — Le Dr Scholz donne le nom de grippe aux maladies dues à la viande. — Les médecins traitent le fils d'un docteur pour le ver solitaire qu'il n'avait pas. — Analyse des médicaments qu'ils lui firent prendre jusqu'à la mort..... 100

CHAPITRE XXXVII

NOUVELLES PREUVES DES DANGERS DE SE NOURRIR AVEC DE LA VIANDE

SOMMAIRE. — Rien ne prouve que la cuisson débarrasse la viande des parasites. — Expériences du Dr Hertwig. — Les trichines après vingt minutes de cuisson dans l'eau bouillante ne meurent pas. — Le Dr Rupprecht affirme que la viande d'un saucisson cuite pendant une heure et demie, puis cuite de nouveau dans son boyau d'enveloppe, avait rendu toute une famille malade. — Les philosophes de tous les siècles. — La viande crue, depuis vingt à vingt-cinq ans. — Écoutons encore : Delpech accrédite que peu d'agents toxiques agissent sur les trichinoses. — Leukart admet que trente heures d'immersion dans la térébenthine ne tuent pas les trichines. — La santoline, l'huile de ricin, l'extract de fougère mâle, la décoction d'écorce de grenadier, l'iodure de potassium, n'ont pas d'action. — Astringents divers qui tuent les trichinoses. — Les docteurs Fieder, Pagemtecher et Fuchs ont expérimenté sur des lapins. — Illusions de la médecine. — Le microscope. — Le Dr Niermeyer signale un fait de deux bouchers et leur personnel empoisonnés pour avoir mangé de la viande trichinosée, afin de vouloir prouver qu'elle ne pouvait pas rendre malade. — Inspection obligatoire dans plusieurs pays. — Difficulté de l'examen. — Sur quarante observations de docteurs différents, quatre seulement constatèrent la trichinose chez un porc. — Il y a, dit Delpech, une difficulté presque insoluble.

— Ce docteur prétend qu'une inspection obligatoire et sérieuse est inutile en France vu l'inertie de l'examen..... 112

CHAPITRE XXXVIII

CONSIDÉRATIONS HYGIÉNIQUES ET PHILOSOPHIQUES

SOMMAIRE. — L'alimentation par les viandes de boucheries et de charcuteries sont la cause d'épidémies et de maladies. — Rôle du sang dans l'économie. — Bordeu. — Haller. — Composition du sang. — Alimentation de l'homme. — Sommes-nous carnivores ou herbivores ? — Notre système dentaire. — L'homme doit savoir modifier son genre d'alimentation suivant le pays ou le climat où il séjourne. — Voit-on jamais la goutte prendre place dans des asiles de pauvres ? — Dangers des repas pris dans de mauvaises conditions. — Mauvais exemple des classes riches. — Combien de savants ont dû renoncer à s'illustrer, en proie à la goutte, à la gravelle, etc., etc. — Ni les sculpteurs ni les peintres n'ont pris des ventrus pour modèles. — Impuissance des moralistes. — Les intelligences de ces temps à l'instar des médecins charlatanent le pauvre public. — Négation cynique de l'âme. — Destruction de Dieu. — L'homme des sa plus tendre enfance sous le joug du despotisme ultramontain. — Superstitions hostiles à tout progrès humain. — Religions mythologiques. — L'esprit humain aventuré dans de vieilles fables. — Relevons-nous, lecteurs, je vous invite comme Bacon « à ne point vous courber devant des fantômes. »..... 124

INTRODUCTION

ORIGINE DE L'HYGIÈNE

L'hygiène, cette science qui a pour but principal la conservation de notre santé et la guérison du plus grand nombre de nos maladies, se perd dans la nuit des premiers âges du monde.

L'histoire des peuples nous révèle que, depuis des milliers d'années, l'hygiène était enseignée et pratiquée par les législateurs et les prêtres de toutes sectes au nom de la divinité.

C'est ainsi que les premières religions ne furent que des lois hygiéniques appropriées à chaque climat et à chaque nation, tels sont : les lotions, les ablutions, le jeûne, l'abstinence de certaines viandes, la privation de différents aliments et boissons, diverses mutilations du corps, comme la circoncision, la vaccine, etc., etc.

L'hygiène a dû naître dans l'Inde, berceau des

sciences et de la civilisation; nous en avons la preuve dans le *Santayagrant-ham* (livre sacré des Indiens) où le savant Indou, Dawantari, rapporte qu'il connaissait neuf espèces de varioles. « Prenez, disait-il, du fluide des pustules du pis d'une vache, ou bien du bras, entre l'épaule et le coude d'un être humain; recueillez-le sur la pointe d'une lancette et introduisez-le dans le bras, au même endroit, en mêlant le fluide avec le sang; la fièvre de variole (*Baadvi-boé*) sera produite, cette maladie sera alors douce comme la vache qui en porte le germe et n'exigera pas de remède. »

Il est à regretter que les théologiens des religions d'Occident aient persécuté l'émancipation scientifique; car déjà depuis des siècles, nous aurions puisé, au sein de cette civilisation indienne étouffée, écrasée par le fanatisme des religions, les richesses philosophiques, psychologiques et hygiéniques des sages de l'Indoastan dont les écrits, encore vivaces aujourd'hui dans ce pays, nous prouvent bien que la majorité de nos savants modernes sont d'une ignorance barbare, non seulement dans les règles naturelles de l'hygiène, mais plus encore en ce qui concerne la gestion de la conscience et des principes qui se rattachent à la morale pure, qui caractérisent les hommes, dont les écrits nous prouvent que de temps immémorial la plupart des sciences modernes leur étaient connues, telle la vaccine qui était mise en action, et que le fameux docteur Jenner n'a fait que ressusciter.

Espérons qu'en ces temps de transition, les penseurs, à l'exemple des Strange, des Colbrook, des Burnouf, etc., etc., iront puiser au sein de la littérature sacrée du sanscrit, et qu'ils nous feront connaître les merveilles de l'hygiène et de la psychologie, que ces premiers peuples du monde puisaient dans les inspirations de ces sages des premiers âges, dont la vie s'écoulait dans la contemplation et l'étude, méditant sans cesse sur les lois qui régissent la nature; hommes par excellence qui avaient déjà compris que les maladies des peuples étaient le résultat de l'intemperance, et qu'ils nourrissaient leurs passions criminelles, dans l'habitude d'égorger des animaux pour leur servir d'aliments, actes de cruauté qui entretenaient leurs corps dans un état de surexcitation sanguinaire à l'instar des animaux féroces.

Ces philosophes des temps anciens, exemples de sagesse, s'attiraient par leur sobriété le respect du peuple, calmaient par leurs conseils les passions intellectuelles et matérielles des masses à l'aide d'une nourriture composée exclusivement de végétaux, s'attachaient surtout à leur enseigner l'art de conserver la beauté physique de leur corps, par une hygiène sagement réglée, afin que la matière ne débordât pas sur les sensations morales de l'âme.

Tels étaient les principes et la méthode par excellence, de ces hommes qui ont laissé des traces ineffaçables, et qui nous confirment que leur manière de guérir et de

conserver la santé ne saurait exister dans sa vérité qu'à l'aide d'une philosophie vaste, grande, immense qui fait lever les yeux du penseur jusque dans les profondeurs de ce splendide infini qui révèle à l'homme les secrets de la nature.

HYGIÈNE

DU ZOUAVE JACOB

CHAPITRE PREMIER

HISTOIRE NATURELLE DE L'HOMME

SOMMAIRE. — L'homme unique dans son espèce. — Toutes les races d'hommes s'unissent et se procréent. — La voix. — La parole. — Le philologue Jacques Grimm. — Cicéron. — Archytas de Tarentes. Union des sexes. — Polyandrie. — Polygamie. — Lois romaines. — Rhégilla fouettée jusqu'à la mort. — Lois sur le mariage chez les Visigoths, chez les Francs, chez les Latins. — Le Parlement anglais de 1660 condamne à une amende minime celui qui bat sa femme. — La *Revue Britannique* de mars 1853. — Cruautés des Anglais envers les femmes. — Le journal *la Presse* du 20 janvier 1854. — Lar-cher, son opinion sur la femme.

Au point de vue de l'histoire naturelle, l'homme est unique dans son espèce, bien que celle-ci embrasse une foule de variétés qui ont une grande diversité physique. Ces variétés n'en représentent pas moins une constitution physique et morale identiques.

Toutes les races d'hommes s'unissent et procréent

entre elles. Elles sont toutes aptes à vivre en société commune. L'homme possède la voix, la facilité de la parole qui établit une démarcation très grande entre lui et les animaux.

Comme les animaux supérieurs mammifères, l'homme possède la voix qui se fait entendre en chassant l'air des poumons par le canal annulaire appelé *trachée-artère*, lequel air pénètre au larynx par les cordes vocales où il entre en vibration, passe ensuite dans les organes de l'articulation, l'arrière-bouche, où le son arrive dans les fosses nasales, le voile du palais, la langue, les joues, les dents, les lèvres avec le secours des parties mobiles et nerveuses des parois de la bouche, ce qui enfin établit la parole, la conversation, seul privilège des humains. Si les voix d'hommes sont généralement plus fortes, plus sonores que les voix de femmes et d'enfants, cela tient aux dimensions plus grandes du larynx et de l'ouverture de la glotte. C'est avec la parole que l'homme exprime et harmonise sa pensée et les sensations qu'il éprouve, et qu'il est l'écho et le fidèle interprète de la nature.

Le célèbre philologue Jacques Grimm a dit, en parlant du langage des premiers âges du monde : « La langue était simple, sans procédés artificiels, pleine de vie et du mouvement de la jeunesse. Tous les mots étaient courts, monosyllabiques, formés, la plupart, de voyelles brèves et de consonnes simples. Les mots se pressaient et s'aggloméraient dans le discours, comme

des brins d'herbe dans le gazon. Tous les concepts découlaient d'une sensation, d'une intuition claire, constituant déjà une pensée et devenant le point de départ d'une foule d'autres pensées également simples. Les rapports qui liaient les mots à la pensée étaient nés; mais ils furent bientôt déparés par l'addition de mots disposés sans ordre. A chaque pas qu'elle fit, la langue parlée revêtit plus de plénitude et de flexibilité; mais elle se manifestait encore sans mesure et sans harmonie. La pensée n'avait rien de fixe ni d'arrêté; et voilà pourquoi la langue primitive n'a pu laisser aucun monument de son existence. »

Les langues sorties de l'idiotisme primitif présentent à l'histoire trois époques différentes : le monosyllabisme, l'agglutination et la flexion.

Parmi les langues primitives et celles qu'on parle aujourd'hui, toutes ne sont pas très riches dans leur développement; les unes sont restées pour ainsi dire stationnaires, et d'autres se sont perfectionnées.

Il serait impossible de pouvoir classer les phases que l'esprit humain a fait subir aux différents idiomes pour en arriver aux langues des pays civilisés européens.

Cicéron, en parlant des idées que l'homme avait besoin de manifester par la parole, s'exprime ainsi : « Cette vérité serait surtout mise en lumière, si quelque dieu enlevait un homme du milieu de ses semblables et le plaçait dans quelque désert, où, lui fournissant tout ce que la nature peut donner, il lui refusait absolument le

moyen et l'espérance de voir jamais personne. Quelle est l'âme de fer qui pourrait à ce prix supporter la vie, et dans cette affreuse solitude trouver encore quelque charme à la jouissance de tous les plaisirs ? Une chose bien vraie, c'est ce que disait souvent Archytas de Tarente ; que si quelqu'un montait au ciel, que, de là, il contemplât le spectacle du monde et la beauté des astres, il ne serait que faiblement touché de toutes ces merveilles qui l'eussent jete dans le ravissement s'il eût eu quelqu'un à qui les raconter. Ainsi la nature de l'homme répugne à la solitude et semble chercher toujours un support ; il en trouve un bien doux dans l'amitié. »

L'homme est donc, par sa nature, sociable par la variété de ses instincts et le rapprochement ; car nulle part, même chez les peuplades les plus sauvages, on n'a rencontré l'isolement complet. Si par sa nature et pour sa progression, l'homme est fait au groupe, son instinct de sociabilité lui commande impérieusement l'union des deux sexes. Des usages conventionnels réglèrent les unions entre les sexes et il est un fait certain, que la femme étant la plus faible, elle devait être la propriété du mari. Les conséquences de cette loi du plus fort soumi-
rent la femme à un rôle des plus abjects. Dans les tribus barbares s'est rencontrée la polyandrie ; par exemple, dans quelques provinces du nord de l'Inde, dans les vallées du bas Hinnalaya et plus particulièrement chez les Naïrs, castes indoues répandues dans les environs du Travancor et sur la côte du Malabar au Tibet ; au

Boutan, chez les Kassias de l'Assam, les Todas des Nilgherries, etc., etc., une seule femme appartenait à plusieurs hommes.

La polygamie, sans être aussi en désaccord avec les lois de la nature que la polyandrie, n'en est pas moins en dehors de la civilisation; elle tend à disparaître en Orient où les abus exercés par les hommes dans les harems sont des plus déplorables. Les lois de la nature violentes à chaque minute de la vie dans ces milieux de tristesse, de désespoir, amènent fatalement l'imagination de ces malheureuses à des dispositions de jalousie qui vont jusqu'à la fureur; car, qu'est-ce qu'un amour sans noblesse, qui met la femme au niveau de l'animal? Que d'angoisses dans cette séquestration des sens et de l'esprit!

Les lois romaines qui ne permettaient qu'une seule femme, n'en étaient pas moins terribles pour la condition de l'épouse qui était sous l'autorité absolue de son mari, lequel pouvait la répudier selon son caprice, la prêter, la faire fouetter jusqu'à la mort. Hérodote Atticus, rhéteur grec de Marathon, précepteur de Marc-Aurèle, fit mourir ainsi Rhégilla.

Dans les temps passés, la femme était achetée aux parents par le mari sans le consentement de l'épouse; ce ne fut que la loi des Visigoths qui édicta que le consentement de la femme était nécessaire, et l'achat direct fut remplacé par des arrhes ou prix des fiançailles, qui déguisaient un peu le mode d'achat.

Les Francs payaient également aux parents une somme qui était partagée dans la famille, mais qui, plus tard, devint le douaire de l'épouse. Vint ensuite l'usage de la dot des femmes chez les Latins; le mari n'était déjà plus propriétaire exclusif de la femme et de la dot; dans un grand nombre de cas, l'épouse avait le droit à la dissolution du mariage et à sa dot.

Ce n'est que depuis 1660 que le Parlement anglais toléra qu'il était permis à l'époux de châtier sa femme à son gré, moyennant une amende minime, et cette loi n'est pas encore abrogée de nos jours, car on lit dans la *Revue Britannique* de mars 1853.

« En plein Parlement, je viens d'entendre un membre déclarer qu'en Angleterre, un mari pouvait pour cinq livres sterling (125 fr.) d'amende, battre sa femme jusqu'à la mutiler. Ce membre, M. Fitzroy, a dit en propres termes : « On ne peut lire les journaux sans être
« constamment frappé d'horreur, tant sont nombreux
« les exemples du traitement brutal et cruel infligé au
« sexe le plus faible, par des hommes dont les atrocités
« devraient faire rougir tous les fronts anglais. »

« M. Fitzroy a cité ensuite le cas récent de cet Anglais qui a retenu par la robe sa femme enceinte, et l'a tustigée comme une malheureuse; il a cité Henri Bamel, qui, en décembre, a traîné sa femme par les cheveux et lui a coupé les doigts avec un couteau; il a cité James Coghnam qui, le 17 janvier, s'est armé des pinçettes et a failli tuer la mère de ses enfants; il a cité

John Mullet, Fréd. Gilles, Jérémie Donavan, et autres maris taroaches, dont les compagnes mutilées composeraient un martyrologe matrimonial, pour me servir des expressions des Anglais eux-mêmes. Eh bien ! tous ces barbares en ont été quittes pour cinq livres sterling d'amende.

« J'envoie à Votre Majesté la traduction du discours de M. Fitzroy, pour qu'elle le fasse lire à ses femmes et aux femmes de ses ministres. Je ne crois pas utile de vous traduire un autre discours d'un M. Finn, qui a beaucoup appuyé M. Fitzroy, en proposant de rétablir la loi du talion, en vertu de laquelle le magistrat, sans préjudice des cinq livres sterling d'amende, condamnerait à être battu le mari qui battrait sa femme.

« Ce discours a excité l'hilarité, mais on disait dans la galerie que plus d'un rieur riait du bout des lèvres. La législation actuelle sera-t-elle modifiée ? Je ne sais trop ; cependant il faut convenir que les femmes anglaises ont déjà gagné quelque chose. Il n'y a pas longtemps que leurs maris pouvaient les vendre au marché, — ils ne peuvent plus que les battre, et encore s'exposent-ils à payer une amende. »

On lit dans le journal *la Presse*, du 20 janvier 1854 :

« Il ne paraît pas un numéro d'un journal anglais qui ne contienne le récit d'un acte de brutalité commis par

un mari envers sa femme. Ce n'est pas un des beaux côtés des mœurs anglaises; mais il faut reconnaître qu'il s'élève dans la classe éclairée d'énergiques protestations contre ces habitudes de violences. Les comptes rendus des tribunaux de police contiennent beaucoup de noms, beaucoup de détails; mais il paraît qu'ils ne disent pas tout encore. Un gentleman écrit à M. Hammel, juge de Worshipsteet, et lui demande, dans l'intérêt de l'adoucissement des mœurs, une publicité plus complète de ces sortes d'affaires. »

Voici cette lettre que nous reproduisons comme renseignement curieux de moralité :

« Monsieur,

« Je lis aujourd'hui dans un journal le compte rendu d'une nouvelle affaire de mauvais traitements exercés sur une femme, et je vois que le prévenu a manifesté quelques appréhensions de la publicité que cette affaire allait recevoir. Cela me fait penser qu'il y aurait peut-être un moyen de rendre moins fréquentes ces lâches et odieuses attaques dont les femmes sont victimes, et qui occupent chaque jour une grande partie des audiences de nos tribunaux de police. Ce serait d'afficher chaque jour la liste des personnes convaincues d'actes de violence envers les femmes, et de donner les noms et l'adresse de toute personne condamnée pour des faits de cette nature. Il résulte, en effet, de presque tous les

debats, que ces mauvais citoyens apprécient avec trop d'indulgence les actes cruels qui se passent dans l'intérieur de leur domicile. S'ils voyaient, toutes les fois qu'ils viennent au tribunal; une liste de noms et d'adresses comme celle que je propose, exposée aux yeux du public, il est probable que cela tempérerait la violence de leurs habitudes.

« Puisque les punitions que prononcent les tribunaux sont insuffisantes pour corriger ces habitudes grossières, la justice ne saurait être blâmée en essayant d'une mesure nouvelle et exceptionnelle.

• *Signé : EDMOND FRY.* •

« On le voit, s'écrie Larcher (*La femme jugée par l'homme*), au XIX^e siècle, dans les pays qui passent pour être les plus civilisés de l'Europe, la femme est encore sous le coup de la force brutale. Pour elle, le droit et la justice sont à peu près nuls, et elle est en quelque sorte la *chose* de l'homme.

« Un mari peut dévorer la fortune de sa femme, vendre jusqu'à ses vêtements, l'enfermer dans un grenier, l'empêcher de voir qui que ce soit, la laisser jeuner, la maltraiter, sans qu'aucun secours lui parvienne. Des voisins ou des passants entendent ses plaintes, et personne ne vient à son aide. On dit : « C'est un mari qui bat sa femme, cela ne nous regarde pas ; » ou : « Entre l'arbre et l'écorce il ne faut pas mettre le doigt. » C'est à dire : il n'est pas prudent de se mêler des affaires

de ménage. Dès lors, il ne reste à la malheureuse victime qu'à implorer la miséricorde de celui qui la maltraite. »

Comment en serait-il autrement chez la plupart des hommes, quand nos théologiens les plus orthodoxes ont decreté que « l'homme seul est d'origine divine. »

CHAPITRE II

OPINION DES PÈRES DE LA CATHOLICITÉ SUR LA FEMME

SOMMAIRE. — Les Pères de la catholicité s'appuient sur l'autorité de saint Paul pour vilipender la femme. — Saint Jean Chrysostome. — Saint Augustin. — Saint Bernard. — Saint Grégoire. — Concile tenu à Elvire en 305. — Concile de Tolède où il est confirmé qu'il est permis au mari de battre sa femme et de la faire jeûner. — Concile de Mâcon en 585, où est discutée l'existence de l'âme chez la femme. — Opinion de L.-J. Larcher sur ce concile. — Concile d'Aix-la-Chapelle en 816, en présence de Charlemagne. — Saint Paulin. — L'abbé Gaume. — Le R. P. Achille de Barbantanne. — La femme en Angleterre depuis 1660. — Saint Paul. — P. Delaroque.

Dans les premiers siècles du christianisme, plusieurs Pères de la catholicité, blasés des jouissances de la vie, abreuvés de faux principes, repus de concupiscence, s'appuyèrent sur l'autorité du tisserand saint Paul, d'heureuse mémoire, pour à l'exemple des païens, ne regarder la femme que comme un instrument passif, plus ou moins intelligent, parce que cet illustre propagateur du christianisme aurait dit que : « L'homme était la gloire de Dieu, tandis que la femme n'était que la gloire de l'homme ». C'est ainsi qu'ils s'autorisèrent de ces paroles pour prendre à tâche, soit individuelle-

ment, soit dans les conciles, d'abaisser la femme, charme de la vie, ornement de la création.

Infériorité que le docteur Warner explique en ces termes : « La femme, dans sa nature *physique* et *morale*, dérive d'un œuf incomplètement mûr. »

Les théologiens des premiers siècles prétendirent si Alexandre le Grand avait conquis le monde, parce qu'il était célibataire; que César, après avoir mis la Gaule, se mariant, sa raison s'égara.

Ils se firent une arme de quelques écrits épars, telles ces lignes d'Aristophane où il dit : « Il n'y a point d'être plus intraitable que la femme; ni le feu, ni la panthère ne sont aussi à craindre, » et d'Eschyle, qui a dit : « Sexe détesté du sage ! »

Saint Jean Chrysostome s'écrie : « Si vous voulez savoir ce que c'est qu'une femme, c'est l'ennemi juré de l'amitié, une peine lamentable, un mal nécessaire, une tentation naturelle, un péril domestique et un dommage délectable. »

« De toutes les bêtes féroces, ajoute ce saint homme, il n'en est pas de plus dangereuse qu'une femme. »

« La femme est l'augmentation du péché, » a dit le blasé et converti saint Augustin.

Saint Bernard lui jette aussi son injure tanatique en disant « qu'elle est l'organe du diable. »

Nous n'avons pas de peine à croire que les mères qui ont porté dans leurs entrailles de tels hommes n'aient été effectivement *l'organe du diable*.

OPINION DE QUELQUES PHILOSOPHES SUR LE MARIAGE

Aristote a dit (*Morale* : à Nicomaque).

« Dans l'association du mari et de la femme, l'homme commande conformément à son droit, et seulement des choses où il faut que ce soit l'homme qui commande ; il abandonne à la femme tout ce qui ne convient qu'à son sexe. Mais quand l'homme prétend décider souverainement de tout sans exception, il agit alors contre le droit. »

Il est vrai que si l'homme, par sa constitution, n'est pas en butte à autant de besoins, de douleurs sans nombre que la femme, il doit à celle-ci sa bienveillance et une tendre protection ; ce ne sont pas les hommes qui lui ont donné le droit d'indépendance et d'autorité, c'est la nature, à condition qu'il en use avec sagesse, car l'abus de la prérogative de cette supériorité naturelle qui lui est dévolue, le rendrait dupe de jouissances factices, d'affections trivoles, mensongères, qui déchireraient son âme peut-être plus que celle de sa victime. Que le mari soit bien persuadé que la femme puisera dans sa soumission naturelle, une volonté qui lui fera supporter l'obéissance forcée avec la légèreté de son caractère enfantin, ce qui la poussera à se jouer des devoirs les plus sacrés.

Hommes, n'oublions pas que la femme dans sa faiblesse est impérieuse, rusée dans sa naïveté, et que la

crainte la rend intrépide; qu'elle réunit les extrêmes dans sa douleur; car, du même coup, elle chérit l'un, et abhorre l'autre.

« Ange, a dit Et. Neuville, pour ceux qu'elle aime, démon pour ceux qu'elle déteste. »

« Maris, laissez une femme se promener à son gré au milieu de ces plaisirs, tout voir et aller partout, ce spectacle à lui seul la rassasiera et la détournera des mauvaises actions; tandis que tous, hommes et femmes pareillement, nous désirons avec ardeur ce qui nous est caché. Mais le mari qui tient sa femme enfermée sous les verrous et sous les scellés, croyant faire ainsi preuve de prudence, ne prend qu'une peine inutile, et sa sagesse n'est qu'une folie; car, si une femme a placé son cœur hors de la maison conjugale, elle s'envole plus promptement qu'une flèche et qu'un oiseau; elle tromperait les yeux d'Argus; et à tous les maux qui s'ensuivent s'ajoute un grand ridicule. » (MÉNANDRE.)

« Dans une maison bien réglée, a dit Xénophon (*Économique*), tout se fait de concert entre les époux; mais on y voit que le conseil et la conduite convient au mari. Il ne s'agit pas de savoir lequel des deux époux a apporté le plus de bien à la communauté; mais ce dont il faut se pénétrer, c'est que celui des deux qui se conduira avec le plus de sagesse aura fait l'apport le plus considérable. »

Dans ses *Préceptes du mariage*, Plutarque a dit :

« Le mari, dans l'autorité qu'il exerce sur sa femme,

doit avoir égard à sa dignité, en ne cherchant pas à rabaisser sa femme dans l'espérance de la mieux gouverner. Le mari doit être complaisant et facile, sans rien perdre de son autorité; il doit employer la voie de la douceur et de la persuasion, la femme sensée se soumettra sans résistance et sans murmure.

« La femme doit conformer sa vie et sa conduite à celle de son mari, » a dit Homère (*Iliade*, ch. v, 429). Elle doit partager les soins, les occupations et les plaisirs de son mari. La femme doit dépouiller toute affection particulière; elle ne doit pas avoir d'autres amis que ceux de son mari; elle doit montrer même plus d'inclination à honorer les parents de son mari que les siens propres; elle leur confie les chagrins qu'elle peut avoir et les cache aux autres.

Une femme sage s'étudie surtout à gagner la tendresse de son mari, sans rien diminuer de l'amitié qu'il porte à ses parents; elle fixe par sa vertu et sa conduite l'affection de son mari, qui lui sert d'organes dans ses rapports avec les autres. Andromaque disait à Hector :

« Tu me tiens lieu de père, de mère et de frère. »

Écoutons Plutarque quand il dit : « Si l'on ôte du mariage l'amour et sa grâce persuasive et douce, le joug, le frein de la honte et de la crainte suffiront-ils pour maintenir l'union des époux ? »

« Ne prenez donc point une femme de plus haut lieu que vous-même, mais prenez une femme de votre condition. Se marier au-dessus de sa condition, c'est

se mettre sous une tyrannie et non dans une alliance.

Olympias, la mère d'Alexandre le Grand, disait : « Il ne faut pas, en se mariant, ne prendre conseil que de ses yeux. »

Plutarque rapporte (*Vie de Lycurgue*) que Lycurgue avait ordonné « que les filles se mariassent sans dot, afin que chaque citoyen, considérant les mœurs de celle qu'il veut épouser, ne consulte dans son choix que sa vertu. »

Le mariage, cette action sérieuse de la vie, qui exerce une aussi grande influence sur le bonheur des humains, est généralement traité dans des conditions qui font le désespoir des générations.

Cet acte d'une gravité aussi profonde est malheureusement accompli avec trop d'insouciance et de légèreté : la passion éphémère, la recherche cupide de la fortune, les convenances de famille, l'orgueil d'un nom sont généralement les stimulants les plus énergiques qui guident les familles, trop souvent, hélas ! oublieuses que les premiers jours de délire, de folie des époux disparaîtront devant l'épreuve implacable des tourments de la réalité.

« Quant aux femmes, a dit Plutarque (*Préceptes du mariage*), qui souhaitent d'avoir à gouverner un mari imbécile plutôt que d'obéir à un époux raisonnable, elles ressemblent à ceux qui aimeraient mieux conduire des aveugles que de suivre des gens qui ont de bons yeux et qui connaissent les chemins. »

CHAPITRE V

UNIONS MAL ASSORTIES

SOMMAIRE. — Dangers des unions mal assorties. — Elles sont antimorales. — Antihygiéniques. — Funestes pour la procreation. — Un fléau pour la santé publique. — Précocité des mariages. — Mariage à quinze ans pour les femmes et à dix-huit ans pour les hommes. — Étiollement de l'espèce humaine. — Ignorance de la majorité des médecins sur la puberté et la nubilité. — Mariages prématurés. — Conséquences. — Aristote. — Le Dr X. Bourgeois. Époque véritable du mariage. — Conditions physiques et morales. — Buffon. — Haller. — Flourens. — Beclard. — Les anciens peuples. — Germanie. — Grèce. — Assyrie. — Rome. — Afrique. — Espagne. — Paris.

Si les unions mal assorties sont dangereuses pour la moralité, elles n'en sont pas moins le fléau de la santé publique. Quand la froide raison considère ce que les mésalliances antimorales et antihygiéniques offrent de dangers pour la vie de famille, pour la procréation d'enfants sains d'esprit et de corps, elle est épouvantée.

Si nous suivons cette tendance toujours croissante des mariages qui s'accomplissent dans des conditions en dehors des lois de la nature, nous serons bientôt convaincus qu'au point de vue de la morale, de la santé,

nous devons entrer dans quelques détails sur le mariage.

PRÉCOCITÉ DES MARIAGES

La loi, en fixant le mariage à l'âge de quinze ans pour les femmes et à dix-huit ans pour les hommes, ne saurait répondre à toutes les conséquences de ces époques, si souvent en désaccord avec l'hygiène; car la nature n'a point fixé d'une manière absolue le temps de l'organisation qui rend propre à la reproduction.

Il est des considérations prouvées par l'expérience que la fixation des limites de l'âge pour le mariage dépend du climat, de la force de constitution des tempéraments et du régime alimentaire, de la santé antérieure et présente.

PUBERTÉ — NUBILITÉ

La généralité des médecins qui pullulent dans les quatre parties du globe sont d'une ignorance aveugle sur la question de distinguer la puberté, qu'ils confondent malheureusement avec la nubilité.

La puberté, âge où les menstrues s'établissent chez la jeune fille de douze à quinze ans, est aussi l'époque où les organes génitaux commencent à présenter une activité fonctionnelle chez les garçons.

La nubilité est l'âge indiqué par la nature; car, croire qu'une fille est bonne à marier du moment où sa sexua-

lité s'est manifestée est une grande erreur; et il est imprudent de confondre la nubilité avec la puberté, qui arrive toujours avant le développement complet des fonctions reproductives.

Chez l'homme, il en est de même; car quels que soient les signes extérieurs qui sembleraient affirmer sa puberté, ce ne serait pas une raison pour qu'il fût apte à la procréation.

AGE DU MARIAGE

Le mariage à quinze ans pour une fille et dix-huit pour les garçons est des plus funestes; car, à cette période où le corps n'est pas développé entièrement, la jeune femme arrive promptement à l'épuisement, puisqu'elle prend une part beaucoup plus considérable dans la formation de l'enfant qu'elle doit porter dans son sein que l'homme, qui ne fait que l'animer, tandis que la femme, tout en lui donnant également sa part d'animation, lui donne encore la matière de son développement, l'entretient par la gestation, l'allaitement, etc., etc.

Aristote disait que « rien ne s'opposait plus à une bonne génération que la précocité des mariages. »

Hélas! combien de maux, de tortures dans cette vie découlent des unions précoces; combien de vies languissantes s'éteignent pour avoir usé avant le temps des plaisirs de l'amour. Que sera donc l'avenir de cette jeune fille qui passe ainsi brusquement de l'adolescence à la vie de femme accomplie?

« Parents imprudents, s'écrie le docteur X. Bourgeois, qui faites ce mariage hâtif, ne craignez-vous pas de changer bientôt les fleurs de la mariée en cyprès de deuil ? J'en ai vu conduire joyeuses à l'autel, de ces freles jeunes filles. A moi, médecin qui lisais dans l'avenir, il me semblait qu'on les avait parées, innocentes victimes, pour le sacrifice de la mort, et en effet, un an ou deux plus tard, on les portait tristement au même autel dans leurs froids cercueils. »

ÉPOQUE VÉRITABLE OU L'ON DOIT SE MARIER

L'époque véritable à laquelle on doit se marier est celle où la constitution est complètement achevée et où l'on a atteint toute la vigueur et les qualités nécessaires.

Dans les pays temperes, d'après Buffon, Haller, Flourens, Beclard et la majorite des physiologistes, ce ne serait qu'à l'âge de vingt-cinq ans pour l'homme et vingt ans pour la femme que les unions devraient s'accomplir ; à cet âge, l'homme est devenu plus complet, son caractère plus ferme ; sa position est etable, il a satisfait à la loi militaire ; en un mot, il doit avoir à cette époque de la vie atteint les qualites physiques et morales qui doivent donner toutes les satisfactions que le titre d'époux réclame de sa personne pour rendre sa compagne heureuse, fidèle, sage et mère aimante.

Pour la femme, elle ne possède en réalité la force de supporter les fatigues de la grossesse, la douleur de l'accouchement qu'à vingt ans. A cet âge, elle est formée, elle a le besoin impérieux de la maternité : elle a assez d'expérience pour se rendre un compte exact de son nouvel état et se plier aux exigences sans nombre que lui réclament ses devoirs d'épouse et de mère.

Les anciens peuples de la Germanie, qui faisaient l'admiration des nations européennes par leur développement et la force de leur corps, ne se mariaient qu'à 25 ans; c'est donc par les mariages précoces que les peuples ont marché vers leur décadence, nous en avons la preuve dans les nations les plus civilisées de l'antiquité tels : la Grèce, l'Assyrie, Rome, etc., etc., et de nos jours l'Espagne, l'Afrique, Paris, où la vie factice et entraînant énerve les sens par les émotions les plus surexcitantes, les plus dépravées depuis la plus tendre enfance, et qui produisent des êtres étioles physiquement et moralement, conduisant infailliblement les peuples à leur dégradation et à leur dégénérescence.

CHAPITRE VI

MARIAGES CONSANGUINS

SOMMAIRE. — Statistique. — Terrible conséquence des mariages consanguins. — Populations isolées. — Agglomération. — Rouen. — Lille. — Hérité physiologique. — Ressemblance physique et intellectuelle. — Modification par l'éducation. — Hérité pathologique. — Transmission des vices de la conformation des maladies. — Parents éloignés. — Signes extérieurs. — Hérité morale. — Symbole de la destinée des peuples. — Descuret : son opinion sur les passions. — Brière de Boismont : sur la folie. — Hérité intellectuelle. — Dérogation. — Génies nés dans des milieux fort ordinaires. — Idiots nés de parents supérieurs. — Exemples. — Messaline. — Familles d'orateurs. — De politiques. — De peintres. — De musiciens. — Contrastes. — Imbéciles. — Corruption. — Immoralité. — Différence d'âge dans le mariage. — Dangers. — La mère. — L'enfant. — Désespoir.

Si nous analysons les terribles conséquences des mariages consanguins qui propagent des vices héréditaires, amènent le rachitisme, créent la scrofule, nous serons bientôt convaincus, d'après les rapports que sur 192 enfants nés de 34 mariages consanguins, 58 peurent dans les âges de l'enfance : parmi les 134 qui arrivèrent à l'âge d'homme, 46 furent d'une bonne constitution, 32 d'une faible santé, 23 scrofuleux, 4 épileptiques, 2 aliénés, 2 sourds muets, 4 dans un état d'idiotisme, 2 aveugles,

6 albinos, et les cinq autres étaient atteints de maladies d'yeux. Cette épouvantable tolérance des mariages entre parents amène des résultats si déplorables, que le mutisme, la surdité, l'idiotisme sont en nombre considérable dans les populations, soit isolées, soit dans les agglomérations des grands centres. Ces cas-là ont été malheureusement signalés dans deux de nos villes les plus manufacturières de France, Rouen et Lille, et ont appelé l'attention de l'autorité qui a fait, quoi qu'un peu tardivement, son devoir en supprimant des agglomérations malsaines dans des milieux où la misère force les familles à vivre dans un local commun où les sexes sont confondus, ce qui amène inévitablement des cas de promiscuité incestueux à tous les degrés. De ces rapports immondes surgirent un nombre effrayant de naissances d'enfants épileptiques, scrofuleux, bossus, aux pieds-bots, à bouches bec-de-lièvre, etc.

Il serait également à désirer pour le bien public et des descendants que les alliances entre oncles et nièces, tantes et neveux, cousins même au troisième degré fussent formellement interdites.

HÉRÉDITÉ PHYSIOLOGIQUE

L'hérédité, cette disposition en vertu de laquelle une ressemblance physique ou intellectuelle se reporte sur un être dans son ensemble ou dans ses détails, et qui

n'est pas la conséquence de l'éducation, est naturellement apportée en naissant.

L'hérédité est en un mot la combinaison de la physionomie et du caractère des parents, de leur ensemble au bien, de l'un d'eux seulement ; la ressemblance peut également exister avec les grands parents, oncles, grands-oncles, etc.

Cette transmission d'hérédité physiologique comprend les formes extérieures du corps, du visage, de la stature, de la force physique, la longévité.

L'éducation modifiant les ressemblances morales, il est toujours plus difficile de les constater ; cependant il y a certains penchants naturels qui n'échappent pas à l'observateur, puis la transmission de caractères de races, de nations, transmission des tempéraments.

HÉRÉDITÉ PATHOLOGIQUE

L'hérédité pathologique comprend les vices de la conformation interne et externe des organes transmis par les parents aux enfants dans la constitution, et le tempérament.

Les affections qui peuvent être héréditaires sont : la pléthore, le rhumatisme articulaire aigu, le cancer, le cataracte, la goutte, l'hypertrophie du cœur, la pneumonie, l'apoplexie, l'asthme, l'emphysème, la paralysie,

les hernies, l'épilepsie, l'hystérie, l'idiotie, l'aliénation mentale, etc., etc.

Si, dans beaucoup de cas, le père et la mère peuvent transmettre l'hérédité physiologique ou pathologique, cette hérédité peut également venir de parents antérieurs. On a prétendu que les pères étaient plus susceptibles de transmission morbide aux garçons et la mère aux filles; mais les nombreuses observations n'ont rien prouvé de certain. Il a été constaté que, plus l'âge des parents est avancé, plus ils transmettent facilement.

« Les Cansada, en Italie, portaient sur la cuisse une tache en forme de lance. Les Romains désignaient sous le nom générique de *Buccones*, *Labeones*, *Nasones*, différentes familles qui offraient héréditairement un développement de telle ou telle partie du corps. Sans vouloir accumuler les exemples de l'hérédité des traits, citons l'expression passée dans le peuple de nez à la Bourbon pour nez aquilin, trait caractéristique de la famille de nos anciens rois. Quelquefois l'hérédité se porte sur l'ensemble de la physionomie; il n'y a alors que l'air de la famille; mais si c'est une seule partie du visage ou une partie quelconque du corps qui offre cette ressemblance héréditaire, cette ressemblance sera plus frappante. L'hérédité se retrouve encore non seulement dans la taille, la longévité, la faculté procréatrice développée à un très haut degré chez certaines familles, mais encore dans la structure interne. Il était naturel de penser, en effet,

que les deux structures, ayant une connexion si intime, émanant toutes les deux d'une même organisation, devaient toutes les deux prendre part à l'hérédité." (P. LAROUSSE, OUV. cité.)

HÉRÉDITÉ MORALE

L'hérédité morale qui demande une considération si appliquée à cause de ses dangers et qui porte en elle-même le symbole des destins des races et des peuples de l'avenir, devrait exciter l'intérêt public à ce point, que les moralistes ne sauraient trop se récrier sur les abus des unions en dehors des lois de la nature.

Voici ce que dit Descuret pour ce qui concerne l'hérédité de la disposition aux passions : « C'est une question à laquelle je ne balance pas de répondre par l'affirmative. Le raisonnement seul m'avait d'abord conduit à cette conclusion; l'observation d'un grand nombre de faits m'a, depuis, laissé à cet égard aucun doute dans mon esprit. La colère, la peur, l'envie, la jalousie, le libertinage, la gourmandise et l'ivrognerie sont les passions dont j'ai vu le plus fréquemment la transmission héréditaire, surtout quand le père et la mère étaient atteints tous les deux. Dans le cas où les époux ont des penchants tout à fait différents, il arrive pour les caractères ce qui a souvent lieu pour les constitutions : les enfants n'ont presque aucune ressemblance avec les parents. Le goût immodéré des liqueurs alcooliques est héréditaire : on a

eu souvent à surveiller les enfants enclins dans les deux premières années à satisfaire un désir funeste, héritage des habitudes vicieuses de leurs parents. »

Le suicide, la folie, auraient des propensions d'hérédité non moins incontestables, » l'influence des antécédants générateurs, dit Brierre de Boismont, y est pour quelque chose. »

HÉRÉDITÉ INTELLECTUELLE

L'hérédité intellectuelle est sujette à une grande dérogation, par exemple la mémoire, le jugement, l'imagination ; l'aptitude à telle ou telle science, ou à tel ou tel art, qu'apportent les enfants en naissant sont souvent fort en opposition avec les sentiments de leurs parents, car nous voyons tous les jours des génies naître dans des milieux fort ordinaires, et par contraste, des idiots de parents d'une supériorité extraordinaire.

Si nous pouvons constater que des courtisanes mettent au monde des Poppée, des Julie et des Messaline, comme antithèse heureuse, à côté de ces penchants citons dans l'antiquité les Hortensius, les Curion et les Lysius, chez qui l'art oratoire, même chez les femmes, était héréditaire. Eschyle comptait huit poètes tragiques dans sa famille. Si nous nous rapprochons des temps plus modernes, les Condé excellaient dans l'art de la guerre, les Médicis dans la politique, les

familles de Van Dyck et de Vernet, dans l'art de la peinture, le père du célèbre Mozart donne naissance à beaucoup de musiciens très distingués.

Si nous établissons les contrastes qui sont généralement plus en nombre, nous dirons avec Alexandre de Trolles : « *Comment se fait-il que tant d'imbéciles engendrent des hommes capables, et que tant d'hommes capables naissent d'imbéciles?* »

S'il y a des familles de gens scientifiques, littéraires, artistiques ou morales, elles sont *rares*, car généralement les enfants des grands noms sont d'une médiocrité scientifique et d'une immoralité des plus basses, des plus viles, des plus humiliantes pour leurs noms.

Pour nous résumer, il est un fait déjà dit et acquis, qu'il faut les croisements des races, et que les exigences de la nature réclament impérieusement que les unions s'accomplissent dans les règles sagement étudiées.

DIFFÉRENCE D'ÂGE DANS LE MARIAGE

Si depuis un temps immémorial, les législateurs se sont emus des mariages précoces qui accusent une fécondité moindre en raison de la multiplicité des fausses couches et à la généralité de la mortalité des nouveau-nés, les mariages où il existe une différence d'âge trop marquée chez les conjoints, n'en sont pas moins funestes à la santé et à la longévité des enfants.

Signé : ...

NOS ÉDITEURS

Le 23 juillet 1890, nous recevions, non par la poste, mais par un commissionnaire féminin, la lettre suivante :

MONSIEUR JACOB,
Avenue Mac-Mahon,

« J'ai l'honneur de vous remettre sous ce pli le compte de vente de vos ouvrages :

« *Charlatanisme de la médecine* »,
« *Hygiène du Zouave Jacob* ».

« Le solde créditeur, s'élevant à la somme de 128 fr. 40, est remis en compte courant de l'éditeur au journalier de ma librairie, homologuée dernièrement par le Tribunal de commerce dans les termes suivants : 30 o/o en 5 ans à partir de 1891.

« Par suite de mon déménagement du Palais-Royal, je ne puis conserver plus longtemps les marchandises qui ne sont pas ma propriété; je vous prie donc de faire enlever dans le plus bref délai, les 1500 exemplaires en magasin, ou de m'autoriser à vous en faire le retour.

« Veuillez agréer, Monsieur, mes civilités empressées.

« *Signé : A. GHIO.* »

Cette lettre nous a peu surpris; nous sommes même étonné que la *liquidation judiciaire* de cette librairie n'ait pas eu lieu plus tôt, si nous songeons non seulement à l'incapacité dont le sieur Ghio a fait preuve, mais encore au luxe désordonné qui régnait dans sa maison, et que nous avons pu constater dans nos rapports avec lui.

Mais, examinons les comptes fantaisistes établis par ce libraire-éditeur.

Le 23 février 1877, nous avons passé un traité avec lui; il demeurait alors 28, G. L. de l'Orléans, Palais-Royal.

Dans ce traité, il était stipulé qu'il se chargeait de la vente

d'une brochure (*Charlatanisme de la médecine*) moyennant une remise de 40 o/o à titre de commission; il était aussi convenu dans ce traité qu'on réglerait tous les ans.

Après avoir bien souvent demandé vainement des règlements de comptes, nous finîmes, au bout de *six années*, par obtenir un compte détaillé.

Dans ce premier compte, M. Ghio reconnaît avoir reçu tout d'abord 500 exemplaires, dont 100 furent envoyés à la Presse; puis, le 13 septembre 1878, il accuse en avoir reçu 200.

Nous, nous constatons qu'à cette date, nous lui en avons envoyé 500.

Il paraît qu'il les écoula bientôt, car le 19 du même mois il en manquait, puisqu'il nous pria de lui en renvoyer; il accuse dans son compte en avoir reçu 30 seulement.

Nous n'avons pas souvenir de lui en avoir envoyé 30, car chaque livraison était de 400 à 500 exemplaires. Du reste, il constate que le 17 février 1882, il en reçut 200, et le 23 du même mois — six jours après — 250, c'est-à-dire 450. Nous confirmons cette quantité envoyée en deux fois.

L'éditeur mentionne que le 21 décembre 1883, il en a reçu 1080 (de l'imprimeur Bardin, sans doute), ce qui ferait, selon son compte, un total de 2260 exemplaires reçus.

Dans l'espace de ces 6 années (de 1877 à 1883), nous affirmons lui en avoir envoyé au moins 5000.

Mais, admettons que nous soyons d'accord, et continuons notre examen.

A la date du 9 octobre 1885, 8 ans après avoir passé notre traité, M. Ghio établit qu'il en a envoyé 100 aux journaux, 50 en dépôt à ses correspondants (il faut avouer que cet éditeur n'avait pas beaucoup de correspondants), qu'il en a vendu 39 (en 8 ans!), qu'il lui en reste en magasin 39, et qu'il nous a envoyé le reste (des 2260) à différentes dates.

Nous convenons, en effet, que nous avons eu quelquefois recours à lui pour quelques exemplaires, en attendant les envois de l'imprimeur Bardin; mais, d'après son propre compte, ce n'est qu'à partir du 11 mai 1878, c'est-à-dire plus d'une année après la conclusion de notre traité, qu'il nous en envoya 86 exemplaires, comme il le mentionne lui-même; mais il est faux que, dix jours après, il nous en ait envoyé 305, comme il le dit (pourquoi pas 300 juste?), car, dans cet intervalle, nous en avons reçu de notre imprimeur Bardin, et ce fut au contraire le sieur Ghio qui en reçut 500. Inutile de continuer à suivre le compte de ce brave homme qui est émaillé des mêmes erreurs. Nous le répétons, nous reconnaissons avoir eu recours à lui quelquefois, lorsque l'imprimeur était en retard (nous estimons en avoir reçu de lui environ 5 à 6 cents en 8 années par parties), mais aussitôt la livraison de l'imprimeur, il lui en était envoyé 4 ou 5 cents exemplaires.

De cette brochure qui en est à sa 29^e édition, le sieur Ghio a reçu de nous des livraisons variant toujours entre 4 et 5 cents exemplaires, comme nous venons de l'expliquer, sans compter tout ce qu'il a reçu directement de l'imprimeur, puisqu'il convient en avoir reçu une fois 1080 de l'imprimerie Bardin; nous ne pouvons établir de compte exact là-dessus, attendu que toute vérification a été impossible, M. Bardin ayant fait faillite, et sans cesse M. Colin n'ayant pu nous présenter quelques-uns des livres à souches qui auraient pu nous renseigner sur la quantité livrée au sieur Ghio, la plupart de ces livres à souches ayant été égarés.

Nous avons cependant la preuve que l'éditeur Ghio vendait beaucoup de nos brochures, puisque, à la date du 11 septembre 1878, il nous écrivait :

MONSIEUR JACOB,

« Veuillez me faire remettre *demain sans faute* ce que vous pourrez d'exemplaires (*Charlatanisme*). Je crains d'en manquer la vente. »

Nous nous sommes alors empressé, comme il le constate dans son premier compte, de lui envoyer, deux jours après, 200 brochures qu'il vendit aussitôt, puisqu'il dit dans ce même compte que nous lui en avons envoyé six jours après 30 exemplaires, en attendant l'envoi de l'imprimeur Bardin, qui n'était jamais moindre de 4 ou 5 cents. Et ce qui prouve qu'il en recevait un grand nombre à la fois, c'est qu'à la date du 21 décembre 1883, il nous écrivait :

« Bardin vient de me livrer 600 exemplaires de la 26^e édition, et 480 de la 27^e édition. Faut-il vous en envoyer ? »

Nous ne lui en avons pas réclamé à cette date, et la preuve nous la trouvons dans son compte, où il accuse nous en avoir envoyé le 21 janvier 1884 — c'est-à-dire un an après — 100 exemplaires.

Calendrier 1880. M. Colin nous écrit, par un bon et bonne foi de déclarer, dans son compte du 17 novembre 1885, avoir vendu 39 exemplaires du *Charlatanisme de la médecine*!... et aujourd'hui, 23 juillet 1890, il nous annonce en avoir vendu 71 et en tenir 30 à notre disposition!

Si nous examinons maintenant le compte qu'il établit pour un autre de nos ouvrages (*Hygiène du Zouave Jacob*), dont nous lui avons également confié la vente, nous remarquons d'abord qu'il ne dit pas combien il en a reçu; il accuse seulement qu'à la date du 17 novembre 1885, il lui en restait 1557 en magasin et que, le 15 juillet 1890, il lui en restait encore 1486 exemplaires; ce qui fait qu'il en aurait vendu 71 dans l'espace de 5 années. Il dit en avoir remis 25 exemplaires à ses

correspondants (il n'en avait vraiment pas beaucoup); cependant nous pouvons affirmer en avoir vu un grand nombre chez les libraires de Paris seulement; et il faut remarquer que le *Charlatanisme de la médecine* a été tiré à 16.000 exemplaires à 1 fr. 50, et l'*Hygiène du Zouave Jacob* à 7000 du 1^{er} volume en deux parties, chaque partie vendue séparément à 1 fr. 50. Maintenant, si nous voulons être édifiés sur la façon dont cet éditeur tient ses écritures, nous constaterons que dans sa lettre du 23 juillet 1890, il nous dit: « Le solde créditeur s'élevant à la somme de 128 fr. 40 est soumis aux conditions, etc. »; or, il paraît qu'il s'est encore trompé dans ses calculs fantaisistes, car il nous écrit de nouveau, à la date du 2 août 1890 :

« Par suite d'une erreur de comptage lors de l'établissement du compte qui vous a été adressé le 23 juillet dernier, celui-ci accusait un chiffre de 1486 exemplaires en magasin, pour l'*Hygiène du Zouave Jacob*, alors que le nombre réel qui vous a d'abord été remis, était de 1550.

« En conséquence, ce compte doit être rectifié, dont le solde est de 32 fr. 40, au lieu de 128 fr. 40. »

Nous voulons bien nous en rapporter à cet honnête éditeur, attendu que nous ne nous sommes pas donné la peine de vérifier le nombre d'exemplaires qu'il a eu la gracieuseté de nous envoyer; mais comment a-t-il pu deviner qu'il nous en avait envoyé 1550 au lieu de 1486, puisque ni moi, ni la personne qui m'a apporté les brochures ne les avons comptées en arrivant chez moi? Cela semble inexplicable, à moins d'admettre qu'il soit somnambule, et possède la double vue.

Dans tous les cas, ce qui semble au moins aussi inexplicable, c'est que ce commerçant ait eu la complaisance de garder dans son magasin des milliers d'exemplaires pour le seul résultat — selon son dire — d'en placer 75 chez ses correspondants, et d'en vendre 78 en 13 ans! S'il a procédé de même avec tous les auteurs qui lui ont confié la vente de leurs ouvrages et qu'il n'en ait pas vendu davantage, ce n'est pas étonnant qu'il n'ait pas fait ses petites affaires!

Il est même possible qu'il possédât la science la plus extrême, c'est que, le 11 décembre 1882, il nous écrivait pour nous demander des brochures épuisées *Hygiène naturelle* et *Poisons et contre-poisons*.

« Veuillez, disait-il, me faire connaître le prix fort et net le plus tôt possible!!! »

Il est vraiment inimitable dans ses pratiques commerciales!

Propriétaire-Gérant : ZOUAVE JACOB

90-893 PARIS. — IMPRIMERIE CHARLES BLON, 87, RUE DE LA HARPE.

Z. Jacob

CONSIDÉRATIONS SUR LE DONQUICHOTTISME

D'UN DES DERNIERS DE LA MÉDECINE OFFICIELLE

Il est facile de constater qu'en cette époque de transition, de *fin de siècle*, la médecine aux abois agonise. Le peu de confiance qu'inspirent les praticiens, par leur mauvaise foi, leurs querelles, leurs divisions, montre assez que le public fait justice de leur incapacité; aussi voit-on de tous côtés nombre de médecins sans malades courant la pièce de cent sous et s'improvisant rédacteurs de journaux afin de pouvoir défendre leurs théories et imposer leurs produits pharmaceutiques au bon public qui, soit par peur ou par ignorance, ou simplement parce qu'il ne sait où aller dans sa détresse, s'adresse encore bénévolement aux médecins pour obtenir d'eux, sinon la guérison, au moins le soulagement des souffrances qu'ils éprouvent par suite d'une hygiène mal entendue en dehors des lois de la nature, et cependant conseillée et prônée par les célébrités médicales. Cependant, quelle autorité peut conférer un diplôme obtenu souvent grâce à des Thèses achetées quelquefois dans des *Usines* établies à cet effet, ou obtenu par la bienveillance d'un comité d'examen sans valeur scientifique médicale? Le docteur Goazet n'a-t-il pas avoué dans un de ses discours publics que : « Dans les maladies ordinaires, les gardes-malades en savaient autant que les médecins, et que, dans les cas extraordinaires, les médecins n'en savaient pas plus que les gardes-malades? » C'est sans doute ce qui a fait dire au célèbre Bichat, qui a l'honneur d'avoir sa statue dans la cour de l'École de Médecine, « qu'elle (la médecine) » est peut-être, de tous les systèmes physiologiques, celui où se » peignent le mieux les travers de l'esprit humain. Ce n'est » point une science pour un esprit méthodique, ajoute-t-il, c'est » un assemblage informe d'idées inexactes, d'observations souvent puériles, de moyens illusoire, de formules aussi bizarres-

» ment conçues que fastidieusement assemblées, etc., etc. (1). »

Bichat a écrit ces mémorables vérités, il y a un siècle. Et, déjà bien avant lui, des célébrités qui sont l'honneur de la médecine contemporaine, avaient eu la franchise de se récrier bien plus fort contre le danger de cette prétendue science qui, au dire du docteur de Breyne (religieux de la Trappe), « vous exécute savamment, consciencieusement et promptement. »

Cependant, malgré ces assertions concluantes, il se trouve encore des gens qui osent défendre une coterie qui torture les citoyens jusqu'à ce que mort s'ensuive, et la Presse est assez bonne enfant pour prêter ses colonnes à un charlatanisme flagrant.

Il est vrai que les auteurs de ces articles sont tous, ou presque tous, des médecins sans malades qui se jettent dans le journalisme pour subvenir aux petits besoins de leur existence. C'est ainsi que nous voyons, dans différents journaux parisiens, provinciaux ou étrangers, des articles d'opinion différente, tantôt exaltant la médecine ou plutôt telle méthode, tel procédé à la mode, et tantôt se récriant contre ses dangers.

L'apparition du jeune Guérisseur Montaut avait été signalée et commentée par la Presse; on reparla naturellement du Zouave Jacob : les médecins en prirent de l'épouvante. Eh quoi! se dirent-ils, nous n'avons rien eu à démêler avec ce Zouave guérisseur depuis que nous étions parvenus, à force de labeur et d'opiniâtreté, à étouffer cette célébrité importune; l'aide de camp du Maréchal Forey s'était mis à nos ordres pour lui porter, par la voie du *Figaro*, le coup de grâce; nous avions lancé à ses trousses une bonne femme de la Savoie, sur la simple déposition de laquelle, malgré quinze témoins protestant contre sa véracité, les juges ont condamné le Zouave à l'amende et à la prison, et nous croyions en avoir fini avec ce Guérisseur présomptueux! Mais non, faisant bon marché des procès qui tournent à son triomphe, il voit sa clientèle augmenter, et se montre de plus en plus audacieux et dangereux pour les corporations médicales; il a publié, comme rédacteur en chef du journal *l'Anti-Miracle*, et depuis bientôt trois ans, dans la *Revue Théurgique*, des articles où il a révélé notre incapacité dans l'art de guérir, nos théories multiples et contradictoires, nos discordes de boutique, tout cela en s'appuyant sur les assertions des plus grandes célébrités de notre *divine science*. Dans cette Revue, il ne cesse de tonner également contre les célébrités médicales qui ont *inventé* l'hypnotisme, science des temps antiques, qui avait

- (1) *Ant. gen.*, Consid. générales.

été ressuscitée, il y a un siècle, par le charlatan Mesmer, sous le nom de Magnétisme, et par le marquis de Puységur sous le nom de Somnambulisme. Il s'appuie, pour déconsidérer l'art médical, sur l'exemple de quelques renégats qui ne rougissent pas de s'associer avec des rebouteurs, des somnambules, voire même des tireuses de cartes, et qui, il est vrai, déshonorent notre corporation. Relevons-nous donc! combattons l'empirisme sans trêve ni merci.

Et maintenant nous demandons où est le champion qui a relevé le gant jeté à la médecine officielle par les Guérisseurs sans remèdes qui défient la persécution?

Un docteur, nommé H. Vigouroux, dans le numéro d. 12 octobre 1890 du journal *la Patrie*, pour répondre au journal *l'Eclair*, qui révélait qu'un Ministre des Finances, M. Maurice Rouvier, avait fait appeler chez lui un de ces praticiens exécrés de la médecine, un rebouteur enfin, pour le guérir d'une simple toulure au pied. (Ce ministre avisé connaissait probablement les chances de succès des médecins célèbres qui seraient accourus à son appel; il avait sans doute vu nombre d'estropiés à la suite d'une simple entorse, malgré les soins des plus grands medicastres, et il tenait à conserver son pied — ce dont on ne saurait le blâmer. — En homme prudent, il a laissé de côté la gent diplômée, pour s'adresser à un rebouteur, un charlatan, et nous l'en félicitons.)

Mais, voyons en toute cette affaire l'opinion de la Presse.

« Le rebouteur, dit *l'Eclair*, c'est d'ordinaire un marchand de vins, solide, bien râblé, qui donne des consultations dans l'arrière-boutique, et qui n'a souvent d'autre bénéfice que la chopine en deux verres qu'il vend après l'opération.

» Comment réussissent-ils, quand ils réussissent? Ils seraient fort en peine de trouver les mots pour le dire. « Aux paralytiques je criais : Allez, vous êtes guéris! » disait le Zouave Jacob, parodiant Jésus sans s'en douter. « Ils allaient, ils étaient guéris. Le bon Dieu, le bon Dieu, disait le Président, si jamais j'ai su pourquoi. » Ces pourquoi et ces comment, de plus érudits que l'ancien trombone les cherchent. L'essentiel, c'est de guérir. Les bons rebouteurs y parviennent, mais il arrive aussi que le malade leur reste entre les mains, ou qu'ils l'estropient. C'est un accident que, d'ailleurs, les médecins les plus doctement diplômés ne sont pas toujours sans connaître. »

Le journal *la Médecine contemporaine* du 1^{er} octobre 1890 nous confirme encore dans cette opinion quand il dit :

« Reconduit (M. Rouvier) à son domicile, il fit appeler son

médecin qui vint, accompagné d'un rebouteur : c'est ce dernier qui a réduit la luxature.

« Ceci prouve deux choses : d'abord, qu'il y a toujours des rebouteurs à Paris, même dans les parages du Bois de Boulogne, et ensuite, qu'ils ont la confiance des ministres ou du moins de l'un d'entre eux ; elle prouve même que cette confiance du ministre est justifiée, puisque, malgré la *démission* d'un pied (le *Bulletin médical* prend le mot pour synonyme de luxation), le malade a pu ressortir un ou deux jours après. Nous doutons que le professeur Péan lui-même eût pu obtenir un pareil succès. »

Convenons que ce journal de médecine est dans le vrai et qu'il ne peut pas faire un plus grand affront à la science qu'il devrait prôner.

Voilà qui prouve un certain courage de la part de ces journaux — très fin de siècle — l'*Eclair* et la *Médecine contemporaine*, d'oser avouer que « les plus doctes diplômés » — y compris sans doute le célèbre Péan, l'oracle des oracles — en estropient pas mal, qui ont ensuite recours aux rebouteurs ou aux Guérisseurs pour les remettre sur pied. En tous cas, nous pouvons affirmer, nous, Zouave Jacob, sans crainte d'être démenti, qu'à nos séances journalières et devant un public de 50 à 60 malades, beaucoup de ces malheureuses victimes que la médecine officielle a estropiés viennent chercher le rétablissement et sont guéris ou soulagés immédiatement, et cela sans même toucher la partie malade ; il n'est donc pas besoin d'être « solide », « bien râblé », comme quelques-uns se plaisent à le croire. Du reste, il n'est personne qui n'ait entendu parler de rebouteurs « à prières », lesquels opèrent des cures merveilleuses en récitant certaines formules, et en passant légèrement le pouce sur la partie lésée.

L'*Eclair*, qui de nouveau attache le grelot à cette question de rebouteurs, guérisseurs, somnambules, hypnotiseurs, etc., et puisqu'il fait au Zouave Jacob l'honneur de le citer, aurait dû, ce nous semble, compléter son opinion sur sa manière de guérir et sur les résultats qu'il obtient tous les jours chez lui, depuis près de trente ans. Le *Gaulois* a bien envoyé un de ses rédacteurs — charmant garçon, du reste — auprès du Zouave, mais ce n'était pas, paraît-il, pour se rendre compte s'il guérissait encore oui ou non, mais seulement pour l'interviewer sur ce qu'il pensait de Montaut, le guérisseur de l'île d'Oléron. Il semble que, puisqu'il a assisté à la sortie d'une séance de 40 malades, a-t-il dit (*Gaulois* du 11 juillet dernier), il aurait dû plutôt les

interviewer eux-mêmes pour pouvoir informer son journal s'il y en avait de guéris ou de soulagés, car la chose, ce semble, en vaut bien la peine.

L'*Eclair* de même aurait pu envoyer des observateurs sérieux et sans parti pris, avec mission de se rendre compte de la manière de pratiquer du Zouave; ils auraient vu ce qui se passe dans les séances journalières de l'avenue Mac-Mahon, auraient pu interroger les patients qu'ils auraient examinés avant et après la séance, et de cette façon auraient pu être moins évasifs dans leurs appréciations. Ce n'est pas que le Zouave sollicite aucun genre de publicité, car sa clientèle est tellement nombreuse qu'il est obligé de faire souvent deux séances consécutives d'une cinquantaine de personnes chacune.

L'*Eclair* écrit que le Zouave dit aux paralytiques : « Allez, vous êtes guéris. » Oui, cela est arrivé quelquefois, les guérisons instantanées sont assez fréquentes, et c'est cela qui distingue le vrai Théurge guérisseur; car, lorsque les patients doivent revenir plusieurs fois, cela n'est pas aussi convaincant, parce que si le malade a abandonné pendant un certain temps le traitement pernicieux du médecin, il peut se faire que la nature seule ait amené la guérison, même sans le secours du guérisseur : c'est pour cela que nous ne considérons réellement pas à notre acquis personnel toutes les guérisons qui s'opèrent à nos séances; et nous engageons les malades à ne pas donner trop de crédit aux guérisseurs qui n'obtiennent pas instantanément des cures sérieuses, et à fuir ceux qui ordonnent quelque médicament que ce soit. Ces gens sont des intrigants qui, à l'exemple des médecins, vivent en empoisonnant leurs patients. Il vaut mille fois mieux laisser agir la nature.

La plus grande partie des patients, inconnus du Zouave, affirment ne plus rien ressentir après la séance. Il semble vraiment que tous ces malheureux qui s'en retournent le baume dans le cœur et pleurant de joie, sont une preuve assez flagrante pour occuper les gens sérieux et la Presse elle-même; et il est triste de reconnaître que le gros public est obligé de forcer l'opinion de la partie la plus intelligente et la plus en crédit de la société.

Nous voulons bien admettre que la Presse doit procéder avec une certaine prudence — que nous ne saurions blâmer — pour ne pas heurter les préjugés de ses lecteurs, mais cependant la vérité est la vérité et peut se dire sans commentaires; et il serait déplorable de voir cette fin de siècle, à l'exemple de celle du siècle passé, qui a tant persécuté Mesmer, tourner en ridicule

et même difflamer le Zouave, qui pratique en plein jour, à la vue de tous, et avec désintéressement, un genre de guérison usité par les sages et les philosophes de tous les âges de l'humanité. Le temps n'est plus au charlatanisme grotesque où, à l'exemple des médecins, Cagliostro, Mesmer et autres s'affublaient de costumes étranges pour en imposer au public. L'habit rouge de Mesmer, sa baguette magique et son baquet; l'arbre de Puységur, les tracés à la craie blanche et noire de du Potet, ne sont plus en crédit. Seuls quelques magnétiseurs et surtout les hypnotiseurs diplômés emploient des procédés grotesques pour obtenir des *effets* sur leurs sujets. Mais ceux qui, à l'exemple des Théurges de l'antiquité, tels que le Christna indou, le païen Apollonius de Tyane, le prince Hohenlohe, Gratrakès, etc., s'appliqueront à guérir par la seule puissance du fluide, ceux-là auront bientôt raison de toutes les pratiques bizarres et dangereuses employées jusqu'ici. Il faut ranger parmi celles-là les pratiques du somnambulisme, qui se prévaut de rendre des oracles à la journée, à la volonté du client; or, il est matériellement impossible de rester longtemps en état de crise somnambulique, et c'est abuser de la crédulité et de la bourse du consultant que d'essayer de le lui faire croire; il est donc avéré que les somnambules ne peuvent que débiter des rengaines dictées par l'habitude professionnelle ou inspirées par l'intermédiaire du magnétiseur qui observe et interroge adroitement le consultant et transmet ses impressions à son sujet à l'aide de gestes et de mots conventionnels.

Là est la plaie ou plutôt le phylloxera qui, avec les médecins, ronge l'humanité souffrante et donne raison au célèbre Claude Bernard, professeur médical au Collège de France, qui disait :

« L'ignorant, le charlatan et le médecin instruit se confondent plus d'une fois. »

Le trop célèbre docteur H. Vigouroux dit dans son article du journal *la Patrie* que « ce n'est pas la première fois que ces » guérisseurs franchissent la porte de ministres, il faut espérer » que ce ne sera pas la dernière. »

Certes, nous l'espérons bien, si toutefois les guérisseurs s'y prêtent; car il n'est pas du goût de tous de se rendre à domicile chez les grands, pour les guérir, d'essayer de rebouter ceux que la chirurgie médicale a déjà à moitié estropiés et que la médecine a empoisonnés à l'aide de ses drogues malfaisantes; il n'est pas du goût de tous d'opérer sur des semi-croyants; car, d'après M. H. Vigouroux, « M. le Ministre n'a voulu se laisser manipuler qu'en présence de son médecin. »

Nous demandons ici à nos lecteurs judicieux et de bonne foi de quelle utilité pouvait être la présence du médecin, reconnu, par le ministre, incapable de le guérir à l'aide de son diplôme, de son jargon et de son bagage scientifique ? Il semble clairement démontré que cet oracle de la science voulait simplement prendre une leçon de reboutage, afin de pouvoir à l'avenir opérer seul sur les ministres, au cas échéant.

Mais M. Vigouroux trouve une autre explication à la présence de ce docte émule de l'Université, et dit que « le rebouteur est devenu un simple masseur, habitué à une besogne très pénible, mais qui, bien faite, donne les meilleurs résultats. D'ordinaire, ajoute plus loin le docteur Vigouroux, c'est un ignorant (le rebouteur) dans la plus large acception du mot, et il n'a pas naturellement la plus petite notion d'anatomie. »

Mais, oracle des oracles, c'est vous et les vôtres qui n'avez pas « naturellement la plus petite notion d'anatomie », car il faut avoir le cerveau rempli de poix résine et avoir perdu le sens sur le banc de vos écoles à force d'avoir baragouiné du grec et du latin, et d'avoir grouillé dans la puanteur de vos amphithéâtres, pour en arriver à être simple comparse et à bâiller comme un veau devant un rebouteur qui n'a pas passé tant de temps à compiler tous vos bouquins, et qui, lui, est en droit d'ignorer l'anatomie. A Dieu ne plaise que ce pauvre rebouteur ait passé dans toutes vos académies scientifiques, vous l'auriez certainement abruti et il n'aurait pas été plus apte que vous à guérir M. le Ministre. Car nous connaissons bon nombre de guérisseurs-rebouteurs qui, s'étant mis à étudier votre prétendue science, sont incapables d'obtenir aujourd'hui les guérisons qui avaient fait autrefois leur succès.

M. H. Vigouroux cite les lignes suivantes écrites par un savant chirurgien à propos du rebouteur anglais Hatton, complètement illettré, et qu'il emprunte à l'*Eclair* :

« Peut-être faut-il tirer un enseignement de ce phénomène singulier d'un rebouteur du vieux temps s'imposant à une société moderne. N'est-il pas permis de penser que la chirurgie contemporaine donne trop de place à la théorie et point assez aux manipulations directes ? Elle invente des appareils admirables ; elle pousse au dernier point la délicatesse et la minutie des études anatomiques ; n'oublie-t-elle pas un peu que le véritable outil du chirurgien c'est la main, à ce qu'affirme l'étymologie ? »

Enfin, vous finissez par convenir, admirable praticien, qu'il arrive quelquefois que le médecin et le chirurgien oublient

trop que dans certains cas, le meilleur instrument est leur main ; mais, vous empressez-vous d'ajouter, « ce n'est pas toujours de leur faute ; le massage est une opération pénible et fort longue ; or, il est rare que le praticien ait le temps nécessaire pour le pratiquer. »

Cependant, ce praticien trouve bien le temps *nécessaire* pour faire le compte des honoraires que lui doit le malheureux qu'il a estropié ou empoisonné à l'aide de ses ordonnances.

Mais continuons.

« Eh bien ! il (le médecin) a tort. S'il est trop occupé, si sa » clientèle est trop nombreuse, si sa santé ne lui permet pas de » pratiquer lui-même le massage toutes les fois qu'il est indiqué, » il doit recourir, non pas au rebouteur qui, d'ordinaire, agit à » tout hasard, mais à ces hommes modestes qu'on appelle » *masseurs* et qui ne se livrent à cette fonction qu'après des » études sérieuses auprès d'hommes expérimentés. »

Où sont-ils ces hommes expérimentés qui dressent les masseurs ? C'est sans doute de vos collègues, les médecins, que vous voulez parler ; mais hélas ! vous venez de l'avouer bonnement, la plupart sont faibles, malades ; pourquoi donc ne se guérissent-ils pas ?... Mystère de la science médicale !...

Vous dites aussi : « S'il est trop occupé, si sa clientèle est nombreuse... » Mais vous savez plus que tout autre qu'il y en a des milliers de vos illustres collègues qui crèvent de faim sur la place de Paris et dans la province, et qui, pour manger, abritent de leurs diplômes des somnambules et des charlatans. Ils ont le temps, ceux-là ; pourquoi ne s'occupent-ils pas à masser ? Car enfin nous voulons bien croire, puisque vous l'affirmez, que beaucoup de médecins sont dans un état de faiblesse et de maladie (et cela est honteux à avouer) qui leur interdit cette besogne ; mais, que diable, il y en a bien quelques-uns de valides !...

Mais non, savez-vous, vaillant docteur H. Vigouroux, à quoi s'occupent ces médecins sans clientèle ? Ecoutez ce que disait déjà de son temps le célèbre Audin-Rouvière, de l'Athénée royal de médecine, dans la *Médecine sans Médecin* :

« Le médecin sans malades qui veut acquérir de la réputation, passe la journée à analyser des maladies dont il a entendu parler et que, par malheur pour lui, il n'a pu traiter encore ; il veut des malades ; les journaux ne sont-ils pas là pour improviser sa renommée ? Il fera répéter plusieurs fois l'annonce de son ouvrage ; il établira une liste de grands personnages qui ont déjà souscrit ; il fera porter à domicile la quittance de sous-

cription. S'il ne réussit pas par ces manèges, il faut avouer qu'il est malheureux dans son savoir-faire. »

Et lorsque ce médecin est arrivé à avoir une petite clientèle, Audin-Rouvière lui donne ainsi ses conseils :

« Avec de l'intrigue, vous arriverez. Prenez un ton affirmatif; surtout méprisez le doute, tranchez. Ayez une volonté forte pour avoir un genre à vous; vos absurdités même paraîtront des oracles. Faites durer la convalescence, ne soyez jamais de l'avis de vos confrères, ayez seul raison et, puisque votre talent se borne à plaire à des valets de chambre, à faire une ordonnance symétriquement calculée, avec des signes intelligibles; soyez trivial, faux, bizarre; soyez dogmatique, soyez même académique, etc., etc. »

Vous croyez peut-être, lecteurs, que ce ne sont que des médecins mis à l'index par la secte médicale qui parlent ainsi? Non pas; écoutons plutôt Bichat quand il dit :

« On dit que la pratique de la médecine est rebutante, je dis plus : elle n'est pas, sous certains rapports, celle d'un homme raisonnable. »

Le célèbre Bordeu raconte à son tour que, dans sa jeunesse médicale, « il assistait, comme quatrième médecin, un malade atteint de la pleuropneumonie, et que l'un de ces médecins proposa une troisième saignée, l'autre un émétrocathartique, le troisième un vésicatoire aux jambes. Chacun de ces messieurs tenait à son opinion et ne voulait rien céder aux autres. Cinq ou six familles ayant pris part à la querelle se divisèrent, comme les médecins; la dispute ayant duré sept jours, le malade eut le temps de guérir. »

Le célèbre docteur professeur Thomassi est du même avis quand il dit (*Précis de doct. ital.*, pages 112 et 113) :

« Je me souviens de m'être souvent trouvé, soit comme simple témoin, soit comme partie intéressée, dans diverses consultations. Combien il était difficile de nous accorder sur les bases premières! Quelles oppositions, quelles contradictions se manifestaient pour le mode de traitement, pour le choix des remèdes! D'un côté, l'on voulait purger, délayer, rafraîchir, par conséquent affaiblir, tandis que de l'autre, on disait qu'il fallait corroborer, stimuler, exciter. Ici, l'on proposait de recourir à la saignée, à la mauve, au tamarin, aux boissons acidulées ou bien aux pilules de rhubarbe ou d'aloès succotrin, pendant que là on recommandait l'éther, le musc, l'ammoniaque, le vin chaud, l'opium, etc., etc... »

Après avoir reproduit ces documents émanant des principaux

docteurs et professeurs les plus en crédit dans l'art de droguer les malades, nous espérons que le docteur H. Vigouroux sera de l'avis de ces célébrités et surtout du fameux docteur Claude Bernard — son maître, ne lui en déplaise — qui s'écriait :

« Aujourd'hui, un médecin appelé auprès d'un autre médecin, est donc à la fois dans la science et dans l'empirisme.

• Il s'appuie sur une science d'observation, quand il reconnaît l'affection de son malade; mais quand il la traite, il n'a pour guide que l'empirisme, et il agit souvent au milieu de l'obscurité la plus complète. Cet état boiteux de la médecine qui, en ce moment, n'est en quelque sorte qu'une moitié de science, explique les opinions contradictoires qu'on peut émettre sur son compte, et motive notre distinction d'une médecine d'observation qui est constituée, et d'une médecine expérimentale qui est encore une science à faire. »

Nous-même, d'accord en cela avec tous les gens senses, sommes vingt fois de l'avis de ce célèbre professeur au Collège de France, car il est très certain que, dans le cas qui nous occupe, le médecin, qui n'a été qu'un comparse inutile dans le reboutage de M. le Ministre, était dans la science d'observation, et qu'il avait sans doute, — de par la vertu de son diplôme, — observé que c'était une entorse qui attiligeait le patient; mais quand il a été question de guérir, M. le Ministre, en homme prudent et sage, a dû consulter les diverses théories médicales émises par les maîtres de la science, et il aura dû fatalement tomber sur ces lignes mémorables relatant les paroles prononcées par le célèbre Claude Bernard à l'inauguration de son cours de médecine au Collège de France, en s'adressant à ses élèves.

VANTARDISES ET PAILLASSERIES SPIRITO-MAGNÉTIQUES

PÊLFRINAGE DE MADAME LUCIE GRANGE AUPRÈS DU GUÉRISSEUR
MONTAUT.

Devant les agissements charlatanesques des magnétiseurs et des spirites, il est permis de se demander où s'arrêtera la vantardise dont ils donnent de nouvelles preuves chaque jour. Les magnétiseurs ont à leurs ordres des paillasses qui débitent un boni-

ment destiné à remettre en faveur leur cause, tombée en désuétude. Les spirites se divisent, formant une nouvelle confrérie, s'organisant en société de propagande pour tâcher de régénérer leur doctrine et d'infuser un peu de sang nouveau dans les *centres écoles* de Paris qui sont tombés dans une ataxie qui peut devenir fatale. La rédaction de la *Revue spirite*, principal organe du spiritisme dans notre belle France, redoutant une concurrence de la part des magnétiseurs, jette ainsi son cri d'alarme dans son numéro de juin 1890 : « Il est parlé d'une société pour la formation des Médiums ; il est décidé qu'un appel sera fait à tous les chefs de groupe, ainsi qu'à toutes les personnes de bonne volonté.

» Il est parlé de conférences publiques à faire, soit à Paris, soit à l'étranger ; pour réaliser ce projet, il faut le nerf de la guerre (Nous y voilà !) ou des conférenciers de talent ayant une fortune personnelle, exception sur laquelle le Comité ne peut pas compter. Nous sommes organisés à peine, et pour compléter cette organisation, nous comptons sur nos amis.

» M. Gabriel Delaune fait immédiatement observer au Comité que déjà des tentatives du même genre ont été faites, et ont échoué, par suite du manque de zèle des sociétaires et du découragement des Médiums. Il ne faut pas se dissimuler non plus, ajoute-t-il, que des sommes assez importantes sont nécessaires pour faire face aux frais d'une telle organisation. »

Nous sommes saisi d'étonnement d'entendre de semblables révélations : « pour réaliser ce projet, est-il dit, il faut le nerf de la guerre », c'est-à-dire de l'argent pour payer des conféren-

« M. Roustan, de Bordeaux, a légué une somme de 100.000 francs à la cause spirite qu'a laissée M^{me} Allan-Kardec ; où sont donc allés les 100.000 francs versés, dit-on, par le successeur et exécuteur testamentaire de M. Roustan de Bordeaux, où donc la succession de Bourdier et tant d'autres legs qui sont venus grossir la caisse spirite, où tout cela est-il donc tombé ?

Il semble pourtant que toutes ces libéralités en faveur de la cause ont dû former un capital assez rond qui pourrait faciliter les excursions de propagande des missionnaires de la cause spirite.

Puis, si l'on en croit les racontars des spirites, il ne manquera pas de frères en croyance qui, par leur valeur personnelle ou leur situation de fortune, sont en position de soutenir leur cause. Pourquoi donc ne lèvent-ils pas la main à l'appel désespéré du Comité ?

Quant aux Médiums, dont on réclame le concours, il paraît

que le sieur Leymarie a pris à tâche de leur prouver qu'ils n'étaient pas indispensables, qu'ils étaient même inutiles, car, à la manière dont il les a traités et les traite encore, il est facile de reconnaître qu'il a employé tous les moyens pour les évincer des séances spirites du vendredi fondées par Allan-Kardec. Et bien heureux sont ceux qui n'ont subi que son indifférence et ses calomnies, car beaucoup ont été victimes de son exploitation : le photographe Buguet lui doit bel et bien sa condamnation à un an de prison, ainsi que le malheureux Firmin, et une foule de Médiums lui doivent la perte de leur médiumnalité, ayant été saturés de ses fluides empestés. Aussi, Mme Arnaud n'a-t-elle pas craint d'affirmer, en pleine séance du Comité, que les Médiums ayant été abreuvés de calomnies, ils vont de préférence dans leurs milieux habituels, où la sympathie les attire.

Et nous leur donnons tout à fait raison.

Maintenant, s'il nous était permis de donner un conseil à ces Messieurs du Comité de propagande, nous leur dirions qu'avant de commencer leur apostolat, ils doivent se mettre dans un état de santé, nous ne dirons pas irréprochable — ce serait trop exiger de leur faiblesse — mais à peu près convenable, car il est douloureux de constater qu'ils sont généralement tous malades.

Puis il serait bon qu'ils choisissent dans leurs rangs des apôtres qui n'aient pas de difformités physiques trop apparentes, comme les estropiés, les borgnes, etc., car il ne faut pas que le Comité donne prise au ridicule.

De même, il faudrait avoir un peu égard à la position sociale, et ne pas lancer à travers le monde, des personnages qui ont fait faillite plusieurs fois, cela ne peut inspirer beaucoup de confiance; il faudrait enfin, pour mener la propagande à bonne fin, des représentants qui ne changent pas du moins les préjugés de la masse.

Enfin, malgré le dédain apparent affecté par le sieur P. G. Leymarie, il semble avéré que les Médiums sont encore, plus que qui que ce soit, aptes à la propagande spirite; et il est certain qu'un bon Médium qui produirait des phénomènes tant soit peu remarquables, serait plus d'adeptes que sa chétive et malade personne; car il faut bien le reconnaître : son passé douteux, ancien tailleur d'habits failli deux fois, l'exploitation des photographies spirites, son peu d'instruction et son peu de prestige doivent être pour beaucoup dans l'effondrement du spiritisme fondé par les Médiums, sous la direction d'Allan-Kardec.

Il est vrai que les Magnétiseurs ne sont pas plus avancés, et que la plupart de leurs représentants militants sont à peu de

chose près dans les mêmes conditions, généralement tous malades ou infirmes; nous avons pu nous en convaincre lors du dernier congrès; nous avons été témoin des débats de ces Messieurs, plaidant une cause usée, et dont les pratiques dangereuses pour la société ont dû être défendues publiquement. Ils étaient là 250 ou 300 auditeurs, presque tous exerçant eux-mêmes le magnétisme, les uns par les passes à grands courants, les autres par les passes à petits courants, ceux-ci en frappant sur l'estomac, ceux-là en frappant dans le dos; d'autres se disant somnambules extra-lucides, et qui, pauvres comme Job, se flattent de découvrir les trésors cachés! D'autres encore prétendent guérir les maladies à l'aide de drogues pharmaceutiques qui ne sont que des poisons, ou encore à l'aide de colliers et de plaques de cuivre, de zinc et autres ferrailles; d'autres enfin exercent leur faculté divinatoire à l'aide des cartes, du marc de café et autres moyens enfantins, pour ne pas dire ridicules, qui feraient rire, s'ils n'étaient dangereux pour la santé, ou tout au moins pour la bourse de ceux qui croient crédulément à ces bouffonneries. Car ce sont bien des bouffonneries qui ont signalé les dernières séances du Congrès Magnétique, puisque ces Messieurs ont voté à l'unanimité qu'ils se réuniraient dans trois ans pour un nouveau congrès à La Haye. A l'audition de ce vote, nous n'avons pu nous empêcher de jeter un coup d'œil sur cette assemblée généralement composée de pauvres diables qui n'avaient peut-être pas six sous pour prendre l'omnibus. Nous voudrions connaître le farceur ou le fou qui a proposé un voyage si peu dans les moyens des assistants.

Cependant, on dirait que, depuis leur fameux congrès, ils cherchent à recruter les spirites qui semblent faire un peu parler d'eux; le jeune Montaut, le guérisseur de l'île d'Oléron, a attiré leur attention et de même qu'avaient fait leurs prédécesseurs en 1877, au commencement des guérisons du Zouave Jacob à la Roquette, ils ont envoyé des frères pour interviewer et juger ce *malencontreux paysan* qui, sans le secours de leurs scientifiques méthodes, et sans même avoir assisté à leur fameux congrès, se permettait de faire accourir la foule au bruit de ses nombreuses guérisons, tandis qu'eux, ces maîtres des maîtres, ces juges scientifiques qui n'ont pas même daigné parler de ces Guérisseurs qu'ils affectent de prendre pour des ignorants, eux sont tous malades et ne peuvent arriver à se guérir eux-mêmes. Oui, de même que les spirites et les magnétistes avaient cru devoir venir en foule à la rue de la Roquette pour donner leurs conseils au Zouave Guérisseur et le mettre — disaient-ils — dans la

bonne voie, de même les magnétiseurs-spirites tentent aujourd'hui une nouvelle campagne auprès du jeune guérisseur Montaut, et le sort a désigné pour remplir cette mission délicate une des illuminées de la secte magnético-spirite, Mme Lucie Grange, Directrice de la *Lumière* et Colonel fondatrice des *Chevaliers de la Lumière*.

Nous devons naturellement croire qu'elle était suivie de tout son état major, destiné à la seconder dans sa mission à l'île d'Oléron. Mais il semble résulter que le succès de l'ambassade a consisté, non dans une intervention efficace auprès du jeune Montaut, qui, comme le Zouave, n'a rien voulu entendre, mais dans les cures — extraordinaires, paraît-il, — que Mme Lucie Grange a obtenues sur ceux dont Montaut n'avait pas daigné s'occuper ou avec lesquels il n'avait pu obtenir de résultats satisfaisants.

Nous avons appris cela par Mme Lucie Grange elle-même, qui, tant pour rendre compte de sa mission que pour sa réclame personnelle, en a informé le propriétaire-gérant de la *Chaîne magnétique*, M. Louis Auffinger, personnage unique par les attributions multiples dont il se targue discrètement et sans se vanter aucunement dans son propre journal, et que nous nous faisons un devoir de reproduire :

M. Louis Auffinger, ancien secrétaire du baron du Potet; fondateur et Président de la Société magnétopique et de l'Institut magnétique de Paris; Vice-Président d'honneur de plusieurs Sociétés scientifiques, et Grand-Croix du *Navigateur* de l'Institut médical électro-magnétique de Toulouse, correspondant de plus de trente journaux et Revues traitant de ces sujets, fils de magnétiseur et de somnambule, etc., etc... Madame sa mère, somnambule, Mademoiselle sa sœur, également somnambule, découverte faite, paraît-il, par un cure de campagne... il est fâcheux que cette faculté ne se soit pas découverte et développée par la puissance de monsieur son frère, qui se flatte d'en avoir développé des centaines! Peut-être nous accuserait-on de facétie ou de critique comique, si ce que nous avançons n'était pas imprimé en toutes lettres dans la *Chaîne magnétique*...

Enfin, revenons à notre sujet, et offrons à nos lecteurs le compte rendu fait par Mme Lucie Grange elle-même, dans la *Chaîne magnétique* du 15 septembre 1890, et où elle fait connaître au public ses impressions :

CURES MAGNETIQUES

PAR MADAME LUCIE GRANGE ET LÉOPOLD MONTAUT

« Saint-Denis-d'Oleron (Charente-Inférieure),
le 13 août 1890.

« Monsieur Aufinger,

« Tous les journaux ont parlé de Léopold Montaut, qui fait des cures merveilleuses à la Brée, île d'Oleron. Je me trouve en séjour pour une saison à Saint-Denis, tout près de la Brée, et, comme vous l'avez dû voir, j'ai parlé aussi de ce guérisseur dans ma revue *la Lumière*. Je pense qu'il peut être intéressant pour vos lecteurs de leur faire connaître certains faits que mon séjour a provoqués dans ce pays. En même temps, je mets à la disposition des abonnées de la *Chaîne magnétique* qui m'en feront la demande, accompagnées de leur bande d'adresse, le numéro de la *Lumière* où il est question de Montaut. C'est le numéro 117.

« Montaut opère sur une vaste échelle et produit en effet des guérisons; on vient le voir beaucoup de divers points de la France. Il n'est point voyant autant que les récits l'attestent, mais il se montre très hardi pour porter des accusations à tort et à travers parmi ses nombreux malades. Quelquefois cela tombe juste, d'autres fois c'est pur mensonge et erreur; j'en ai jugé par moi-même. Quoi qu'il en soit, le fanatisme de son entourage est tel, que l'on ferait un mauvais parti à qui dirait que Montaut n'est pas infallible.

« Ainsi que nous le savons tous très bien, nul ne peut guérir tous les cas. Montaut réussit bien les rhumatismes. Il malmène les jambes raidies et il enlève les batons pour que l'on marche droit tout de suite. Plusieurs ont pu marcher, en effet. Très souvent, le malade n'obtient pas de soulagement; alors le guérisseur lui dit : « Je suis trop jeune pour vous guérir; je vous guérirai quand j'aurai vingt-cinq ans. (Il en a dix-huit.) » A d'autres il dit qu'ils ne peuvent pas guérir s'ils ne vont pas à la messe. A d'autres encore il dit tout simplement : « Je ne veux pas vous guérir, allez-vous-en, j'ai trop de monde. »

» En certaines circonstances très particulières, j'ai été amenée à exercer mes propres pouvoirs sur les *refusés* de Montaut. J'ai vu des malades tous les jours dans ces conditions, de deux heures à six heures de l'après-midi. J'ai eu une fois de plus la preuve que l'homme n'est pas universel, quelle que soit sa bonne volonté, la réclame des journaux aidant. J'ai opéré sans réclame et le plus discrètement du monde sur ces *refusés* ou ces *inguérissables* qui m'en ont priée, et le succès a été indiscutable.

» Mes deux principales cures, après peu de jours à Saint-Denis, eurent pour sujets une femme épileptique et un jeune marin épuisé au plus fort degré par les fièvres des colonies et du Tonkin. L'épileptique n'eut pas sa crise habituelle à l'époque critique; je la considère comme guérie. Mon influence a déterminé en elle des sueurs abondantes. Quant au jeune homme, c'est un vrai prodige, car je le considérais comme mort. En une seule séance, il eut les accès de fièvre radicalement coupés; ses lèvres blanches se colorèrent, la respiration fut rétablie et, enfin, il a repris la vivacité des yeux et la vigueur des mouvements. Le sang vermeil reparait sur son teint hâve; il ne lui reste plus que la voix un peu voilée encore, chose dont j'espère triompher comme du reste.

» Je ne cite que ces deux faits en vous priant d'enregistrer à la gloire des annales magnétiques déjà si riches que le jeune marin eut, chaque fois qu'il m'appelait pendant mon absence, l'impression de mon influence tout comme si j'eusse été présente devant lui. C'est là un signe caractéristique de ma spécialité sur tous mes malades.

» Mes compliments à Mesdames Aufinger, et à vous une poignée de main confraternelle.

» LUCIE GRANGE,

» Directrice de la *Lumière*,

» 97, boulevard de Montmorency, Paris-Auteuil. »

Nous pouvons hardiment démentir les assertions de Mme Lucie Grange touchant le jeune Guérisseur Montaut, quand elle déclare qu'il est très hardi pour porter des accusations à tort et à travers parmi ses nombreux malades. C'est pur mensonge; nous savons de source certaine que Mme Lucie Grange n'a pu juger Montaut que par la réception qu'il lui a faite, alors qu'elle s'était mise en tête d'aller lui donner des conseils, avec l'unique arrière-pensée de faire parler d'elle. Et c'est, sans doute, pour se débarrasser de ses obséquieuses remontrances, que le jeune

Guérisseur répondit à l'orgueilleuse personne : *Je suis trop jeune pour vous guérir ; je vous guérirai quand j'aurai vingt-cinq ans.*

Effectivement, un jeune homme de 18 ans est trop jeune pour guérir une femme sur le retour, hystérique au dernier point ; il lui faut un Guérisseur d'un âge mûr ; c'est sans doute pour cette raison qu'elle avait fait venir en France, à grands frais, le fameux Américain Schepard, médium musicien, chanteur qui a, dit-on, consacré les quelques jours qu'il est resté à Paris, au traitement de cette dame, par la mimique *Médianimique*.

Montaut aurait, de plus, engagé sa *conseillère* à aller à la messe pour entendre de la musique, en ajoutant : Moi, je ne veux pas vous guérir, allez-vous-en, j'ai trop de monde. Et, dans ce but de se faire une réclame, elle a suivi son conseil, elle est allée à la messe s'agenouiller.

Le Guérisseur ne pouvait répondre que cela à une exaltée magnétique-spirite ; nous avons eu nous-même souvent des patients atteints, comme Mme Lucie Grange, de névrose hystérique, que nous avons renvoyés et, quelquefois, avec plus de brusquerie que Montaut n'en a usé avec Mme Lucie Grange — que nous-même avons reconnue incurable.

Pour ce qui est des vantardises dont elle fait preuve dans sa lettre — pour sa réclame du reste, cela ne trompe personne — nous n'avons qu'une chose à répondre : Pourquoi la foule n'accourt-elle pas chez elle et particulièrement les malades refusés par Montaut, ou ceux qu'il n'a pu guérir ? Pourquoi les magnétiseurs, les spirites, entre autres la famille Auffinger et la famille Leymarie, pourquoi tous n'accourent-ils pas auprès d'elle pour se faire guérir ? Pourquoi ne vient-elle pas à la porte du Zouave, où il y a tous les jours une moyenne de 50 à 60 malades, pour guérir les *refusés* ou les *inguérés* ? Pourquoi a-t-elle laissé Monsieur son mari malade, pendant des années, jusqu'à ce que mort s'ensuive ? Pourquoi n'user pas largement de sa faculté, puisque « le succès a été indiscutable » et que « l'impression de son influence est là un signe caractéristique de sa spécialité sur tous ses malades », c'est-à-dire qu'elle n'a pas besoin d'être en la présence du patient pour opérer... C'est merveilleux ! Il est dommage que cette nouvelle Jeanne d'Arc soit bien vieille pour commencer un semblable apostolat, et il est à craindre pour elle que, malgré la réclame Auffinger et le secours de la *Lumière*, elle ne fasse pas accourir la foule.

Nous avons sous les yeux une lettre insérée dans le *Journal de la Rochelle*, qui prouve que Mme Lucie Grange a présenté le

jeune Montaut sous un aspect qui dénote des sentiments rancuniers, indignes d'une personne impartiale...

« Monsieur le Directeur,

« Les articles publiés dans votre estimable journal sur le jeune Montaut, m'ayant rendu témoin, j'en suis sûr, de ce qu'il y avait de vrai dans les différents racontars colportés dans les campagnes à ce sujet; et comme, malheureusement, j'ai chez moi un sujet que je pouvais soumettre à l'expérience du Guérisseur, je me rendis dans l'île d'Oléron la semaine dernière.

« Il faut vous dire, pour l'édification de vos lecteurs, que la malade, qui est anémique, est en outre atteinte d'une névrose pour laquelle de nombreux médecins, sommités médicales du département et d'un département voisin, consultés pendant assez longtemps, et dont les traitements ont été suivis régulièrement et avec la plus grande ponctualité, se sont déclarés impuissants et ont abandonné la malade.

« Arrivés à la Brée, commune de Saint-Georges, vers midi, nous trouvons une vingtaine de personnes, venues par différentes voitures, et attendant l'heure de la consultation du tantôt.

« Nous espérons, nous aussi, et, écoutant les conversations, nous apprenons entre autres la guérison opérée dernièrement, d'un homme d'un certain âge, atteint d'une névrose, lequel, et qui est retourné avec une simple canne, qui lui servait plutôt de contenance que d'appui; nous avons eu même le plaisir de le voir dans la soirée. J'ai été très intéressé par ce fait, et j'ai pu constater que la guérison avait été obtenue par le Guérisseur, et qui a été radicalement guérie.

« Vers une heure et demie, le jeune illuminé fait son apparition. L'air distingué, l'aplomb, la confiance, le bon vouloir et la présence d'esprit tel nous a paru Montaut.

« Il parcourt les rangs, en donnant des cartes à droite et à gauche suivant son idée, puis se retire dans la chambre de consultations.

« Notre tour arrivé, nous fûmes introduits. Après avoir posé ses pieds sur ceux de la malade, lui avoir imposé les mains, touché à différentes reprises le siège du mal, il nous dit que nous pouvions nous retirer. — La consultation avait duré vingt minutes environ.

« Or, Monsieur le Directeur, et voilà l'incompréhensible : malgré la fatigue d'un voyage écrasant, les routes faites à pied, la nuit pendant laquelle on ne peut reposer en raison du bruit de l'hôtel, la malade s'est trouvée complètement soulagée, les

indispositions qu'elle éprouvait ont disparu, et j'ajouterai que depuis notre retour jusqu'à aujourd'hui, elle a passé d'excellentes nuits, chose extraordinaire et qui tient du prodige. »

Voilà qui confond les critiques de Mme Lucie Grange, et Montaut a eu mille fois raison d'évincer cette vaniteuse personne.

Quand nous, Zouave Jacob, par un excès de charité, nous avions la bonté d'user de tolérance en laissant les Magnétiseurs et les Spirites circuler parmi les patients qui attendaient nos séances, nous étions étonné de voir que beaucoup de ces derniers, après avoir écouté les discours qu'ils leur tenaient, s'en allaient aussitôt en éclatant de rire. A la fin, nous avons exercé une surveillance, et nous en avons conclu que ces fanatiques, pour vanter leur personne et dans un but évident de réclame, se targuaient de phénomènes qu'ils disaient avoir produits, phénomènes le plus souvent aussi invraisemblables que grotesques.

Souvent, nous avons été obligé d'employer la rigueur pour faire sortir ces brebis galeuses du troupeau de malades qu'ils cherchaient à abuser.

Si, par hasard, nous les laissions assister aux séances, il nous était impossible d'obtenir d'eux une tenue décente et silencieuse, et il fallait toujours finir par les faire sortir. Le fluide qu'ils apportent est pernicieux, et nous engageons les Guérisseurs et les Mediums sérieux à ne leur laisser prendre aucune autorité chez eux, car ils subiraient le sort de beaucoup de Mediums guérisseurs et autres, qui ont été victimes de leur faiblesse. Tels : Alis Dambel, ex-secrétaire d'Allan-Kardec, suicidé (pendu); le bijoutier Latheltin; le capitaine Bourgès, ex-président de la Société spirite de Paris; Samier, le célèbre guérisseur, et tant d'autres morts sous ou dans des maisons d'aliénés : le pauvre Dunaud, Mme Pœping, l'horloger Hippolyte, Evette, Edard Grange, Mme Hugo d'Alési, Côte, Stéwenard, Gourdon, le malheureux Faucherand, et tant d'autres qui, s'ils avaient fait comme le Zouave, seraient encore debout, exerçant leur faculté avec simplicité et désintéressement. Mais ils se sont laissé entraîner par les réclames et les adulations des Leymarie et consorts, et ces malheureux ont été asphyxiés, empestes par les fluides des esprits *poisseux* qui saturent les centres où règnent ces personnages équivoques. Si, d'ailleurs, le lecteur veut être édifié sur leur valeur, qu'il prenne connaissance de la brochure *Beaucoup de lumière*, publiée par Mme Froppo, et de la *Revue Théurgique* d'octobre 1889. Et s'il veut se rendre un compte exact de la façon exaltée dont Mme Lucie Grange a prôné Sche-

pard, le Médium musicien et chanteur américain, qu'il parcoure les colonnes de la *Lumière*, dont elle est directrice, ou seulement la judicieuse analyse qui a été faite, dans le journal *l'Anti-Miracle*, des sentiments de Mme Grange envers ce Médium et des moyens qu'elle a mis en œuvre pour le décider à venir d'Amérique chez elle, à Paris.

JONGLERIES SOMNAMBULIQUES

A propos des somnambules extra-lucides, nous lisons ceci dans le numéro du 28 septembre 1870 de *l'Avenir de Poitiers*. Nous reproduisons l'article en entier, pensant qu'il peut intéresser le public qui s'occupe de ces questions

LES SOMNAMBULES

• Un des derniers numéros de *l'Avenir* racontait l'arrestation de deux somnambules coupables d'escroquerie. Espérons que ces dames recevront de la justice le sévère châtiment qu'elles ont si bien mérité. Espérons aussi que leur condamnation inspirera des réflexions salutaires aux locataires de maisons roulantes, qui spéculent trop volontiers sur la sottise et la crédulité humaine. Mais si la justice veut achever son œuvre, elle ne doit pas s'en tenir à des poursuites isolées; elle ne doit pas surtout se décider seulement à sévir, quand elle est saisie d'une plainte et que le vol est un fait accompli. Ne suffit-il pas qu'une pytho-nisse quelconque annonce publiquement qu'elle révélera l'avenir pour quarante sous, pour que la justice intervienne et s'oppose à ce commerce chimérique? Il est bien facile de répondre: Tant pis pour les sots qui se laisseront prendre! J'estime que les sots ont droit à la protection des lois, et la justice ne remplit pas son devoir, quand elle laisse la crédulité et la sottise exposées sans défense aux entreprises des sibylles de champs de foire. J'ajouterai que la justice serait en droit de se désintéresser de l'infortune des niais, si elle ne poursuivait *jamais* les somnam-

bules convaincues d'escroquerie. Mais du moment qu'elle les poursuit *quelquefois*, c'est donc qu'il lui arrive de prendre en main la cause des victimes du charlatanisme; pourquoi ne le fait-elle pas *toujours* ?

» Je ne vois pas que le commerce des somnambules, qui livrent pour de l'argent une marchandise imaginaire, ait rien à démêler avec la liberté et les principes de 89. Quelques arrêtés de police rigoureusement appliqués suffiraient à purger nos carrefours de toutes les prêtresses du marc de café, et je ne crois pas que cette juste sévérité nous mettrait au ban des nations non civilisées. M. Lozé vient de chasser des fêtes foraines les femmes qui, sous le prétexte de particularités physiologiques plus ou moins bizarres, s'exhibent « aux hommes seulement » dans des costumes aussi légers que leurs propos. Le préfet de police a donné là un bon exemple, et je ne vois pas pourquoi il ne serait pas suivi par la province; voudrait-elle être moins furibonde que Paris? Et « la moderne Babylone » de M. Prudhomme, qu'en ferait-on alors ?

» Mais, pour en revenir aux somnambules lucides et extralucides, il est vraiment pénible de voir tant de pauvres gens, des paysans, des cuisinières, des bonnes engraisser de leurs petites économies, si laborieusement amassées, les matrones qui montent journellement sur le trépied pour quelques pièces blanches. Et l'on ne peut se figurer quelle nombreuse clientèle fréquente les baraques foraines ou les mansardes classiques des prétendues élèves de Mme Lenormand. Le mystère de l'avenir a de tout temps exercé sur les âmes une séduction irrésistible. Cet attrait est aujourd'hui sans force pour les esprits cultivés : mais il domine encore les ignorants, les sots, les crédules, et vous savez si tout cela compose une formidable légion. Ce sont ces innombrables recrues de la sottise humaine qui alimentent de leurs deniers la caisse du somnambulisme. Et encore n'y a-t-il pas trop lieu de se plaindre quand les prêtresses de la foire ne prennent à leurs clients que leur porte-monnaie. Il leur arrive parfois de dérober aux pauvres diables qui ont recours à leur mystérieux savoir, le peu de bon sens et d'intelligence qui réside encore dans leur cerveau déprimé. Est-ce donc un larcin sur lequel la justice puisse complaisamment fermer les yeux ? Et si l'on poursuit pour le vol d'un pain, ne poursuivra-t-on pas pour le vol et la destruction d'une intelligence humaine ?

» Les journaux de Paris ont conté ces jours derniers l'histoire navrante de cette veuve devenue folle après avoir été consulter une somnambule. La pauvre femme avait des terreurs

d'imagination : un rat, qui, la nuit, venait grignoter sous le plancher, l'effrayait tout particulièrement. Elle alla conter la chose à la pythonisse du coin, qui n'eut pas même à consulter le « grand jeu » pour découvrir que ce bruit nocturne provenait du mari défunt; il venait — sous forme de rat — tourmenter sa femme, et le seul moyen d'empêcher ce retour agressif du défunt était de faire telle ou telle prière. Elle prit plus d'un conseil, et, sur le coup de minuit, après avoir allumé trois bougies et rangé des épingles en croix la pointe en dehors. Tout le monde, n'est-ce pas? connaît l'efficacité merveilleuse des rangées d'épingles disposées en croix... c'est irrésistible. Malheureusement, la veuve n'eut pas le loisir de tirer parti de ce remède mirifique : la consultation de la somnambule le lendemain matin la trouva telle qu'elle est devenue folle avant le premier coup de minuit...

» On poursuivra sans doute la somnambule. Mais celle-ci n'aurait-elle pas le droit de s'étonner de l'intervention de la justice dans ses affaires, alors qu'au même instant où elle comparait devant le tribunal, mille de ses semblables enseignent librement à leur prochain l'irrésistible pouvoir des croix en épingles? Pourquoi est-elle l'objet d'une mesure exceptionnelle? Le métier est licite ou il ne l'est pas, et il faudrait le dire une fois pour toutes. On doit bien penser qu'on ne peut impunément consulter le marc de café devant n'importe qui; il y aura toujours quelques esprits faibles qui déménageront, emportés par la folie sur le balai des sorcières. La somnambule en question n'est pas plus coupable que les autres : elle a eu un client mal disposé, voilà tout; c'est un accident professionnel, ce n'est pas un crime.

» Et puis, pourrait encore dire l'avocat — s'il ne craignait de s'aliéner le cléricisme du tribunal — n'y a-t-il que les somnambules à spéculer sur la crédulité humaine et à détraquer les intelligences? Et Lourdes, et la Salotte?

» Mais je m'arrête! cet argument sent décidément trop le fagot.....

» THOL. »

Nous sommes parfaitement de l'avis du signataire de cet article; le Code ne doit pas avoir deux poids et deux mesures; nous irons plus loin encore, et nous dirons que, finalement, les sornettes que les somnambules racontent aux bonnes gens qui se fient à elles sont moins dangereuses — quand il s'agit de consultations de santé — surtout quand elles n'ordonnent pas des drogues puantes et malfaisantes employées en médecine légale et qui s'étaient impunément dans la boutique du pharmacien.

servent de leur pernicieuse influence pour faire poursuivre les guérisseurs par le fluide !

Honneur à ces hommes dévoués qui subissent la critique, l'opprobre et la persécution ! Honneur aux martyrs des siècles d'obscurantisme qui ont supporté sans faiblir la torture et le bûcher !

(A suivre.)

Propriétaire-Gérant : ZOUAVE JACOB.

90-1088, PARIS, — IMPRIMERIE CHARLES BLOT, RUE BURE, 7.

LE ZOUAVE JACOB

REVUE RÉTROSPECTIVE DE LA PRESSE

HIER ET AUJOURD'HUI.

« La Ville Lumière continue à maintenir son titre fier, quoique sa lumière vienne quelquefois d'une source douteuse. Comme beaucoup de monde, je croyais le Zouave mort depuis longtemps, mais je viens d'apprendre qu'il est encore en vie et continue à exercer son miraculeux pouvoir à guérir l'humanité souffrante. Le lecteur peut se souvenir que lorsqu'il fit son apparition, il bouleversa la capitale; sa demeure était assiégée par les estropiés, les boiteux, les aveugles de toutes les classes de la société, et cela causait un tel tumulte que les autorités avaient cru devoir l'interdire. Il disparut alors de la scène, comme tant d'autres célébrités éphémères, et l'ingrate capitale l'oublia jusqu'au jour où surgit la question d'hypnotisme. Tout le monde se souvint alors du merveilleux soldat, et l'on fit des recherches qui aboutirent à la découverte de sa résidence. Il ne demeure pas, comme autrefois, dans un splendide hôtel, mais dans une modeste maison avenue Mac-Mahon, près des Ternes.

« Il reçoit un grand nombre de patients chaque jour, mais sa clientèle n'est pas composée de ducs et de duchesses comme autrefois; la noblesse et l'aristocratie ont laissé prendre leurs places par de pauvres travailleurs, dont la simplicité ne diminue pas la foi. »

Si, comme l'affirme le *Globe*, la capitale de notre belle France est la Ville Lumière par excellence, avouons qu'il y a encore bon nombre de hiboux qui s'enferment dans l'ombre pour échapper à ses rayons; et si cette lumière éclaire ceux qui ont le noble désir de voir clair avec les yeux de la pensée, elle est aussitôt

obscurcie par la gent inquisitoriale de notre époque, retardataires du progrès qui ne cherchent qu'à éteindre ce qui brille et à terrasser quiconque s'est élevé à l'apogée de la célébrité en apportant au monde les bienfaits du progrès, et surtout ceux qui, comme le Zouave, gratifiés d'une faculté transcendante, ont l'audace de venir prouver l'ignorance des sectes médicales et sacerdotales, lesquelles semblent n'avoir d'autre mission que d'empoisonner les corps et d'abrutir les esprits.

C'est au moment où toutes les têtes couronnées, tous les princes du savoir, des arts, des lettres et de l'industrie s'étaient donné rendez-vous dans la capitale, à l'époque de la grande Exposition universelle de 1867, que le nom du guérisseur devint populaire.

Nous pouvons avouer, sans crainte d'être démenti, que ce « miraculeux pouvoir pour guérir l'humanité souffrante », exercé par le Zouave, remua la masse du peuple étonné, qui, dans un élan d'enthousiasme, cria *hosanna!* avec l'espérance de voir enfin venir des temps meilleurs.

La Presse, étonnée et subjuguée, se mêla à ce concert en l'honneur du Zouave; mais « alors les autorités l'interdirent et il disparut de la scène ».

Il semblait, selon le dire des sectes spiritualistes, envieuses de sa notoriété, que les guérisseurs allaient surgir de tous côtés. Hélas! vain espoir, personne ne le remplaça.

Il y aurait un rapprochement singulier à faire entre l'interdiction de guérir lancée contre le Zouave et l'autorisation donnée à ses docteurs, par la docte Faculté, de « tuer sept malades sur dix », comme l'affirme le célèbre Stahl.

« L'ingrate capitale oublia ses bienfaits », dit le *Globe*, et la bestialité militaire de l'époque se chargea de venger les coteries officielles en usant de persécutions envers le Zouave, qui fut traité en hérétique par des hommes chamarrés d'or et d'argent: généraux, officiers supérieurs, officiers, bientôt suivis des subalternes et de la masse servile et abrutie qui était sous leurs ordres.

Hélas! que valaient ces hommes? Ils ont fait montre de leurs capacités devant les nations entières lors de la guerre franco-allemande en 1870.

Le Zouave avait deviné et prédit le châiment à venir, il l'avait crié bien haut avant d'abandonner sa carrière militaire, où il avait vingt ans de service.

S'étant voué désormais à guérir ses semblables, ne voyant dans les hommes que des frères, il se garda bien de rester pour

être traîné de force aux tueries qui se préparaient. Il alla exercer sa faculté en Angleterre, où il fut accueilli par une Presse bienveillante et une Société de haute distinction. S'il n'a pas eu le même retentissement qu'à Paris, c'est que, ne sachant pas parler la langue du pays, force lui fut de s'en tenir à la fréquentation de l'aristocratie anglaise, qui, nous le répétons, l'accueillit avec considération et sympathie.

Après la funeste guerre et la terrible révolution qui la suivit, il se vit envahi de la nostalgie du pays et il revint en France pour continuer à soulager les souffrances et chercher à fermer les cicatrices des malheureuses victimes de nos désastres.

Quel ne fut donc pas son étonnement, ou plutôt sa douleur, lorsqu'il lui fut donné de lire, dans le journal le *L'igaro*, du vendredi 7 juillet 1871, ces lignes infâmes :

« Vous n'avez pas oublié le Zouave Jacob, le fameux guérisseur, qui a occupé les badauds de Paris dans ces temps bienheureux où les badauds étaient moins dangereux qu'aujourd'hui. Eh bien ! savez-vous ce qu'est devenu ce charlatan ? Il faisait partie du 20^e corps de l'armée de la Loire, et il a été fusillé le 28 novembre comme traître et espion. Depuis trois mois, ce misérable allait chaque jour rendre compte aux Prussiens de la situation de l'armée française !!! »

» Signé : FRANCIS MAGNARD. »

Toutes nos félicitations au digne journaliste qui a signé cela !

Et le lendemain, toute la Presse de Paris, de la province, de l'étranger et même de l'Angleterre faisait chorus, en reproduisant ces entretiens à l'honneur du Zouave !

Que pensez-vous de cela, lecteurs ? Supposez qu'ayant été dans les conditions légales pour être rappelé sous les drapeaux comme ancien militaire, il ait trouvé une mort glorieuse sur le champ de bataille et se soit trouvé enfoui dans les charniers avec la masse, sa réputation était à jamais vouée à l'ignominie, non seulement pour ses contemporains, mais pour la génération à venir.

Ce n'est pas que nous-même, Zouave Jacob, soyons fanatique de notre réputation personnelle, présente ou à venir, ayant déjà soulevé un coin du voile qui nous cache le vrai monde, où l'esprit oublie et pardonne les calomnies ; mais nous souffrions de ces allégations pour la cause théurgique dont nous étions un des principaux champions.

Cependant, croyez-vous, lecteur, que nous ayons eu la faiblesse de descendre jusqu'à démentir cette ignominieuse assertion? Que Dieu nous garde de nous mêler à ces milieux malsains, et d'ailleurs nous avons confiance en l'avenir pour rendre justice à notre œuvre.

Devant « l'ingratitude de la Ville Lumière » et la mauvaise foi de la plupart des journaux qui, après nous avoir porté aux nues, nous traitaient de cette façon, nous nous sentîmes pris du regret d'être revenu, et nous étions presque décidé à repartir, un palais nous étant offert à Florence; mais la foule des malades qui affluèrent vers nous, dès notre réapparition, nous fit prendre en pitié notre pauvre patrie en détresse, et, éloignant de nous la vision du luxe qui nous était offert si gracieusement, nous nous décidâmes à rester.

Un malade guéri reconnaissant nous offrit un local dans sa maison, rue Ramponneau; nous y restâmes quelque temps, et, depuis lors, nous n'avons pas cessé de recevoir une moyenne de 50 malades quotidiennement. Nous avons donné des matinées et des conférences destinées à instruire nos auditeurs dans la doctrine théurgique, et à développer la faculté de guérir chez les personnes qui en sont plus ou moins douées. Et si quelques-uns se sont laissé dominer par la crainte du ridicule ou entraîner par les mauvais conseils des spirites, magnétiseurs, somnambules ou autres orgueilleux et jaloux, et ont ainsi perdu leur faculté, nous avons la satisfaction de constater que la plupart sont fidèles à nos enseignements, et se font un devoir de guérir ou de soulager ceux qui souffrent et qui sont trop souvent victimes des empoisonnements médicaux et des fatales pratiques de suggestion des sectes spirites, magnétiques, hypnotiques, etc.

Cependant, si nous en croyons le *Globe*, ce serait grâce à la question de l'hypnotisme qui agite les cervelles académiques que nous devrions ce regain de publicité, qui semblerait vouloir nous remettre à la mémoire de « l'ingrate capitale ».

Le journal anglais répète, avec la Presse française, que notre clientèle n'est pas composée de ducs et de duchesses comme autrefois; la noblesse, l'aristocratie ont laissé prendre leur place par de pauvres gens, dont la simplicité ne diminue pas la foi.

Nous ne pouvons que regretter que les illustres personnages ne profitent pas des bienfaits que nous nous appliquons à répandre gratuitement et avec égalité sur tous ceux qui viennent à nous, suivant en cela les préceptes des sages des temps passés.

Tant pis pour ces grands de la terre, qui ne veulent pas descendre à se coudoyer avec les pauvres. Le Zouave ne repousse personne, et tout le monde est appelé à participer aux bienfaits que les esprits aux fluides blancs épandent charitablement par son intermédiaire. Regardons les grands seigneurs, les privilégiés d'ici-bas se laisser empoisonner par la docte Faculté; ils n'ont souvent autre chose à faire que de songer à leurs souffrances, leur vie étant assurée. Mais vous, pauvres, qui venez aux guérisseurs par le fluide, réjouissez-vous, remerciez Dieu qui ne vous a pas abandonnés, et souvenez-vous que jamais Jésus de Nazareth n'a guéri un Scribe, un Gentil ou un Pharisien.

Pour édifier nos lecteurs sur l'attitude de la Presse en 1867, lors de l'Exposition universelle, nous allons mettre sous leurs yeux des extraits d'une brochure publiée en 1867, par M. Auguste Hardy, sous ce titre :

LES MIRACLES

DE

LA RUE DE LA ROQUETTE

HISTOIRE MERVEILLEUSE DU ZOUAVE GUÉRISSEUR

NOUS OPÈRENT LES GUÉRISONS

« Le but du travail que nous entreprenons est facile à déterminer, ou, pour mieux dire, ce travail n'a d'autre but que de faire connaître les faits extraordinaires dont chacun, quand la chose lui plaira, peut être témoin aujourd'hui ou demain. Nous n'expliquerons, nous ne chercherons même à rien expliquer : le merveilleux ne s'explique pas ; nous nous bornerons à constater les faits, à voir et à reproduire. Le lecteur en tirera les conséquences qui lui plairont.

« Depuis quatre ou cinq mois un bruit étrange s'était répandu dans Paris : un musicien du régiment des zouaves de la garde opérait, en fait de guérisons radicales et réputées impossibles, des miracles plus que surprenants. Dans le principe, il se transportait à domicile, guérissant les malades sans les toucher, sans même s'informer d'avance de quelle maladie ils étaient atteints, ne demandant aucun dédommagement pour s'être dérangé, et refusant les cadeaux les plus anodins que la reconnaissance des malades les engageait à lui offrir.

« Bientôt le bruit des cures merveilleuses qu'il menait à bien se répandit dans le public. Un honorable négociant du faubourg Saint-Antoine, M. Dufayet, qui avait été à même d'observer sur son principal employé, M. Moreau, le pouvoir extraordinaire dont le zouave Jacob était doué, mit à sa disposition une partie de son propre appartement, dans l'intérêt de la population ouvrière de ce quartier si habité, et le public y courut avec l'empressement qu'on connaît.

« C'est par l'opinion de cet homme, très connu dans le commerce parisien, apprécié par tous les gens qui l'ont approché, que nous voulons commencer. Il cite d'ailleurs aussi bien les cas d'insuccès que les guérisons, avouant en résumé, sans fausse honte, qu'il ne comprend absolument rien à ce qui se passe tous les jours sous ses yeux.

« M. Dufayet déclare très carrément qu'il ne cherche pas à

comprendre, et qu'il lui suffit de ne pouvoir douter des guérisons dont il a été témoin, heureux de rendre ainsi, indirectement, service à la population du faubourg.

» Sous ce rapport, son but est certainement atteint, et on ne peut que le féliciter de sa généreuse initiative. Convaincu comme il l'est, il devait agir comme il a agi.

» M. Dufayet a d'ailleurs trouvé rapidement des imitateurs. Ainsi, l'un d'eux, M. le comte de Châteauvillard, vient d'envoyer au Zouave le bail en règle d'un grand appartement situé au premier étage de son hôtel, rue Saint-Lazare. Le propriétaire bailleur déclare que, reconnaissant d'avoir été soulagé d'une grave maladie, il supplie le preneur de vouloir bien utiliser son immeuble pour la réception des personnes souffrantes du quartier et « en jouir et disposer entièrement et gratuitement pendant trois, six ou neuf années, au choix dudit preneur, etc., etc. ».

» J'ignore si le Zouave signera ce bail, unique dans son espèce; je sais seulement qu'il y est fort engagé, surtout par son père qui voudrait lui épargner le trajet long et fréquent de Versailles à la rue de la Roquette, ainsi que les frais de déplacement, prélevés sur la bourse du musicien, qui, je le répète, ne veut entendre parler d'aucune espèce d'indemnité, de cadeau ou de rémunération.

» Ce qu'il y a de bien certain — et la parole de M. de Châteauvillard est de celles qu'on ne saurait mettre en doute — c'est que le *Petit Journal*, dans son numéro du 21 août dernier, a publié la lettre suivante, très significative et très caractéristique :

« Monsieur,

« Ayant lu dans les journaux que j'avais offert au zouave Jacob
» une partie de mon hôtel, je vous prie de vouloir bien insérer
» que je ne lui ai fait cette offre que dans le cas où il serait forcé
» de quitter le quartier de la Roquette.

« A Dieu ne plaise que je veuille l'enlever à ses pauvres ma-
» lades, qui, du reste, viendront bien le trouver. Cette offre, je
» l'ai faite aussi par reconnaissance et par humanité.

« On m'avait conté des choses si extraordinaires que, paralysé
» comme je l'étais, j'ai voulu assister à une de ces séances; j'ai
» emmené ma femme, parce qu'elle était toujours souffrante, et
» voici ce que j'ai vu. Parvenu rue de la Roquette, 80, à une im-
» passe, je suis descendu de ma voiture avec l'aide de mon valet
» de pied et d'un brave ouvrier qui s'est empressé de prendre mon

» autre bras, pour me soutenir jusqu'à la manufacture de M. Dufayet. J'arrivai ainsi à la porte de sa petite cour; là, un invalide
» incorruptible refuse de me laisser passer sans numéro.

» Je profite de ce moment d'attente pour dire un mot à ce
» brave et honnête M. Dufayet, qui prête la cour de sa manufacture, ses bureaux, son appartement pour aider à cette grande
» œuvre de charité dont le Zouave Jacob est l'âme.

» Mon secrétaire, qui par bonheur connaissait M. Morcan,
» premier commis de M. Dufayet, lui fit signe, et, me voyant
» impotent, et pour cette cause seulement, nous donna l'entrée
» de cette bienheureuse cour encombrée de malades, car la devise
» du Zouave est que les plus malades passent les premiers.

» Ma femme se prit à pleurer en voyant tant d'infortunes.
» Nous trouvâmes là une dame qui venait d'amener sa fille; elle
» nous raconta qu'elle l'avait fait administrer. La jeune personne
» était en séance et sa mère n'avait pu y assister, car la porte ne
» s'ouvre que pour les malades. Je vis cette jeune fille sortir et
» regagner à pied, suivie de sa mère, le fiacre qui l'avait amenée. Elle qui avait été transportée à bras d'homme!

» Je vis aussi un homme ayant le cou tordu et ne pouvant
» marcher, sortir et sauter de joie aux grands applaudissements
» de la foule, qui le connaissait comme habitant du quartier.

» Enfin nous fûmes introduits dans la chambre, qu'on pourrait appeler la chambre des miracles; là je vis arriver,
» portés par les ouvriers de M. Dufayet et par lui-même, des
» êtres si souffrants, si paralysés, si incroyablement malades,
» qu'on les soutenait, qu'on les asseyait sur des chaises, pressés
» les uns contre les autres, et qu'on les calait pour ainsi dire
» par leurs voisins.

» Quand cette chambre fut bien pleine de ces infortunés, le
» Zouave entra et dit : « Que personne ne me parle que je ne l'interroge, ou je m'en vais. » Le plus grand silence s'établit. Il
» fit le tour de ses malades, disant à chacun sa maladie, puis,
» sans les toucher, il dit aux paralytiques : « Levez-vous! » et
» les paralytiques se levèrent; j'étais du nombre, et je le fis sans
» efforts.

» Au bout de vingt minutes, il nous dit de nous retirer, et
» dans le plus grand silence chacun sortit. Ma femme, plus polie
» que moi, voulut le remercier; il lui imposa silence et dit simplement : « D'autres souffrances m'attendent. Vous êtes guérie;
» que cela vous suffise, allez! »

» On s'empressa autour de moi, me demandant affectueuse-

ment de mes nouvelles, et je regagnai ma voiture, qui m'attendait loin de là, seul et sans]soutien, marchant sur un pavé
» tellement mauvais qu'un homme de vingt ans pourrait s'y
» donner une entorse.

» Depuis ce temps, ma femme se porte à merveille.

» Il y a un fait extraordinaire que je me plais à citer : bien
» des misères encombrent la rue, pas un pauvre ne songe à tendre la main ; il semble dans ces lieux que chacun s'oublie lui-même pour ne faire que du bien aux autres.

» Est-ce l'influence de cette immense charité du Zouave qui se répand dans tous les cœurs ?

» Agréez, etc.

» CHATEAUVILLARD. »

OPINION DE LA PRESSE

« Pour la première fois aujourd'hui, j'ose réclamer l'attention que les habitués du *Figaro* accordent si justement à mes confrères; je l'ose d'autant mieux que rien n'est de moi dans ce qui va suivre: je raconte, voilà tout.

« Le public d'abord, la presse ensuite se sont émus depuis plusieurs jours déjà du bruit qui se fait autour d'un homme, d'un guérisseur qui, disait-on, fait des miracles; nous avons attendu, puis, le bruit grandissant, il a été décidé que l'un de nous irait aux renseignements et verrait par ses yeux les choses fabuleuses qu'on disait. C'est pour cela que j'ai passé cinq heures avec le Zouave Jacob, et je vais, par une simple narration, exposer tous les faits dont j'ai été le témoin.

« Tout ce qu'on m'avait dit était bien pour aiguïser davantage encore ma curiosité. Aussi, le lendemain matin, j'étais à Versailles, et, grâce aux soins de MM. les officiers, ma curiosité fut satisfaite. A midi, je prenais le café avec le Zouave dans l'estaminet qui est en face de la caserne. C'est là qu'il donne ses consultations, et, pour y arriver, il nous fallut traverser un flot de monde qui attendait depuis cinq heures du matin. Il y avait là des gens venus de Nevers, d'autres du Jura; je vis beaucoup de dames soutenues par des domestiques à livrée armoriée, de vieilles paysannes et des enfants, beaucoup d'enfants.

« Nous passâmes d'abord ensemble une demi-heure, pendant laquelle je pus tout à mon aise examiner Jacob. C'est un homme de taille moyenne et solidement bâti; il a trente-neuf ans aujourd'hui. Depuis vingt ans qu'il est au service, il a été un peu partout: dans l'artillerie, dans le génie, dans la cavalerie, aujourd'hui trombone dans la musique, et porte la médaille de Crimée avec le cran de Sébastopol. Sa figure est oblongue, il porte la barbe entière châtain foncé, et rase comme, du reste, sa chevelure; le front est haut, l'œil est enfoncé et le regard profond; le nez mince, droit et un peu long; la bouche moyenne et le menton pointu; pas de rides profondes sur le visage ni sur le front,

dont la physionomie serait parfaitement reposée, placide même, n'était l'œil brun qui brille toujours derrière les paupières souvent à demi fermées. Jacob s'exprime très correctement et sans jamais parler l'argot que ces chers zouaves aiment tant. Il est très intelligent et a beaucoup d'acquis ; il a lu Gall et Lavater, et possède l'anthropologie.

» La séance allait commencer ; nous fûmes bientôt dix-huit dans une salle qui cubait bien vingt-cinq mètres, juste ce que, dans les hopitaux, on exige pour un seul malade. Une dame dut sortir. Jacob imposa le silence, puis tout à coup sa physionomie devint sévère ; il sembla se concentrer tout entier dans un grand effort de volonté pendant que son regard, d'abord baissé, se leva ensuite pour se reposer sur chacun des assistants.

» Il veut pendant ce temps l'immobilité et le silence absolus, et c'est avec rudesse qu'il rappelle à l'ordre les contrevenants. Cela dura dix minutes environ. Saisissant alors la béquille d'une vieille femme et la jetant au loin :

» — Venez ici, fit-il.

» — Je ne puis marcher sans béquille, dit-elle.

» — Venez, vous dis-je !

» La femme fit un effort, puis elle marcha et vint au Zouave

» — Vous aviez une jambe paralysée, lui dit-il : levez-la plus haut... plus haut encore, là ; c'est bien, fichez-moi le camp !

» La vieille mendicante, qui avait obéi, s'en retourna à sa place.

» Ce fut au tour d'un ouvrier dont le bras droit était paralysé et qui pouvait à peine porter la main jusqu'au nez : il la mit bientôt sur la tête et derrière le dos. Une petite fille qu'on avait apportée s'en alla en marchant. Mais d'autres malades n'eurent aucun résultat. Jacob, du reste, n'a la prétention de guérir personne. « J'ai en moi, me dit-il ensuite quand nous fûmes seuls, un grand pouvoir magnétique qui agit sur le système nerveux tout entier, mais qui ne saurait remplacer les organes enlevés par des opérations ou détruits par des accidents ; je ne saurais rendre la vue à un œil crevé, mais j'ai guéri des amauroses. »

» Il congédia tout le monde, et quatre malades s'en allèrent sans béquilles. Ce furent des exclamations !

» Il y avait là deux cents personnes qui attendaient, qui depuis huit jours viennent tous les matins et reviendront encore, beaucoup d'entre elles à pied, et souvent de bien loin ; il faut attendre son tour.

» Jacob congédia son monde. Puis ce fut tout. Voilà toute sa

manière d'opérer; voila, je le répète, ce que j'ai vu : rien de plus, rien de moins.

» Il était l'heure pour Jacob de se rendre à Paris. Quand ceux qui attendaient le virent s'éloigner, ce furent des cris de désespoir. Ceci à la lettre. Une dame avec sa fille le suivit jusqu'à l'avenue de Sceaux, priant, suppliant, prête à se mettre à genoux, elle et d'autres; mais les moments étaient comptés, et bientôt le train nous emportait tous deux.

» J'avais obtenu de Jacob qu'il me mènerait avec lui rue de la Roquette, car je voulais voir comment se passaient les choses à Paris où il n'y a pas que lui seul de remarquable; j'avais à voir M. Dufayet.

» En route nous causâmes. Je sus que depuis très longtemps, étant enfant même, il exerçait sa salutaire influence sur les gens qui l'entouraient; on s'en était peu occupé jusqu'à l'an dernier au camp de Châlons, où une paysanne s'était empressée de crier à tout le monde sa guérison. La foule accourut, et l'affaire fit du bruit au point qu'une Commission de médecins fut nommée par ordre du maréchal de Saint-Jean-d'Angély; mais il n'y avait rien à dire. Jacob est bon soldat qui s'occupe consciencieusement dans son trombone; pour le reste, il conseille, ne prescrit aucun médicament et refuse toute rémunération. Aucune loi ne saurait l'atteindre.

» Y en eût-il, d'ailleurs, qu'il faudrait les oublier devant les étonnants résultats obtenus. Le nom de Jacob grandit; il reçoit chaque jour des paquets de lettres et de cartes de directeurs d'hôpitaux, de médecins même et de prêtres qui l'assiègent avec persistance. Peut-être ces derniers en veulent-ils faire un nouveau messie et mettre sur le compte de la Vierge, ou de toute autre sainte, les miracles que ce troupiér fait si simplement, sans malice ni tapage! Jacob ne répond à rien. Il n'a consenti qu'à une chose : la rue de la Roquette est loin et les locaux où il opère insuffisants; M. le comte de Châteauvillard, le légiste du duel, lui a offert toute la partie postérieure de son hôtel de la rue Saint-Lazare qui donne rue de la Tour-des-Dames; les malades qui attendent seront assis et à couvert; le local sera approprié jeudi prochain. C'est là la seule chose, parmi toutes celles qui lui ont été offertes, qu'ait acceptée Jacob et dans le seul intérêt de ses malades.

» En devisant ainsi, nous arrivâmes à la rue de la Roquette, où l'arrivée du guérisseur fut saluée par la foule impatiente. J'entrai avec lui chez M. Dufayet.

» C'est à M. Dufayet que les malades sont redevables des soins

du Zouave Jacob qu'il connaissait depuis longtemps. Il y a un mois, Jacob guérit en quelques minutes la bonne de son ami, qui s'empressa d'appeler chez lui tous les malades qu'il connaissait; il n'en fallut pas plus pour que le bruit se répandit au point d'atteindre les proportions qui donnent la célébrité aujourd'hui au simple zouave d'hier.

» Je fus témoin encore de faits semblables à ceux que j'ai rapportés plus haut. Mais le Parisien est plus turbulent que le Versaillais; ce qui fait qu'ici les choses se passent d'une façon tout autre. Il a fallu des hommes pour maintenir la foule et l'empêcher d'encombrer les ateliers de M. Dufayet, qui est affineur de métaux. Un invalide s'est offert, qui garde la porte, et observe si consigne avec une sévérité automatique. Pas de numéro, on n'entre pas, quoi qu'on dise. Et puis Jacob est secondé par son père, qui aide à introduire les malades impotents, et M. Dufayet, qui a livré toute sa maison au guérisseur.

» Ses salons, sa salle à manger, sa chambre à coucher, tout est encombré; les commis eux-mêmes s'occupent de l'ordre, et, avec leur patron, portent souvent sur leur dos les malheureux qui ne peuvent se traîner.

» Et puis M. Dufayet a la main fort ouverte, on le sait, et il faut le dire. N'est-il pas touchant de voir tous ces hommes dévoués qu'aucun intérêt ne guide, que l'amour du prochain?

» Voilà ce que j'ai vu. Voilà ce que je rapporte sans réflexions. Je constate ce que le lecteur, à son tour, constatera, pour peu qu'il ait la patience d'attendre : il verra ce zouave extraordinaire en tout, qui boit à peine et ne fume pas, qui, samedi, en causant avec moi, ne savait pas à qui il avait affaire, et qui sera fort étonné en lisant ces lignes.

» IVAN DE WÆSTYNE. »

« On le voit, ajoute M. Hardy, les membres les plus influents, les plus intelligents et les plus jeunes du journalisme parisien n'hésitent pas à témoigner des faits qu'ils ont vu se passer devant leurs yeux. Que la raison se refuse à y croire, c'est très bien ; mais il n'est pas moins vrai que leur bonne foi les force à raconter la vérité, et à s'incliner devant elle. Thomas, d'incrédule mémoire, s'avouait vaincu quand il avait touché du doigt les choses auxquelles il ne voulait point croire : il faut croire que M. Ivan de Wæstyne est au moins aussi facile à convaincre que l'apôtre en question. Il a touché, il le dit : il serait au moins impoli de lui soutenir le contraire. »

CE QUE C'EST QUE LE ZOUAVE JACOB

« Que dire en présence d'affirmations aussi catégoriques venant d'un homme d'honneur, et comment expliquer les faits surprenants auxquels fait allusion la lettre que nous venons de citer tout au long ?

» Quel est le secret du Zouave Jacob, et a-t-il un secret ? Est-il, à un degré inconnu jusqu'à ce jour, doué d'une puissance magnétique inexplicable ? Nous n'avons pas, nous le répétons à dessein, la prétention de le rechercher.

» Un militaire m'a raconté qu'à l'âge de vingt-cinq ans, le héros de toutes ces merveilles avait non seulement suivi, mais fait lui-même un cours de philosophie. Ce militaire, jeune encore, ne pouvait cependant rien préciser à ce sujet.

» Je n'ai pas osé me permettre d'interroger M. Jacob ; mais cette licence a été prise par une des sommités de la presse parisienne, qui lui a exprimé le désir d'avoir des explications sur la source et la nature du pouvoir extraordinaire que le public lui attribue.

» M. Jacob a répondu « qu'il n'en savait rien lui-même, et que les spirites en faisaient honneur au spiritisme, les magnétiseurs au magnétisme, et les médecins au charlatanisme ; que, pour lui, il ne s'en inquiétait pas ».

» Un officier supérieur, peu crédule et assez mal disposé, ayant un jour, dit-on, demandé à M. Jacob, en invoquant sa parole d'honneur et sa loyauté de soldat, s'il croyait sérieusement avoir guéri de véritables malades, M. Jacob lui répondit :

« Je sais qu'ils viennent à moi se disant souffrants, je sais qu'ensuite ils se disent guéris ; mais ce n'est pas mon affaire de savoir s'ils étaient véritablement souffrants et si je les ai véritablement guéris. Je les ai vus, je leur ai parlé, voilà ce que je sais. Quand ils s'en vont, je ne m'en inquiète plus ; c'est donc plutôt à eux qu'à moi qu'il faut demander une parole d'honneur. »

» Un membre de la Faculté, très haut placé, voulut à son tour obtenir des renseignements spéciaux, des ex-malades d'abord, qui lui donnèrent toute satisfaction, ensuite de M. Jacob, qui fit seulement preuve d'extrême complaisance en subissant patiemment une sorte d'interrogatoire scientifique. Finalement, le docteur termina la conversation par une demande qu'il semblait avoir empruntée à l'officier supérieur dont je viens de parler : — N'avez-vous guéri que des malades imaginaires, ou croyez-vous sincèrement avoir opéré sur de véritables affections plus ou moins graves ?

» Le Zouave répondit que « ce n'était point son affaire de savoir s'il guérissait, — et d'expliquer les maladies qu'il guérissait. Ils disent que cela leur fait du bien, et cela me suffit. C'est à la science de les suivre et de les interroger. Quant à moi, je leur nomme leurs affections que je vois, je ne sais comment, car je n'ai jamais fait d'études spéciales. A ceux qui ne peuvent pas bouger, je dis de remuer, et presque toujours ils se remuent. Par-dessus tout, je leur recommande de ne point se droguer. »

» M. Jacob déteste les pharmaciens et n'aime guère les ecclésiastiques. On assure qu'il éconduisit un jour assez brusquement un prêtre qui semblait lui imputer la prétention de vouloir passer pour faire des miracles : « Je crois en Dieu, mais je ne l'importune jamais, dit-il, et je ne connais pas les saints dont vous me parlez. »

» On a conclu de cette réponse que le Zouave n'avait pas de religion; on a même imprimé, dans un journal, qu'il n'avait ni religion, ni nation. Je crois savoir qu'il y a eu à cet égard une sorte de malentendu. C'est de son père qu'il s'agissait. En effet, le père, tout en parlant assez souvent de Dieu, semble ignorer dans quelle religion il est né et à quelle nation il appartient. Il avoue même ne savoir rien de son origine. Quant au Zouave, il est Français; ce point n'est pas douteux.

» L'autorité civile a, nécessairement, dû se préoccuper des consultations de M. Jacob, ne fût-ce qu'au point de vue de l'ordre public et de l'encombrement qu'elles occasionnent chaque jour rue de la Roquette, où il faut envoyer des sergents de ville pour maintenir la circulation et faire ranger les voitures.

» Un magistrat aurait dit, à ce sujet, à un de ses amis, qu'il ne voyait absolument rien de répréhensible dans la conduite du Zouave; que donner confiance aux malades et supprimer toutes les maladies imaginaires en agissant sur la raison par des

moyens licites et avec désintéressement était en soi un procédé fort sage et que l'on ne saurait qu'approuver.

• Un autre ami de ce magistrat lui fit alors remarquer que des boiteux, notoirement connus, avaient rejeté leurs béquilles, et que ce fait ne pouvait être attribué à une action purement morale exercée sur l'intelligence; que des enfants, paralysés depuis leur naissance, avaient recouvré l'usage de leurs membres instantanément, bien qu'ils ne pussent comprendre ce qui avait été dit.

» Du reste, comment expliquer l'accroissement journalier de la foule et la persistance des effets produits, s'il ne s'agissait que d'une simple influence factice sur l'imagination, alors surtout que beaucoup d'incrédules — de leur aveu — ont été guéris?

• Je puis citer, personnellement, un avocat qui s'est soumis — par curiosité — à l'influence du Zouave et qui, tout en agitant aujourd'hui une main paralysée depuis cinq ans, fait encore le saint Thomas, dans la crainte de paraître indirectement croyant. »

La presse et le public parisiens ne sont pas seuls à être émus des faits extraordinaires dont on ne peut contester l'évidence. Dans un grand nombre de feuilles départementales on s'est occupé du Zouave guérisseur, et, ainsi que le disait, dans le *Figaro*, M. Ivan de Woestyne, de toutes parts affluent à Versailles les paralytiques, les boiteux, les malheureux atteints de la danse de Saint-Guy, les affligés de toute espèce.

Il y a des assertions, ajoute M. Hardy, devant lesquelles tous les raisonnements sont impuissants. Dire à un homme qui vous certifie qu'il fait soleil en plein midi, lui dire, quand il n'a qu'à ouvrir les yeux pour voir le contraire, qu'il pleut, et vouloir le lui prouver, est insensé. Lorsqu'un témoin de bonne foi et de bon sens, désintéressé dans la question, vient nous certifier qu'il a vu, il faut s'incliner, il faut tenir pour certaines les choses qu'il affirme. Aussi n'avons-nous pu résister au désir de citer l'article que le spirituel et honorable publiciste M. Ivan de Woestyne a publié dans le *Figaro* du 16 août dernier.

Devant toutes les manifestations qui se sont produites en plein Paris, alors que les sommités du monde entier étaient accourues pour l'Exposition de 1867, on ne peut que constater non seulement l'enthousiasme de la Presse parisienne, mais celui des cinq parties du monde. De plus, les directeurs de théâtres, de cafés-concerts, chansonniers, caricaturistes donnèrent libre carrière à leur savoir-faire pour bénéficier à qui

mieux mieux de l'immense popularité du Zouave; les industriels mêmes se mirent de la partie pour exploiter la vogue de ce nom devenu si célèbre : tout était à la zouave, à tel point que cela devenait gênant pour le guérisseur, qui ne pouvait faire un pas sans être environné et cerné par la foule.

Mais cela ne pouvait durer : cette même presse, qui avait si chaleureusement accueilli les phénomènes de la rue de la Roquette, influencée bientôt, et sans doute salariée par les sectes scientifiques médicales et sacerdotales, troublées dans leur apathique sécurité, et menacées dans leurs intérêts, ouvrit bientôt ses colonnes aux revendications des prohibitionnistes éhontés du progrès.

Le *Figaro* du 22 août ouvrit le feu et publia l'article suivant :

« La lettre qui va suivre nous est parvenue, accompagnée de la carte du docteur Piorry. Elle a donc la même valeur que si elle était contresignée par le célèbre professeur.

« A M. de Villemessant, rédacteur en chef du *Figaro*.

« Monsieur,

« J'ai lu, dans un des derniers numéros de votre intéressant journal, un article qui me paraît fort original, pour ne pas me servir d'une expression plus suspecte, relativement à la valeur que je crois devoir lui accorder.

« Il s'agit d'un nouveau médecin emboitant le pas — c'est son métier — au docteur de noirs souvenirs, et auquel la renommée, dont les trompettes sont aussi variables que le vent qui les fait résonner, est sur le point d'accorder un titre que le bon sens de notre époque saura apprécier à sa juste portée.

« Il n'y a jamais eu de faiseurs de miracles ; il n'y en aura jamais ; il ne peut en exister aujourd'hui.

« Que penser alors des prétendues guérisons opérées par un certain zouave illuminé, et dont votre journal semble se faire l'écho enthousiaste ou naïf ?

« Y avez-vous bien songé, Monsieur, qui assumez la responsabilité d'une telle divulgation ?

« Savez-vous que la masse cherche à s'instruire en lisant votre journal, et qu'elle est toute disposée, par la confiance légitime que vous parvenez à lui inspirer, à accepter, au milieu des plus grandes vérités, des erreurs préjudiciables à ses intérêts physiques et moraux ?

« Ignore-t-on encore que les affections, que les médecins désignent sous le nom définitif de paralysies, reconnaissent toujours pour cause une lésion organique du système nerveux, qui en est ainsi constamment le point de départ ?

» Eh bien ! si le fameux zouave guérisseur dont il est question dans le *Figaro* n'a qu'à prononcer devant chaque Lazare éclopé ces paroles proverbiales : *Jette là tes béquilles et viens vers moi*, pour le guérir de ses rhumatismes, il faut avouer en toute humilité qu'il a, pour la seconde fois, depuis que le monde existe, résolu un grand problème que la médecine, toute science exacte qu'elle est, ne parviendra jamais à résoudre, elle. Ce problème, le voici : Tout être organisé obéit à des lois réputées immuables, qui président à sa naissance, à son développement et à sa mort. Quelle est la puissance lumineuse ou occulte qui pourrait l'affranchir de ces lois ?

» Aux docteurs, aux philosophes, aux génies de toutes sortes, au zouave enfin à répondre !

» Si la solution théorique de cette question effrayait ce dernier, probablement peu fait aux dissertations métaphysiques, je lui propose de mettre à sa disposition plusieurs malades atteints de paralysies bien reconnues, que j'aurai le soin préalable d'examiner, sous les yeux mêmes de nouveaux croyants, et en présence d'incrédules endurcis, et je ne crains pas de le défier, non seulement de guérir et de soulager les malades amenés, mais encore de ne pas donner des preuves palpables de son ignorance mystérieuse, dont quelques personnes veulent profiter.

» A vous, monsieur de Villemessant, homme plein d'intelligence et d'initiative, à dissiper quelques doutes sur la valeur d'une science que l'on a toujours exploitée.

» Publiez cette lettre. Elle ne peut manquer de vous attirer une partie de l'honneur que je m'attribue en la signant avec indépendance et raison.

» Docteur CASIMIR CARCASSONNE,

» Rédacteur de l'*Événement médical*. »

Figaro du 23 août 1867.

• La lettre des docteurs Piorry et Carcassonne que le *Figaro* a publiée hier veut prouver qu'on a tort de faire sonner les trompettes de la renommée pour le Zouave Jacob, qui joue du trom-

bone le matin, et qui guérit les incurables de la Faculté à ses moments perdus.

» C'est leur avis, ce n'est pas le mien, et je n'ai pas à répondre à cette lettre par laquelle ces messieurs, qui n'ont rien vu, nient ce que j'avais affirmé, moi, avoir vu — ce qui, soit dit en passant, est peu poli ; — je ne veux pas non plus relever d'autres erreurs de cette lettre, où il est dit que la médecine est une science exacte, où il est fait des définitions sur la paralysie, sur la vie, sur la mort, etc., toutes phrases qui n'ôteront rien à la conviction que j'ai acquise par mes yeux ; je veux seulement répondre à l'offre que font ces messieurs de livrer au Zouave des malades, choisis par eux, et que Jacob recevra certainement quand ça leur fera plaisir, par une autre offre, qui m'est faite par une autre lettre qu'a reçue le *Figaro*, à propos de cures extraordinaires, que nient MM. Piorry et Carcassonne.

» Voici un extrait de cette lettre :

« Dernièrement, à propos d'une dissertation remarquable
» d'un de vos collaborateurs, M. d'Auvergne, sur le poison de
» Vandoux, dont l'infortunée princesse Charlotte est, à coup
» sûr, la malheureuse victime, j'écrivis à M. de Villemessant
» une lettre dans laquelle j'affirmais qu'au moyen d'un verre
» d'eau ou de tisane magnétisée et saturée de l'antidote de ce
» poison, je pouvais lui rendre et la raison et la santé.

» M. de Villemessant crut, sans doute, que ma lettre n'était
» qu'une réclame dont son journal ne devait pas faire les frais,
» et ne jugea pas à propos de la publier. Je viens aujourd'hui,
» Monsieur, en raison de vos relations avec M. de Villemessant,
» vous prier d'être mon interprète auprès de lui.

» Je tiens un pari de 10,000 francs contre M. de Villemessant ; je magnétiserai un verre d'eau que la Rédaction, en masse, ira chercher où bon lui semblera ; la magnétisation durera un quart d'heure, puis M. de Villemessant boira le verre d'eau.

» Si, dans le délai que j'aurai fixé, délai qui ne dépassera pas vingt-quatre heures, et qui pourrait être beaucoup moins long, en raison de la dose, M. de Villemessant n'offre pas tous les symptômes de l'aliénation produite par le poison des Vandoux à dose légère, symptômes identiques à ceux que présente l'état mental de la malheureuse princesse, je perds 10,000 francs.

» Dans le cas contraire, il me payera 10,000 francs lorsque

» je lui aurai rendu et la raison et la santé au moyen d'un autre
» verre d'eau magnétisée et saturée par l'action du fluide magné-
» tique, de l'antidote de ce poison que je ne connais pas, mais
» que je puis m'assimiler, comme tous les autres, sans éprouver
» moi-même ses effets. Cette proposition me paraît acceptable ;
» dans ce cas, je me tiens à la disposition de M. de Villemes-
» sant.

» Veuillez agréer, etc.

» P.-P. JACQUOT,

» 29, rue de l'Arc de Triomphe. »

» Tout acceptable et raisonnable que paraisse à M. Jacquot cette proposition, M. de Villemessant ne l'a pas acceptée, pour plusieurs raisons : d'abord, notre rédacteur en chef ne peut distraire à son profit une somme de 10,000 francs, alors que le timbre de son journal lui en coûte autant tous les deux jours ; puis, il n'a pas le temps d'être fou pendant vingt-quatre heures ; et enfin, il exécute l'eau.

» Voilà une excellente occasion pour MM. Piorry et Carcassonne ; ils nous demandaient un guérisseur, nous leur en fournissons deux. Qu'on dise donc après cela que le *Figaro* n'est pas le journal le mieux approvisionné du monde entier ! — Que MM. Piorry et Carcassonne, qui veulent convaincre les populations, livrent donc les malades à Jacob, et se livrent eux-mêmes à M. Jacquot. Nous attendons.

» Vous verrez qu'ils n'en feront rien, et qu'ils diront que ce n'est pas vrai.

» IVAN DE WESTYNE. »

D'après ce que nous venons de lire, nous sommes suffisamment fixé sur la valeur de ce personnage, qui, dans sa lettre, propose au Zouave de mettre à sa disposition plusieurs malades atteints de paralysie, etc.

Voilà qui est divertissant ! Le Zouave, qui a fait une telle sensation par les cures qu'il a obtenues dans la capitale de notre beau pays de France, en pleine lumière, au moment de l'Exposition universelle, va condescendre platement à se mettre à la disposition d'un médecin saltimbanque de cet acabit ! En vérité, c'est plaisant, surtout si l'on se reporte à l'opinion des sommités de tous les temps, qui ont avoué, d'accord avec le fameux professeur Marchal, de Calvi (*France méd. et ph.*), « qu'il n'y a plus en médecine, depuis longtemps, ni principes, ni foi, ni loi... Nous cons-

truisons une tour de Babel, ou, plutôt, nous ne construisons rien. »

« Il n'y a jamais eu de faiseurs de miracles. »

Mais qui vous dit, célèbre des célèbres docteurs, que les guérisons obtenues par le fluide des Esprits blancs fussent des miracles? Ce n'est sans doute pas le Zouave qui a accrédité cela, car il sait très bien qu'il « n'y a jamais eu de faiseurs de miracles, qu'il n'y en aura jamais, et qu'il ne peut en exister aujourd'hui ».

« Si le fameux zouave guérisseur, dont il est question dans le *Figaro*, ajoutez-vous, n'a qu'à prononcer devant chaque Lazare éclopé ces paroles proverbiales : *Jette là tes béquilles, et viens vers moi*, pour le guérir de ses rhumatismes, il faut avouer, en toute humilité, qu'il a, pour la seconde fois, depuis que le monde existe, résolu le grand problème que la médecine, toute science exacte qu'elle est, ne parviendra jamais à résoudre, elle. »

Science exacte, la médecine l'osez-vous dire, monsieur le docteur; mais vous oubliez que le fameux Rostan, votre maître, a dit dans un de ses cours de médecine clinique (tome 1, pages 185 et 187) « qu'aucune science humaine n'a été et n'est encore infectée de plus de préjugés que la médecine, chaque dénomination de classe de médicaments, a-t-il ajouté, chaque formule même est, pour ainsi dire, une erreur. »

Le célèbre Claude Bernard n'a-t-il pas dit, lui aussi : « La médecine scientifique n'existe pas » ?

Le professeur Bouchardat, dans son *Manuel des mat. médic.*, page 9, ne constate-t-il pas « que la science médicale n'est pas faite, mais toute à faire » ?

« Aux docteurs, aux philosophes, aux génies de toutes sortes, au zouave, enfin, à répondre! » conclut le célèbre Piorry.

Nous répondrons, cher docteur, que nous ne saurions trop nous incliner devant votre fameuse découverte du plessimètre.

Qu'est-ce que Piorry? Qu'est-ce que son plessimètre?

Le trop fameux Piorry, qui déjà, depuis 1816, soutint dans sa thèse de docteur une théorie « sur les dangers de la lecture des livres de médecine par les gens du monde », pour ce motif sans doute que cette lecture aurait dévoilé les pratiques dangereuses de la médecine, attaque vigoureusement son collègue Claude Bernard, en voulant, par des argumentations entortillées, prouver au célèbre professeur que rien n'est plus clair, plus précis, plus mathématique même que l'art de guérir à l'aide des drogues puantes et nauséabondes de la pharmacopée, administrées à la suite de ses observations faites à l'aide du pless-

simètre à percussion médiate, qui est de l'invention d'un nommé Avenbrugger, de Vienne (1765), importé en France par Corvisart, et que Piorry qualifia de *percussion médiate* au lieu de *percussion immédiate*, nom que lui avait primitivement donné Avenbrugger. En médecine, changer le nom d'une vieille théorie erronée pour la ressusciter sous une autre forme, depuis Hippocrate, c'est toujours la même chose.

« Toutefois, exagérant singulièrement le mérite de sa *découverte*, s'écrie un de ses collègues, l'aliéniste Claude Lachaise, M. Piorry se crut, dès ce moment où elle reçut l'assentiment général, appelé au rôle de réformateur. Ne rêvant que percussion et plessimètre, il prit un langage à part et se crea une sorte d'existence idéale, qui témoigne d'une connaissance incomplète. »

« Le plessimètre, dit M. Piorry, dans une conférence du 26 février 1869, est un petit instrument de bois ou d'ivoire permettant, selon lui, de reconnaître les lésions les plus profondes et de les rapporter très fidèlement sur le papier, afin d'avoir sous les yeux la configuration de l'organe malade. » Ce trop célèbre docteur se sert également d'une petite plaque de métal qu'il applique sur le corps du patient qui a la naïveté de se prêter à cette ridicule manœuvre, et sur laquelle il frappe du doigt.

Le célèbre Magendie va nous édifier sur la valeur de la *découverte* de l'immortel Piorry, de *plessimétrie* mémoire.

Un jour que Magendie était occupé à faire l'autopsie d'un cadavre se présente Piorry, son plessimètre dans la poche. « Vous êtes venu à propos, s'écria Magendie : auscultez ce cadavre, tracez-nous son cœur. » Piorry s'applique à prouver sa science en traçant les limites du cœur sur l'épiderme du cadavre. Mais, ô déception, en ouvrant la partie du cœur, Magendie, qui avait ménagé une surprise à son cher collègue, avait eu soin d'enlever par le dos le cœur si bien tracé par ce prince du savoir. Magendie éclata de rire. Vous croyez peut être, lecteurs, que cette mystification, qui lui arrivait souvent, l'empêcha de continuer? Pas le moins du monde; il donnait même des cours aux colons du Quartier latin. Mais un beau matin qu'il s'évertuait dans sa démonstration, il trouva à la place du cœur d'un cadavre des débris de légumes, de la paille, du foin, etc., etc.; les vétérans des écoles lui avaient ménagé cette surprise. Un désordre indescriptible, des trépignements, des cris de coq et un charivari complet furent la suite de cette singulière aventure, et toutes ces preuves de son charlatanisme ne l'empêchèrent pas de con-

tinuer et de faire admettre cette ridicule théorie dans le programme des examens des écoles contradictoires médicales de notre belle France.

Maintenant, si nous voulions répondre au défi que le trop célèbre docteur académicien Piorry porte au Zouave Jacob, en demandant à lui présenter des paralytiques, nous objecterions tout d'abord que le Zouave ne peut être suspecté par personne, car les preuves de sa faculté, il les donne publiquement au grand jour et à la vue de tous.

Cependant nous voulons bien soumettre, aux appréciations de nos lecteurs, encore quelques données sur le Zouave, publiées par M. Auguste Hardy.

ENCORE QUELQUES OPINIONS DE JOURNALISTES

« Surexcitée par toutes ces insinuations de ceux en qui le public est habitué à mettre toute sa confiance, la curiosité a pris aujourd'hui des proportions énormes. On ne se contente plus de faire la queue à la porte du Zouave de la rue de la Roquette, comme à la porte du Châtelet ou des Variétés; on prend ses numéros comme aux stations d'omnibus — avec ou sans correspondance pour Versailles.

» L'affluence a été tellement considérable que la circulation a été un moment entravée, et qu'une escouade d'agents de police a été jugée nécessaire pour rétablir l'ordre et maintenir libre la voie publique. Des places ont été assignées aux voitures des malades, chacun a dû prendre son rang, et les journaux ont cité une dame qui, grâce encore à des protections, a obtenu le numéro 785, ce qui lui donnait au moment la chance d'être introduite auprès du Zouave Jacob une vingtaine de jours après celui où elle a pu se faire admettre à la queue.

» En attendant, la foule continue à encombrer les abords de la demeure de M. Dufayet. C'est au point que l'on parle de faire prendre, un de ces jours, la file aux voitures, d'un côté à la caserne du Prince-Eugène, de l'autre à la Bastille. Au milieu de tous ces groupes, tumultueux toujours, navrants parfois, on ne parle que de la puissance singulière du Zouave, des guérisons qu'il opère tous les jours, et on peut entendre des conversations, qui vont alimenter la chronique des premières feuilles parisiennes.

» Un exemple entre mille :

» Parmi les plus chauds adeptes, un journaliste avait remarqué une brave femme atrocement boiteuse...

» — Eh bien! ma brave dame, fit-il en tâchant de prendre un faux air de ressuscité du cimetière Saint-Médard, les miracles vont donc toujours?

» — Ah! Monsieur, c'est effrayant! Hier il a guéri deux

paralytiques, avant-hier trois poussifs, et, pas plus tard que ce matin, il a soufflé sur un perclus qui a descendu l'escalier en faisant la roue. On dit que la semaine prochaine il doit ressusciter un mort.

» — Ah ça ! mais c'est donc le bon Dieu que ce Zouave ?

» — Ma foi, Monsieur, je n'en sais rien, mais *c'est presque aussi pire.*

» Le mot est trop naïf, trop cru, pour être de l'invention du journaliste en question. Il l'a certainement entendu, car ces messieurs n'en trouvent pas comme ça.

» D'un autre côté, on écrit de Bourg-la-Reine :

« Hier, le Zouave Jacob, qui avait manqué le train de Paris, reconnu dans notre gare, a été l'objet d'une véritable ovation.

» Il est vrai que cette fois il venait d'opérer la cure d'un malade qu'on ne saurait accuser d'être de complicité avec lui.

» Ce malade n'est autre que le maréchal Forey qui, vous le savez, était retenu au lit depuis cinq ou six mois par une hémiplegie.

» Le traitement employé par le Zouave Jacob a été le même en cette circonstance que dans les autres. Il a ordonné au maréchal de marcher, et le maréchal s'est levé et a pu descendre faire un tour de jardin.

» Explique qui voudra ce nouveau fait incroyable. »

» Cependant, comme dans une question d'une telle gravité il est nécessaire de donner toutes les opinions, nous emprunterons encore quelques lignes à un journal sceptique par excellence, *l'Avenir national*.

» Dans son numéro du 24 août, cette feuille s'exprime ainsi au sujet du Zouave Jacob :

« La rue de la Roquette présente un curieux spectacle. A la hauteur du numéro 80 s'ouvre une longue et profonde cour, entourée de pauvres maisons et d'usines. C'est là que le Zouave Jacob opère ses guérisons miraculeuses. Déjà sur le mur d'entrée un sceptique, sans doute, ou un fanatique a tracé cette inscription : *Cour des miracles*. Cette cour sera bientôt aussi célèbre que le cimetière Saint-Médard. Deux ou trois heures avant l'arrivée du Zouave, elle est envahie par une foule de malades. Contre ses murailles malpropres, sur des tas de pierres s'accroupissent des malheureux arrivés à grand'peine sur leurs béquilles ou portés à bras d'homme ; d'autres sont étendus sur des lits ; on a sous les yeux le navrant spectacle des infirmités humaines.

« Des récits hauts en couleur circulent dans la foule. En prêtant l'oreille à travers les groupes animés, nous avons appris que le Zouave Jacob a déjà opéré de nombreuses guérisons au camp de Châlons et à Versailles, où il est en garnison. Sa vocation s'est prononcée à l'âge de trente-cinq ans. Jusqu'alors, bien que vaguement persuadé de ses vertus curatives, il n'aurait pas osé dire à un paralytique les fameux « Levez-vous ! » dont il est aujourd'hui prodigue. Parmi les guérisons qu'on lui attribue, on parle d'un jeune homme à peu près aveugle et dont, d'un seul mot, il a éclairé la vue ; d'autres malades, venus sur des béquilles, sont repartis ingambes et alertes ; d'autres ont laissé chez lui d'anciens rhumatismes ; bref, le Zouave guérit tous les maux.

« Il procède avec une simplicité particulière : les malades par groupe de quinze ou vingt sont rangés autour de lui, avec défense expresse de dire un mot ; à simple vue, il devine leur maladie ; il se contente de dire aux paralytiques : Levez-vous ; aux aveugles : Ouvrez les yeux ; aux sourds : Entendez. Aussitôt les paralytiques se lèvent, les aveugles voient et les sourds entendent. Comment s'étonner que les commères du quartier aient le nom de Jésus-Christ sur les lèvres quand elles font ces contes ?

« Ces contes ont trouvé un crédit extraordinaire dans cette ville prétendue sceptique qu'on appelle Paris. Hier, sur la porte d'entrée où se passent ces choses surprenantes, on pouvait lire cette affiche : « On ne délivrera plus de numéros avant le 25 septembre, » ce qui signifie que deux mille personnes environ sont inscrites.

« Enfin le Zouave arrive et un frisson de curiosité et d'admiration court dans la foule. Dire le pieux respect, les supplications muettes qui l'accueillent, les mains qui se joignent, les prières qui vont à lui silencieusement, c'est impossible. Il faut avoir vu les physionomies. Ce n'est pas que son costume s'y prête. Jacob arrive en zouave. C'est un homme d'une belle taille ; il a quarante ans environ, la barbe noire, le front découvert. Il traverse les rangs serrés de la foule avec tout le sérieux qu'exigent ses fonctions. Nous avons vu, de nos yeux vu, une femme saisir hardiment la veste du Zouave et serrer aussitôt la main d'une malade, dans l'espoir sans doute qu'une puissance miraculeuse se dégagerait de ce costume militaire.

« Et cela se passe en l'année 1867, dans la capitale de ce pays qu'on représente à tout instant comme si spirituel, si sceptique, si plein de sens. Nous n'avons vu aucune guérison ; mais ce que

nous avons vu, c'est combien la raison humaine est fragile, facile à prendre et prompte à s'ouvrir à l'absurde. C'est un curieux et triste spectacle qu'offre cette « Cour des miracles », encombrée de fauteuils, de lits et de voitures. Sommes-nous bien dans la patrie de Voltaire? »

Après cette vogue retentissante, il était de rigueur de chercher non seulement à jeter l'idole à terre, mais à la couvrir de boue, et il avait germé une espérance dans le docte cerveau des principales têtes de la Faculté, car nous savons de source certaine qu'un célèbre médecin académicien, nommé Jobert (de Lamballe), avait décrété dans les salons du noble faubourg — dont les représentants se laissent bénévolement empoisonner l'esprit par les sectes sacerdotales et le corps par le dessus du panier des oracles médicaux — que le Zouave, fatalement, deviendrait loq, et qu'une fois dans un hospice, il serait livré à la curiosité de ces dames. Hélas! l'homme propose et Dieu dispose. ce fut le contraire qui arriva. Le Zouave résista fort bien aux persecutions, n'y opposant que le silence, tandis que le malheureux Jobert prit la place qu'il avait assignée au Zouave, devint fou et mourut gîteux dans un cabanon. La justice de Dieu avait fait son œuvre, comme aussi les balles prussiennes avaient fait justice du militarisme impérial qui avait exercé fièrement son autorité à persécuter le Guérisseur du camp de Châlons et du quartier de la Roquette.

Ainsi que nous l'avons dit, après toutes les calomnies répandues à plaisir sur le Zouave, et le bruit de sa mort qu'on avait fait courir avec insistance, le silence s'était fait autour de nous.

Nous nous gardions bien de chercher à le rompre, ayant assez à faire de satisfaire au grand nombre de malades qui connaissaient notre retraite et qui accouraient à nos séances journalières, où nous recevions constamment une moyenne de 50 à 60 malades chaque jour.

Cependant, lorsque le magnétisme fut repris par la science, sous le nom d'hypnotisme, la Presse s'occupa de nous et nous fit rechercher.

Le journal le *Voltaire*, du 21 décembre 1886, publia un article rappelant notre souvenir; il mentionnait que nous étions mort. Nous avons alors répondu par la lettre qui suit, que nous mettons sous les yeux de nos lecteurs, avec les commentaires du rédacteur.

LE MERVEILLEUX

» J'ai toujours fait, à cette place, la part très large aux phénomènes mystérieux.

» Il me paraît qu'on ne doit nier *à priori* des phénomènes surprenants par cette raison seule qu'on a peine à se les expliquer.

» N'est-il pas évident, en effet, que la transmission électrique des pensées, des sons, des dessins, de la force, de la lumière n'a trouvé que des incrédules il y a un siècle !

» Le phonographe n'a-t-il pas été nié avec indignation en pleine Académie, alors qu'il fonctionnait devant la docte assemblée ?

» Certes, il est permis de faire des réserves en des cas très nombreux ; mais la négation pure et simple, l'exécution sommaire d'un phénomène inexplicable n'est vraiment pas digne de notre temps.

» Dans ma dernière revue, je rapprochais les anciennes expériences des magnétiseurs de celles des savants qui pratiquent aujourd'hui la suggestion hypnotique avec le retentissement que l'on sait, et je faisais observer des analogies dont on ne peut pas manquer d'être frappé. Incidemment, je parlais du Zouave Jacob, le célèbre guérisseur qui fit si grand bruit notamment vers 1846. A la vérité, comme il n'avait plus été question de lui depuis plusieurs années, je le croyais mort.

» La lettre suivante, qu'il m'adresse non de l'autre monde, mais de Paris même, atteste que je m'étais trompé.

« Paris, le 17 décembre 1886.

« Monsieur le Rédacteur,

« Dans votre article du 14 décembre (Revue scientifique sur le *magnétisme*), vous dites que je suis mort en 1883, et c'est dans cette conviction que vous voulez bien rendre justice à ma mémoire, ce dont je ne saurais trop vous remercier. Vous dites :

« On a beaucoup ri du fameux Jacob, le Zouave guérisseur. » Hélas ! Monsieur, de qui n'a-t-on pas ri ? En 1871, toute la presse a répété à qui mieux mieux que le Zouave Jacob avait été fusillé comme espion prussien ! Vous, Monsieur, vous ne m'avez pas, du moins, gratifié d'une mort ignominieuse, et je vous en adresse mes remerciements.

» Nous disions donc : De qui ou de quoi n'a-t-on pas ri ? On a ri de la vaccine, de la vapeur, de l'éclairage au gaz, de l'électricité, du fluide magnétique, etc. Si encore on n'avait fait qu'en rire !... Mais la persécution s'en est mêlée ; l'hostilité des savants, les anathèmes des sectes religieuses, qui voient le diable partout hors d'elles-mêmes, n'ont pas fait défaut.

» Cependant, nous avons les chemins de fer qui conduisent les prohibitionnistes du progrès de nos jours à leurs écoles, le gaz, l'électricité qui les éclaire ; on croit au magnétisme, conspué par les académiciens d'il y a un siècle, lesquels, dans leur infaillible sagesse, déclaraient « n'avoir rien vu ni rien compris ».

» Aujourd'hui — dites-vous — le magnétisme semble être le fait des charlatans, tandis que l'hypnotisme a fait son entrée dans le domaine scientifique. « La confusion est pourtant facile sur bien des points, — ajoutez-vous — ; le Zouave guérisseur procédait en certains cas comme on procède actuellement à la Salpêtrière : il pratiquait la suggestion sous d'autres noms baroques ; un de ses moyens curatifs était le solo de trombone. »

« Permettez-moi de vous faire observer, Monsieur, que je n'ai jamais donné aucun nom aux phénomènes de guérisons obtenues à mon contact et que, si j'ai fait mon métier de jouer du trombone, ce n'était pas pour guérir. Ce petit ridicule que vous m'attribuez serait fait, du reste, pour atténuer les moyens bizarres qu'emploie M. le docteur Charcot à la Salpêtrière pour frapper l'esprit des pauvres folles, et vous avez raison quand vous dites : « On parut trouver (celle la trombone) profondément grotesque, et cependant nul ne songe à se moquer de l'emploi que M. Charcot a fait du gong à la Salpêtrière, où l'on hypnotise les malades à l'aide de ce bruit, ou bien grâce à des coups de sifflet, ou encore aux vibrations d'un diapason. »

» M. Charcot, doutant sans doute de la science médicale, qui, suivant un mot de Claude Bernard, « n'existe pas », a jugé à propos de créer un genre de magnétisme nouveau qu'il a baptisé du nom d'hypnotisme, de remplacer le baquet de Mesmer, l'arbre de Puységur, le miroir magique de Dupotet par une

espèce de tam-tam chinois (gong), un sifflet ou autres instruments plus ou moins harmonieux.

» J'avoue n'avoir jamais usé de pareils moyens. Je vous sais gré d'avoir rappelé cette vérité que j'affirmai devant mes juges : « Nous croyons à la puissance du fluide magnétique qui s'échappe de nos yeux. Par la fixité de notre regard, nous guérissons les malades, sans avoir besoin de connaître leur maladie. »

Et nous ajoutons que nous attribuons ce résultat au concours des Esprits, aux fluides blancs des régions élevées, que nous évoquons, à l'exemple de Jésus Krishna des Indous, d'Apollonius de Tyane et, selon la légende évangélique, de Jésus de Nazareth et d'autres guérisseurs qui ont subi la persécution et le martyre par la croix, la potence ou le bûcher. Aujourd'hui, grâce à la civilisation et au progrès, la persécution s'est adoucie et ne s'exerce plus que par la calomnie, l'amende et la prison, derniers restes d'une intolérance dont la raison humaine fera bientôt justice.

» Je vous prie d'agréer, Monsieur, etc.

» LE ZOUAVE JACOB. »

» Sans entrer, bien entendu, en discussion sur le concours des Esprits et des « fluides blancs », je donne acte à M. Jacob de ses rectifications : il n'utilise le trombone que dans des tons harmonieuses et nullement curatives ; mais je serais désolé qu'il me crût capable de nier sans contrôle l'influence du trombone sur la santé publique... Le trombone peut avoir du bon, ne fût-ce que pour communiquer avec les gens « durs d'oreille ». Et, d'ailleurs, n'a-t-on pas imaginé la médecine des parfums ?...

» Pourquoi n'en viendrait-on pas à utiliser aussi les sons ou même les couleurs ? Un mauvais plaisant pourrait même faire observer que les couleurs sont fort usitées dans l'art de guérir, si variable, si ondoyant.

» Mais ceci ne fixe point suffisamment nos idées sur les doctrines particulières de M. Jacob. M. Jacob m'a fait remettre deux de ses publications : l'*Hygiène du Zouave Jacob*, qui parut en 1881, à la librairie Ghio, et une brochure intitulée : *Charlatanisme de la médecine, son ignorance et ses dangers*, publiée à la même librairie en 1883. Le temps me fait défaut en ce moment pour lire ces productions, sur lesquelles j'aurai peut-être l'occasion de revenir ; mais il suffira de dire que le Zouave Jacob ne paraît pas avoir la prétention de guérir tous les maux, même avec le concours « des fluides blancs » les plus distingués.

« Ce qui paraît avéré, c'est qu'un grand nombre de malades qui vont chez lui en sortent avec la sensation d'une amélioration plus ou moins notable.

« Il assure qu'il les soulage grâce à l'action fluïdique, qui ne s'exerce que sur certaines personnes, sur des organisations « sympathiques ».

« C'est bien un peu le cas de tous les remèdes connus...

« Pour ma part, je me sens porté à soupçonner qu'il se passe chez le Zouave Jacob — pourquoi cette zouaverie persistante? — quelque chose d'analogue à ce qui se produit chaque année à la piscine de Lourdes : la guérison par la crédulité, par l'effet moral. Ces guérisons ne doivent être le plus souvent que des illusions; mais il n'en faut pas trop médire, si elles ont pour effet de rassurer un peu le malade quand la médecine s'est reconnue impuissante à lui venir utilement en aide.

« Le cas de M. Jacob me fait penser à celui de cet autre guérisseur dont Mercier parle dans son *Tableau de Paris* : « C'était en 1772, rue des Ciseaux; trente mille hommes disaient : C'est un prophète; il guérit en touchant.

« La rue ne désemplissait pas d'estropiés, d'aveugles, etc. C'était une frénésie, mais calme, confiante et tranquille. On s'approchait de la maison pour ainsi dire en silence. Le guérisseur avait un air simple et modeste. Il était devenu prophète sans le savoir. On le fit sortir de Paris avec sa femme. Le peuple, le voyant partir, se mit à le bénir et se dispersa sans plaintes ni murmures. »

« Ce qui m'a paru intéressant à retenir, c'est que M. Jacob, dont la réputation n'avait rien de particulièrement scientifique, tient à établir qu'il n'opère pas en dehors des lois naturelles. Il faut lui savoir gré de cette constatation, d'ailleurs superflue pour bien des personnes, dont nous sommes.

« Ce « guérisseur », comme bien d'autres, a beau jeu quand il s'adresse à l'imagination. L'homme est presque toujours vulnérable de ce côté, et les esprits les plus robustes ont eu, à ce point de vue, des traits de faiblesse surprenants, comme le cardinal de Richelieu et Napoléon, par exemple, consultant, dans les conjonctures délicates, l'un un astrologue, l'autre Mlle Lenormand, la tireuse de cartes.

« L'imagination est la source de bien des maux et de bien des guérisons. « Si vous voulez être guéri, je ne sais de quelle maladie, disait le savant Johann Mencke, prenez une plante. —

je ne sais laquelle, — appliquez-la — je ne sais où, — et vous guérirez — je ne sais comment ! »

» Quant aux vertus curatives du magnétisme sous ses noms divers, elles ont besoin d'être mieux établies, à coup sûr ; mais est-il sage de les contester tant qu'on ne sera point en mesure de démontrer catégoriquement leur inanité ?

» Le corps médical — et cela dans les divers pays du monde — est enclin à repousser tout ce qu'il ne comprend pas à première vue, sauf à revenir ensuite avec plus ou moins d'humilité et de confusion sur ses premiers arrêts.

» Il a nié le magnétisme : il y vient ; que dis-je ? il y est venu et il se passionne à ce sujet.

» Dans cet ordre d'idées, nous avons des traditions regrettables.

» Je voudrais que la science fût moins gourmée, moins prétentieuse, moins infatuée, plus hospitalière aux idées neuves, plus portée aux investigations, moins soucieuse d'un ridicule qui ne peut inquiéter que les sots.

» N'abusons pas du dédain ; la vérité a, tôt ou tard, ses revanches.

» Un homme se dit en possession [du don de guérir par l'émission d'un fluide magnétique : les loustics s'empressent de le tourner en ridicule, et les savants imitent les loustics, en ajoutant toutefois assez volontiers à leurs ironies compromettantes une invitation aux poursuites pour exercice illégal de la médecine.

» Il serait préférable, ce me semble, dans l'intérêt général, de se livrer à des enquêtes rigoureusement scientifiques sur les phénomènes encore inexpliqués. Ce serait du moins le moyen le plus certain de confondre les imposteurs, qui ne manquent pas assurément.

» La seule objection sérieuse que l'on puisse m'opposer, c'est qu'il y aurait trop à faire !... Mais que de temps on perd en des besognes moins fécondes.

» Je le répète, nous n'avons rien, absolument rien à admettre ni même à examiner dans le domaine du surnaturel, mais *nous ne connaissons pas encore toutes les lois de la nature.*

» Nous ne savons le tout de rien », disait un homme à l'esprit exceptionnellement bien équilibré.

» Ce mot est aussi vrai aujourd'hui qu'il l'était de son temps.

» Pour ma part, je mettrais volontiers dans le même sac le vulgaire charlatan qui ne sait rien et le prétendu savant qui croit tout savoir.

» EMILE GEOFFROY. »

Plus récemment, à l'occasion des guérisons opérées par le jeune guérisseur Montaut, de l'île d'Oléron, la Presse eut un second réveil, et plusieurs des sommités du journalisme vinrent nous interviewer pour nous demander ce que nous pensions du jeune guérisseur.

Nous reproduisons ici cet article du *Gaulois* du vendredi 11 juillet 1890 relatant une de ces interviews.

LES GUÉRISSEURS

Le Zouave Jacob. — L'opinion d'un mage.

« Nous avons parlé, l'autre jour, d'un jeune homme de l'île d'Oléron, le fermier Montaut, qui guérit les malades de la contrée, ou, tout au moins, est accepté comme guérisseur par la population.

» Cet illuminé de dix-huit ans est assiégé par une foule suppliante de deux cents personnes par jour. Et le parquet a commencé une enquête sur les faits.

» Nous avons songé à interroger là-dessus un des prédécesseurs du fermier Montaut, le Zouave Jacob, qui eut une réputation brillante il y a quelque vingt ans.

CHEZ LE ZOUAVE JACOB

« Le Zouave Jacob n'est pas mort, comme on le croit généralement. Il exerce toujours son métier de guérisseur. Il écrit et il fait des conférences. Il publie un périodique, la *Revue Théurgique*, qui traite de l'hygiène et de la thérapeutique magnétique. Il habite, avenue Mac-Mahon, une petite maison, dont l'aspect tient du presbytère, adjacente à un petit jardin plein d'arbres touffus.

» Au moment où nous allons voir le guérisseur, une porte ouverte laisse apercevoir, assis sur des bancs de bois, une quarantaine de femmes et quelques hommes.

» Ce sont des malades.

» Sur les murs brille, en lettres d'or, le nom de Krishna, le maître hindou que vénère particulièrement le Zouave Jacob.

» Les malades s'assoient sur les bancs, tous dans une attitude de recueillement.

» Dans l'espace vide se tient le Zouave Jacob.

» Son costume est bizarre.

» Tête nue, ses cheveux grisonnants rejetés en arrière, il porte une sorte de vareuse toute blanche, descendant jusqu'aux genoux, et munie d'un capuchon comme la robe d'un moine.

» Ce costume, allié à l'expression très grave et très belle de son visage, que rehausse l'éclat d'une moustache et d'une barbe aux fils d'argent, lui donne de vagues allures de derviche.

» Il se tient debout, les mains presque jointes comme pour prier.

» Lorsque les malades sont tous assis autour de lui, il leur recommande le silence, et il invoque l'esprit de *Krishna* :

» — Guéris-les si tu veux, lui dit-il. Moi, pauvre intermédiaire, je me sou mets à ta volonté !

» Puis il tient les malades ainsi, immobiles et recueillis, pendant une demi-heure, leur parle pour les occuper, s'intéresse à chacun d'eux, touche les parties malades et les renvoie soulages ou guéris.

» Nous assistons à leur départ; ce sont presque tous des gens du peuple.

» Nombre de ménagères sont venues leur panier sous le bras.

» Les malades partis, nous questionnons M. Jacob :

» — Mon opinion sur Montaut ? nous dit-il ; je vais vous la donner.

» Je crois absolument à son savoir-faire. Je l'accrédite comme étant un vrai guérisseur. Sa méthode et la mienne n'en font qu'une : c'est la guérison par les fluides et l'invocation des Esprits. On y croit ou on n'y croit pas ; mais les résultats produits sont indiscutables.

» La preuve, c'est que nous avons de nombreux clients, et, comme la publicité n'y entre pour rien, si un malade nous en envoie dix autres, c'est qu'il considère réellement notre système comme efficace.

» Il l'est bien, en effet, en dépit des protestations des médecins, armés de leurs diplômes et de leur arsenal de drogues mortelles.

» Il est même le seul système que l'on doive employer, étant donné le danger d'une médecine qui est encore, de nos jours, comme le disait Claude Bernard, « dans l'empirisme le plus grossier », et qui, les trois quarts du temps, aggrave la situation des malades.

» M. Jacob, avec une fougue d'orateur véhément, anathématise la médecine, et les médecins, et les doctrines matérialistes.

» — Sur les médecins, ajoute-t-il, je professe l'opinion d'Hippocrate.

» Voici ce que disait cet homme illustre, après une vie de pratique médicale :

« Si l'on vient à peser mûrement le bien qu'a procuré aux
» hommes une poignée de vrais fils d'Esculape et le mal que
» l'immense quantité des médecins a fait au genre humain,
» depuis l'origine de l'art jusqu'à ce jour, on pensera, sans
» doute, qu'il serait plus avantageux qu'il n'y ait plus de méde-
» cins dans le monde ! »

» Et il avait raison. Combien de médecins tuent des malades
imaginaires que, nous autres, simples guérisseurs, renvoyons
indemnes après avoir cicatrisé le mal moral !

» Bref, je vous le répète, je suis beaucoup plus partisan du
guérisseur Montaut que de n'importe quelle notoriété médicale

» J'ai lu que le parquet de Marennes allait le poursuivre.

» C'est tout ce qui peut lui arriver de plus heureux.

» La même chose m'est arrivée, et cela n'a pas contribué pour
peu de chose à bien asseoir ma réputation.

» SAINT-RÉAL. »

Et tout dernièrement enfin, à propos de la divergence d'opi-
nion des écoles hypnotiques de Paris et de Nancy, lors du pro-
cès Eyraud-Bompard, la Presse, en quête d'éclaircissements,
nous envoya quelques-uns de ses représentants, entre autres
M. Oryesor, du *National*, qui, en dehors des théories plus
ou moins scientifiques et guérissantes de l'hypnotisme et de ses
applications, cherchait surtout à se rendre compte des guérisons
opérées, et de notre manière de procéder.

Nous mettons l'article sous les yeux de nos lecteurs, article
qui a fait le tour de la Presse française et étrangère. Le *The*
Galignani's Messenger, le *Globe* de Londres, entre autres, non
seulement le reproduisit, mais le commenta, se souvenant de
notre séjour dans la capitale de l'Angleterre.

UNE CURIEUSE PHYSIONOMIE PARISIENNE

Un corcier fit de siècle. — Rapide guérison. — Sans élixirs, ni injections. — Les débuts du Zouave. — Un factionnaire sur les dents.

« 23, avenue Mac-Mahon. Un portail de bois : vous ouvrez, et, brusquement, une allée descend presque à pic, à travers un jardin, bien triste par ce temps d'hiver, vers la maison, une brave maison bourgeoise, à un étage seulement, de celles que l'on trouve encore dans ce quartier des Ternes, sorte de petite ville de province accolée à Paris.

» Des coqs, des poules, des pigeons picorent quelques semailles de paille sans doute portées là par le vent. Très irrévérencieusement, une superbe Houdan s'est juchée sur la tête... en plâtre d'un héros quelconque qui orne le jardin. Je m'approche... Cet air austère, ces yeux inspirés... (c'est du plâtre et non de la poule que je parle), ça doit être un philosophe, sans doute, un sage de la Grèce. Il y en a trois autres dans le jardin. J'en verrai encore trois dans la maison : c'est bien cela ! ce sont les sept sages de la Grèce.

Une nombreuse clientèle.

» Il est deux heures moins quelques minutes. C'est à deux heures précises qu'a lieu la — comment dirai-je ? — la consultation.

» Dans une salle d'environ six mètres de long sur quatre de large, assises sur des bancs, se tiennent environ quarante personnes, hommes, femmes, enfants. Je suis en retard : plus une seule place assise ; je me tiendrai donc debout.

» J'examine l'assistance : il y a beaucoup de cuisinières, mais aussi quelques bonnes grosses bourgeoises : des épicières probablement ; quelques forts gaillards : des charretiers, pour la plupart.

» Tout ce monde-là jabote ; un mioche pleure.

» Au fond de la salle, un orgue et un piano; aux murs, les bustes des trois sages et une grande bande de calicot, sur laquelle est tracé ce nom : *Ieseus Christna*.

» Je cherche dans ma mémoire. C'est un philosophe hindou, qui vivait 4.800 ans avant notre ère, grand guérisseur, s'il faut en croire les livres sacrés des brahmines, et dont la légende semble avoir inspiré, pour ne pas dire davantage, celle de Jésus de Nazareth.

» Ce doit être le grand Manitou du lieu.

La séance.

» Mais deux heures sonnent.

» Une porte s'ouvre.

» Le Zouave paraît.

» Tous aussitôt d'esse taire. Il s'avance sans mot dire, au milieu de la salle, et, regardant le vide, se tient immobile. Il invoque les Esprits.

» Pendant ce temps, je le considère. Plutôt petit, grisonnant, les traits énergiques, l'œil un peu dur, le Zouave Jacob doit approcher de la soixantaine; mais il ne paraît pas certainement son âge. Il est vêtu d'une sorte de veste en flanelle blanche, se terminant par un capuchon, rabattu sur ses épaules, qui, de loin, le ferait prendre pour un dominicain ou un père blanc. C'est la seule étrangeté de sa tenue.

» Un grand quart d'heure se passe.

» Les Esprits ont sans doute répondu.

» Le Zouave fait le tour des bancs; à chacun, il s'adresse :

» — Où souffrez-vous? demande-t-il.

» L'un désigne la tête, l'autre se plaint de l'estomac, celui-ci d'une toux persistante, celle-là de son cœur, etc.

» — Indiquez-moi la place, ordonne-t-il. Ne me dites pas l'organe qui vous fait mal. Les Esprits savent tout.

» Il appose alors les mains, à la place indiquée par le patient, fait une ou deux passes, ou plutôt comme un rapide massage.

» — Et maintenant? dit-il.

» — Je souffre encore un peu.

» Autre apposition des mains.

» — Et maintenant?

» — C'est passé.

» C'est la réponse unanime.

» Il arrive auprès d'une vieille, la regarde.

« — Vous, s'écrie-t-il, ne revenez jamais ici; vous y apportez des esprits malfaisants qui agissent sur madame (il désigne une autre personne); vous êtes envoyée par mes ennemis... Vous m'entendez; ne revenez jamais.

» La vieille baisse la tête, ne répond rien...

» La tournée est terminée

» Le Zouave reprend place au milieu de la salle.

» — Je vais vous donner, dit-il, quelques conseils d'hygiène, et je les adresse spécialement aux personnes qui veulent se guérir de leur obésité. Mangez souvent, quatre, cinq fois par jour, si vous voulez, mais peu chaque fois. Et puis, faites comme les animaux, buvez seulement après avoir mangé. Vous vivrez ainsi sur votre graisse et vous maigrirez.

» — Pour ce qui est de cela, dit une imposante commère, c'est vrai. J'étais hydropite...

» — Hydropique...

» — C'est cela : hydropique; je pesais 240 kilos, et je n'en pèse plus que 120.

» C'est encore un poids respectable.

» La séance est terminée. En signe de reconnaissance, les clients, les croyants, devrais-je dire, achètent au Zouave des brochures. Celui-ci donne vingt sous, celui-la quarante; mais tous donnent. C'est leur manière de lui payer leur guérison.

» — Allez-vous-en, dit-il.

» Il a avec eux ce parler un peu soldatesque qui réussit bien avec les foules. C'est ainsi qu'un prophète, qu'un élu doit parler. Et n'est-il pas un élu, cet homme dont les Esprits ont fait un guérisseur?

Une possédée.

» Tous sortent. Il n'y a plus dans la salle que le Zouave, une vieille et moi.

» Ne va-t-elle pas s'en aller?

» Pour rester, elle s'est avisée d'un stratagème. Elle a tiré d'un panier une foule de menus objets, et, tour à tour, elle les plie et les replie.

» C'est une possédée, et bien lui chaut de ne pas vivre aux saints temps de l'Inquisition; elle alla un beau jour consulter un magnétiseur, et depuis lors elle a « un esprit mauvais dans l'estomac ».

» Elle fait et défait ses petits paquets sans vouloir s'en aller. Le Zouave est obligé de la mettre dehors.

» Enfin, nous allons pouvoir causer.

Une vocation.

» Je demande au maître du logis comment s'est révélée en lui cette vocation de guérisseur.

» — Mais, tout à coup ; j'étais dans les zouaves de la garde, après avoir passé quelque temps dans les lanciers, à Lyon. A cette époque déjà, j'avais été initié au spiritisme. Puis, un beau jour, les zouaves partirent pour le camp de Châlons, où le maréchal Regnault de Saint-Jean-d'Angély commandait alors.

» Dans un village où nous dûmes passer se trouvait un malade que tout l'art des médecins n'avait pu guérir. Dans l'idée d'invoquer en sa faveur les « Esprits blancs », je lui imposai les mains et il fut guéri.

» Je me hâte d'ajouter que toutes les guérisons sont loin d'être aussi rapides.

» Le bruit de cette guérison ne s'en répandit pas moins à travers le pays, si bien que des dizaines de malades se mirent à suivre les zouaves jusqu'au camp de Châlons.

» Le maréchal m'interdit de parler à ces gens, qui devenaient une véritable gêne pour la troupe, tant était grande leur insistance : mais ils mirent à m'approcher tant d'obstination qu'on dut me donner un factionnaire, qui me suivait partout où j'allais : il fut bientôt sur les dents.

» Puis je quittai l'armée et aussitôt se créa ma renommée de guérisseur, renommée justifiée par les nombreuses cures que j'ai faites, et qui sont d'autant moins contestables et nuisibles que je n'emploie pas de remèdes.

Un solo de trombone.

» — Et à quoi occupez-vous vos loisirs ?

» — Je lis beaucoup, je polémique encore davantage, et je fais de la musique.

» Oui ! je joue du trombone, et j'ai même un trombone d'honneur qui m'a été offert par les dames de la cour de la reine d'Angleterre quand je suis allé passer quelque temps en Angleterre.

» Sur cet instrument, qui ne sert d'ordinaire que d'instrument d'accompagnement, j'ai acquis une certaine virtuosité.

» Et, en effet, le Zouave embouche son instrument et joue, sans

couic, ma foi ! la cavatine du *Barbier de Séville*. Bien peu de ses collègues en trombone pourraient en faire autant !

» Et maintenant, me demanderez-vous, croyez-vous aux esprits blancs ? à la théurgie ?

» Je me garderai bien de manifester le moindre doute ; car, savez-vous ce que sont les gens qui n'y croient pas ? Je laisse ici la parole à la *Revue théurgique*, que dirige le Zouave Jacob.

» En règle générale, tous ceux qui, à quelque caste qu'ils appartiennent, mettent en doute de parti pris les vérités théurgiques sont atteints d'une maladie honteuse.

» Je crois aux Esprits blancs.

» ORYESOR. »

PERSECUTIONS

ANCIENNES ET MODERNES

Encore des Guérisseurs bienfaiteurs de l'humanité victimes de leur dévouement. Nous voulons parler des époux Pereuil, qui se sont vu infliger une amende, pour exercice illégal de la médecine, par la 10^e chambre de police correctionnelle, après réquisitoire de M. Brégeault, sous la présidence de M. Rodat.

Si nous voulons être édifié sur les motifs qui ont amené cette condamnation, écoutons le journal *La Loi* du 27 janvier dernier :

EXERCICE ILLÉGAL DE LA MÉDECINE.

Guérir à l'aide du regard et de l'apposition des mains, des malades ayant la foi, constitue-t-il l'exercice illégal de la médecine?

M. et Mme Pereuil, peu versés dans les choses de droit, répondent négativement à cette question.

Depuis quelques années, dans un but humanitaire, affirment-ils, les deux époux soignent les malades qui se présentent à leur petite clinique.

Voici, d'après M. Pereuil lui-même, comment leur est venue, sans qu'ils s'en soient tout d'abord doutés, cette extraordinaire facilité de guérir :

« Il y a dix ans, ma femme était très malade; sur le conseil d'un ami, je l'ai mise entre les mains d'une dame Santa qui l'a traitée par l'apposition des mains et qui l'a guérie. Quelque temps après, j'eus une hypertrophie du cœur; ma femme me posa la main sur mon cœur et je fus guéri... Il y a trois ans, ma femme avait des douleurs névralgiques à la face. Un jour qu'elle avait la tête penchée, je la regardais depuis un instant sur le sommet de la tête quand tout à coup elle me dit : « Continue à me regarder, il me semble que ça me fait du bien. » Je continuai et ses douleurs disparurent. J'étais, à cette époque, musicien;

j'étais sous-chef de M. Desgranges et je donnais des leçons de violon. Je gagnais ainsi six à sept mille francs par an. Quand j'eus reconnu que je pouvais, sans faire courir aucun danger aux malades, amener des guérisons, j'abandonnai la musique pour soigner les malades par le regard. Je n'ai jamais essayé de faire croire à un pouvoir surnaturel. Je n'ai fait aucune réclame.

« Je me suis borné à recevoir et à traiter les malades qui m'étaient adressés. Je n'aurais pas cru, en conscience, pouvoir refuser de les soigner quand j'avais si souvent constaté les guérisons extraordinaires que j'avais obtenues. Je n'avais pas le lucre pour objet. En traitant les malades, j'ai toujours traité également ceux qui me payaient et ceux qui ne pouvaient le faire. D'ailleurs j'eusse été bien mal inspiré si j'avais cherché un bénéfice. Je gagnais autrefois 7.000 francs par an à pratiquer un art qui me plaisait. Aujourd'hui je n'en gagne pas la moitié. J'ai toujours agi avec la plus extrême bonne foi. »

M. et Mme Pereuil comparaissaient aujourd'hui devant la 10^e chambre de police correctionnelle, présidée par M. Rodat, sous l'inculpation d'exercice illégal de la médecine.

Un incroyable défilé de malades guéris d'invraisemblables maladies, a eu lieu à la barre.

Voici, à titre de curiosité, quelques-uns de ces témoignages, tous émanant de femmes.

Mme Mathieu, rue d'Aguesseau, 10 :

— Ma fille était atteinte de la danse de Saint-Guy. Les médecins l'avaient abandonnée. Elle a été complètement guérie par M. et Mme Pereuil.

Mme Pourchasse, rue des Archives, 54 :

— J'étais très anémique, j'ai été guérie en quelques séances.

Mme Langlois, rue du Commerce, 43 :

— Il y a quatre ans, j'étais atteinte d'un eczéma à la figure. J'étais abandonnée par les médecins, quand j'ai été soignée par Mme Pereuil, qui m'a complètement guérie par apposition des mains ou par les regards dirigés sur le sommet de la tête.

Mme Lemercier, rue Saint-Martin, 108 :

— J'ai été guérie d'une descente de matrice. M. Pereuil me faisait asseoir à deux mètres de lui et, pendant un quart d'heure, me regardait le sommet de la tête. Ça m'a complètement guérie.

Mme Martin, boulevard de Port-Royal, 100 :

— Depuis dix ans, j'avais des migraines atroces. M. Pereuil m'a traitée et m'a guérie.

Mme Serboise, bijoutière, rue Elzévir, 14 :

— J'avais une petite fille atteinte de déviation de la colonne vertébrale. Elle avait été inutilement soignée par les plus grands médecins. Elle a été guérie par M. Pereuil.

Mme Hadamard, rentière, rue Duplessis, 84 :

— J'ai été radicalement guérie de douleurs rhumatismales et de douleurs d'estomac.

Mme Morlat, rue de l'Eglise, à Saint-Cyr :

— J'ai été guérie d'une tumeur fibreuse dont je souffrais depuis 1871.

Mme Auger, rue de l'Eglise, 79, à Saint-Cyr :

— J'ai été guérie d'une maladie de la moelle épinière.

Une dame Patin, professeur de piano, rue Maurepas, 9 :

— J'ai été guérie d'une inflammation d'intestins.

Un seul témoin a critiqué le procédé Pereuil. Ce témoin a dénoncé les deux empiriques qui avaient refusé de lui remettre 2.000 francs pour « ne pas raconter au commissaire de police l'exercice illégal de la médecine des époux Pereuil ».

Après réquisitoire de M. le substitut Brégeault et plaidoirie de M^e Cartier, le tribunal a condamné M. et Mme Pereuil à quinze francs d'amende chacun.

Ainsi, comme vient de nous l'assurer le journal *La Loi*, c'est sur la déclaration d'un seul témoin à qui les époux Pereuil n'ont pas voulu donner deux mille francs pour acheter son silence, qu'ils ont été condamnés ! Aucune plainte n'a été portée contre eux ; on ne peut les accuser d'avoir ordonné un seul médicament, même des plus anodins ; on ne peut leur reprocher un seul de ces accidents d'empoisonnement, si fréquemment constatés chez les doctes de la Faculté, aidés de leurs pharmaciens, chez les somnambules assistées de leurs médecins, etc... Non, ils n'ont même point pratiqué le plus petit massage, pas de passes à grands et à petits courants, usitées par les légions de magnétiseurs, hypnotiseurs, somnambuliseurs opérant avec ou sans diplôme officiel, en ces temps de décadence médicale : non, les époux Pereuil se contentaient, paraît-il, de *regarder le sommet* de la tête des patients.

Il fut un temps où ces braves guérisseurs étaient traités de sorciers, et, comme tels, persécutés, tenaillés, emprisonnés dans des cachots infects jusqu'à ce que mort s'ensuive, quand ils n'avaient pas les honneurs du bûcher.

« Il y avait, dit Collin de Plancy, à Paris, du temps de Charles IX, trente mille sorciers qu'on chassa de la ville. On en

comptait plus de 100.000 en France sous le roi Henri III. Chaque ville, chaque bourg, chaque village, chaque hameau avait le sien.

» Dans ces temps *d'heureuse mémoire*, les bûchers ne cessaient de brûler pour l'extinction des sorciers, et plus on en faisait mourir, plus le nombre s'en augmentait. C'est l'effet ordinaire des persécutions : l'homme se raidit contre ses tyrans et quitte, par un penchant naturel, ce qui lui est permis, pour courir à qu'on veut lui défendre.

» Tandis qu'en France on brûlait impitoyablement tout malheureux accusé de sorcellerie, les Anglais, plus sages, se contentaient de disputer sur les sorciers. Le roi Jacques I^{er} a fait un gros volume pour prouver que les sorciers entretenaient un commerce avec le diable. »

» Les sorciers sont coupables de crimes, dit Jean Bodin, de quinze crimes énormes : 1^o Ils renient Dieu ; 2^o Ils le blasphèment ; 3^o Ils adorent le diable ; 4^o Ils lui vouent leurs enfants ; 5^o Ils les lui sacrifient avant qu'ils soient baptisés ; 6^o Ils les consacrent à Satan dès le ventre de leur mère ; 7^o Ils lui promettent d'attirer tous ceux qu'ils peuvent à son service ; 8^o Ils jurent par le nom du diable, et s'en font honneur ; 9^o Ils commettent des incestes ; 10^o Ils tuent les personnes, les font bouillir et les mangent ; 11^o Ils se nourrissent de charognes et de pendus ; 12^o Ils font mourir les gens par le poison et les sortilèges ; 13^o Ils font crever le bétail ; 14^o Ils font périr les fruits et causent la stérilité ; 15^o Ils ont copulation charnelle avec le diable.

» Voilà quinze crimes détestables, ajoute cet auteur, que tous les sorciers commettent, ou en grande partie, le moindre desquels mérite *la mort exquise*. »

Hélas ! combien y a-t-il encore de braves prêtres, médecins, et autres gens de coterie, qui regrettent ces bienheureux temps d'inquisition, déplorant amèrement ne pouvoir faire agir que la faible puissance de leur diplôme pour sévir contre les gens de bien désintéressés, qui ne peuvent plus être condamnés qu'à l'amende et à la prison !

En définitive, qu'est-ce que la sorcellerie ? La sorcellerie consiste dans des pratiques d'évocation d'Esprits plus ou moins avancés, dans le but d'en obtenir divers phénomènes. La Théurgie spirite, magnétique, hypnotique, s'occupe de ces pratiques avec plus ou moins de conviction, et en retire différents phénomènes plus ou moins bienfaisants ou dangereux pour l'esprit et la santé publics.

Quels sont donc ceux qui en retirent des bienfaits pour la santé publique ?

Nous n'aurons pas de peine à nous convaincre que ce sont les sorciers — puisque sorciers il y a — qui, sans le secours d'un médicament et d'aucun traitement, guérissent leurs semblables et même des animaux.

Et quels sont ceux qui sont dangereux pour la santé et l'esprit ?

Nous avons tous les jours la preuve que ce sont ces messieurs qui, abrités par un diplôme officiel, exercent leur science néfaste dans des maisons d'aliénés, sur de malheureuses folles hystériques dont ils aggravent l'état.

Le *Figaro* du 3 janvier dernier, après avoir fait un historique du magnétisme et de ses phases depuis Paracelse — dans le seul but de faire une réclame en faveur de l'hypnotiseur Charcot et consorts — ne peut s'empêcher de constater qu'au point de vue de l'étude de la psychologie humaine, les expériences des hypnotiseurs modernes ne nous ont pas appris grand'chose.

« Au point de vue de l'interprétation de certains faits historiques légendaires, ajoute-t-il, les résultats sont bien plus curieux : on produit à volonté, à la Salpêtrière, des « Belles au Bois dormant, des Walkyries de la légende scandinave, des sibylles, » des prophétesses, des possédées du démon et des stigmatisées ». On détermine des hallucinations tout à fait analogues à certaines visions d'apparitions religieuses. Et l'Église le sait très bien, l'Église qui, dans sa sagesse, examine scrupuleusement les miracles avant de les admettre. »

Nous avons la douleur d'être forcé de reconnaître, par ces faits, que, non seulement, il n'y a point de guérisons à la Salpêtrière, mais qu'au contraire on produit des sujets possédés du démon (ou mauvais Esprits) en proie à des hallucinations multiples. Pauvres victimes !

Nous demandons à M. Maurice de Henry, signataire de l'article, si l'Église a sagement et scrupuleusement examiné les manœuvres de Mlle de Lamerlière, qui a joué une comédie ridicule devant deux enfants, sur la montagne de la Salette, comédie condamnée, non seulement par le tribunal de Grenoble, mais par plusieurs membres du clergé ?

Devant cet effrayant et déplorable état de choses, nous nous demandons jusqu'où vont aller les répressions de la Police correctionnelle, et comment arrivera-t-elle à arrêter le flot envahissant des sorciers guérisseurs par le fluide blanc, qui se comptent

par milliers, tant en France que dans toutes les parties du monde. Verrons-nous, comme au Moyen Age, les prisons remplies de ces martyrs destinés au bûcher ? Non, et ce qui nous console, c'est que ces bienheureux temps sont passés, où l'Inquisition régnait en souveraine ; non, on ne pourra empêcher ces bienfaiteurs de l'humanité de remplir leur mission, et, de même que plus on torturait et persécutait les sorciers, plus ils semblaient se multiplier, plus il y aura de condamnations contre les guérisseurs, plus ils relèveront la tête ; car, ainsi que les sorciers, ils obéissent à des êtres, appelés par les prêtres anges ou diables, qui se meuvent dans un monde au-dessus de nous, et dont nulle puissance, ici-bas, ne peut entraver l'action.

Vous aurez beau vous récrier, savants, et vous, juges, indiger vos condamnations ; rappelez-vous que condamner un sorcier guérisseur à l'amende ou à la prison, cela ne chasse pas le diable ; vous pourrez persécuter, emprisonner les corps, mais vous ne pourrez rien sur les esprits, qui ne sont pas plus séquestrables, qu'ils n'étaient brûlables autrefois, et dont aucune science ni aucune loi ne peuvent arrêter les manifestations.

A ce sujet, le journal *L'Eclair* s'écrit (numéro du 29 janvier dernier) : « Il eût été préférable de leur laisser faire en paix leurs miracles. On a mieux aimé les appeler au Tribunal, où ils ont amené des témoins qui ont chanté leur gloire, c'est une publicité solennelle qui leur vaudra une clientèle plus nombreuse et plus riche. Il ne leur a coûté que trente francs pour avoir cette réclame. Convenez, qu'en police correctionnelle, les annonces sont pour rien. »

Et nous sommes bien de cet avis. Cependant nous voudrions savoir pourquoi, seuls, les sorciers guérisseurs ont le privilège d'être persécutés.

L'Eclair ajoute : « C'était déjà un musicien que le Zouave Jacob, il était trombone, et il avait une semblable façon d'opérer : « Comment guérissez-vous ? » lui demanda-t-on, un jour, au tribunal. Il répondit franchement : « Je n'en sais rien ! Je les regarde et leur dis : Allez, vous êtes guéris. Ils sont guéris ! Mais si j'en connais la raison, je veux bien qu'on me pend ! »

« Il eut des témoins pour l'appuyer, des clients que l'expression de la reconnaissance avait amenés à déposer en sa faveur. »

Il est certain que, depuis bientôt trente ans que nous faisons accourir la foule à nous, opérant sur 50 à 60 malades par jour, ce qui fait environ cinq cent et quelques mille malades sur les-

quels nous aurions répandu le fluide des Esprits guérisseurs, et dont beaucoup ont été guéris et guérissent encore tous les jours; il est certain, disons-nous, que, si nous leur faisons un appel, le Palais ne serait pas assez grand pour contenir ceux qui, par reconnaissance, accourraient déposer en notre faveur.

Propriétaire-Gérant : ZOUAVE JACOB.

« Qu'est-ce que la médecine ? Une erreur de vingt siècles, et, vu l'extrême des intérêts qu'elle atteint directement ou indirectement, une erreur des plus funestes ne tendant à rien moins, entre autres déplorables résultats, qu'à la dégradation physique et morale de l'espèce humaine : un chaos discordant d'hypothèses absurdes qui ravaient l'homme fort au-dessous de la plus grossière machine et elevent le savetier fort au-dessus du plus habile médecin »

Docteur CHAUVET (*Philosophie médicale*, p. 11 et 12).

Et pour nous servir des expressions du docteur Jahr (tom. V de la Bibl. de Genève, no 4, p. 242, quand il dit : « Ohi, en vérité ! depuis deux mille ans, nous avons reconnu les lois de la nature dans le véritable art de guérir. »

Le professeur Louis (séances de l'Académie de médecine) : « J'avoue que, depuis vingt ans, j'ai, dans les hôpitaux, étudié tour à tour la plupart des méthodes curatives, ce qui m'a mis dans le cas de remarquer que la plupart des méthodes entraînent des résultats déplorables, et je leur dois la perte de personnes chères. »

Marshall de Calvi (*France Méd. et ph.*) : « Il n'y a plus en médecine, et depuis longtemps, ni principes, ni foi, ni loi... Nous construisons une Tour de Babel, ou plutôt nous ne construisons rien. »

Chomel (*Pathol. gén.*, p. 612) dit que : « Les ténèbres enveloppent encore la branche la plus importante de la médecine »

Barthez (*Mémoires de Madame Dubarry*, t. VI) affirme qu'il ne croyait pas à la médecine : « Nous sommes, disait-il, des aveugles qui frappons avec un bâton... »

« La médecine scientifique n'existe pas. » Aujourd'hui, un médecin, appelé près d'un autre médecin, est donc à la fois dans la science et dans l'empirisme.
Clande BERNARD, de l'Académie.

Dubois (d'Amiens) affirme (*Pathol. gén.*, Avant-Propos) que « des vérités générales nous manquent en médecine, que nous sommes encore à la recherche des principes. »

Le Dr Donné écrit dans le *Journal des Débats* :

« Tant que la science de la médecine laissera une aussi grande part à l'instinct et au génie de chaque médecin, l'art ne sera ni complet ni aussi élevé qu'il peut l'être. »

Le professeur Bouchardat (*Manuel des mal. médicales*, p. 9), « constate que la science n'est pas faite, mais toute à relaire. »

Le professeur Vallex (*Guide du Praticien*, Avant-Propos, p. 10) :

« Que de regrets on éprouve en voyant tant d'études, de veilles, de genre dépenses pour obtenir d'aussi faibles résultats ! Que d'erreurs... »

Le grand Sydenham, surnommé l'Hippocrate anglais, déclare que « ce qu'on qualifie de l'art médical est bien plutôt l'Art de faire de la conversation, de babiller, que l'art de guérir. »

Le professeur Malgaigne (séance de l'Académie de médecine) : « Absence complète de doctrines scientifiques en médecine, absence dans l'application de l'art ; en un mot partout, voilà l'état de la science. »

« En un exemple des erreurs de la médecine, le souffle brûlant de tous ces informés qui sollicitent un verre d'eau pour étancher la soif qui les dévore, sans pouvoir obtenir autre chose qu'une nouvelle dose de poison qui les a réduits à ce cruel état... et chez qui les médecins rendent encore la digestion plus lente et plus douloureuse par les mats sucrés, des élixirs, des pastilles, jusqu'à ce que leurs victimes succombent à la diarrhée, à l'hydropisie ou au marasme. — Dr BROUSSAIS. »

« Dans les maladies ordinaires, les gardes-malades en savent autant que les médecins, et dans les cas extraordinaires, les médecins n'en savent pas plus que les gardes-malades. » — Dr GAZET (*Discours*).

« En main sur la conscience, je déclare devant Dieu et devant les hommes, que la pratique médicale a été plus nuisible qu'utile à l'humanité ; de telle sorte que si les nombreux malades que j'ai traités, pendant près d'un quart de siècle, avaient été abandonnés aux seules ressources de la nature, aidés de simples soins hygiéniques, le résultat final eût été beaucoup meilleur. »
Docteur CHAUVET.

OUVRAGES DU ZOUAVE JACOB

HYGIÈNE NATURELLE

12^e ÉDITION

1 volume in-12 (épuisé) 3 fr.

POISONS ET CONTRE-POISONS

15^e ÉDITION

1 volume in-12 (épuisé) 1 fr.

CHARLATANISME DE LA MÉDECINE

Son Ignorance et ses Dangers

*Appui es par les assertions des célébrités médicales et scientifiques
depuis Hippocrate jusqu'à Claude Bernard*

29^e ÉDITION

Prix. 1 fr. 50

HYGIÈNE DU ZOUAVE JACOB

PUBLIÉE EN DEUX VOLUMES

Le premier volume a déjà paru en deux parties

6^e ÉDITION

Prix 10 fr.

PENSEES DU ZOUAVE JACOB

1 volume in-12 (épuisé) 3 fr. 50

Cet ouvrage, qui avait été dénaturé par l'éditeur Repos, et dont nous avons recouvré la propriété par la voie des Tribunaux (en Cour d'Appel), reparaitra prochainement revu et corrigé.

CONFÉRENCES

*Sur les dangers des enseignements et pratiques des Sectes
Sacerdotales, Médicales,
Magnétiques, Spirites et Hypnotiques*

D'APRÈS LES RENSEIGNEMENTS DES PLUS GRANDES CÉLÉBRITÉS

1 volume in-8 3 fr. 50

PARIS. — IMP. CHARLES BIOT, RUE BIELLE, 7

LE CINQUIÈME ANNÉE

JUIN 1890

N° 1

REVUE THÉURGIQUE

Scientifique, Psychologique et Philosophique

TRAITANT SPÉCIALEMENT

DE L'HYGIÈNE

ET DE

LA GUÉRISON PAR LES FLUIDES

ET DES DANGERS

DES PRATIQUES MÉDICALES, CLÉRIQUES, MAGNÉTIQUES, HYPNOTIQUES, ETC.

Sous la Direction du

ZOUAVE JACOB

avec le concours des Célébrités scientifiques les plus autorisées

Paraissant tous les premiers Dimanches de chaque Mois

« Charlatan : Médecin vantard, qui prône à l'excès l'étendue de sa science et l'efficacité de ses remèdes. Nous avons par cela même beaucoup de charlatans : nous en avons plus peut-être qu'on n'en voyait dans les siècles passés. Mais ils ont changé d'allure et de physionomie, ils ne font plus de discours en plein vent ; ils font prôner leurs recettes à la quatrième page de leurs journaux. » (Larousse, *Dict. universel*)

« Ah ! l'annonce est à ce point puissante qu'elle a de l'influence sur celui même qui s'en sert le plus et l'individu qui, chaque jour, faisant sa caisse, se donne le plaisir facile d'établir le succès de la pilule ou l'efficacité de l'elixir dont il a su vanter les propriétés miraculeuses dans la quatrième page des journaux » (Proussau, *Conferences*.)

« Médecine, pauvre science — médecins, pauvres savants — malades, pauvres victimes. » (Docteur Praxinos)

— — — — —

BUREAUX

Paris — 23, AVENUE MAC-MAHON (ÉTOILE) — Paris

Abonnement : 10 fr. par an. — Étranger : 12 fr.

NOTE DE LA RÉDACTION

Depuis bientôt vingt-cinq ans que nous nous occupons de THÉURGIE, nous avons observé que les plus rebelles à nos pratiques étaient généralement d'un intellect plus ou moins obstrué par différents préjugés, entachés d'erreur. Et cette catégorie d'esprits faibles se trouve non seulement dans les rangs des illettrés, mais surtout parmi ceux qui composent la majorité des « Flambeaux scientifiques ».

On en peut voir la preuve dans la résistance opiniâtre, systématique, pour ne pas dire de mauvaise foi, que la fine fleur des Académies, des savants et des esprits forts, ont opposée, et opposent encore aujourd'hui à tout progrès. D'abord ils ont rejeté le magnétisme animal ; ils ont raillé le somnambulisme, et enfin conspué la THÉURGIE sous quelque forme qu'elle se présente, soit accréditée sous le nom de magnétisme animal par Mesmer, de somnambulisme, par Puységur, ou de spiritisme par Allan Kardec. Ils se sont acharnés contre les Théurges guérisseurs qui opèrent des cures merveilleuses, sans le concours de la prétendue science médicale, et surtout contre ceux qui ont la faculté de voir les maladies. Car, règle générale, la plupart des privilégiés de la naissance et de la fortune sont infectés de maladies honteuses qu'ils ne révèlent que dans le silence du cabinet de leur docteur, le secret professionnel que la loi leur impose répondant de leur discrétion. (Cependant combien de révélations !) Et si nous nous en rapportons aux réclames, nous pouvons affirmer que la majeure partie des médecins ne vivent que du traitement qu'ils exercent sur les malheureux atteints de cette terrible maladie. Règle générale, toutes les fois qu'une personne, à quelque classe qu'elle appartienne, contestera de parti pris l'évidence de la faculté THÉURGIQUE, on peut être sûr qu'elle est atteinte d'une maladie honteuse. Mais, si ces victimes du sort étaient plus au courant de notre manière de pratiquer, ils nous seraient moins hostiles : quant à notre discrétion, notre faculté, nous venant des Esprits supérieurs aux fluides blancs, nous impose la charité THÉURGIQUE, et par conséquent la discrétion sur ce qui pourrait blesser nos semblables. D'ailleurs il n'est pas indispensable que les THÉURGES guérisseurs soient royaux pour guérir, les cures se produisant par l'intervention seule des Esprits des régions supérieures, et très souvent même sans que la volonté des guérisseurs soit mise en

« Qu'est-ce que la médecine? Une erreur de vingt siècles, et, vu l'extrême des intérêts qu'elle attelut directement ou indirectement, une erreur des plus funestes ne tendant à rien moins, entre autres déplorables résultats, qu'à la dégradation physique et morale de l'espèce humaine; un chaos discordant d'hypothèses absurdes qui ravalent l'homme fort au-dessous de la plus grossière machine et élèvent le savetier fort au-dessus du plus habile médecin. »

Docteur CHAUVET (*Philosophie médicale*, p. 41 et 42).

Et pour nous servir des expressions du docteur Jahr (tom. V de la Bibl. de Genève, no 4, p. 242), quand il dit : « Oui, en vérité! depuis deux mille ans, nous avons méconnu les lois de la nature dans le véritable art de guérir. »

Le professeur Louis (séances de l'Académie de médecine) : « J'avoue que, depuis vingt ans, j'ai, dans les hôpitaux, étudié tour à tour la plupart des méthodes curatives, ce qui m'a mis dans le cas de remarquer que la plupart des méthodes entraînent des résultats déplorables, et je leur dois la perte de personnes chères. »

Marchal de Calvi (*France Méd. et ph.*) : « Il n'y a plus en médecine, et depuis longtemps, ni principes, ni foi, ni loi... Nous construisons une Tour de Babel, ou plutôt nous ne construisons rien. »

Chomel (*Pathol. gen.*, p. 842) dit que : « Les ténèbres enveloppent encore la branche la plus importante de la médecine. »

Barthez (*Mémoires de Madame Dubarry*, t. VI) affirme qu'il ne croyait pas à la médecine : « Nous sommes, disait-il, des aveugles qui frappons avec un bâton... »

Pour ne pas en rester là, nous dirons que, dans la nomenclature des médicaments, la dénomination de classe de médicaments, chaque formule même est pour ainsi dire une erreur. »

La médecine scientifique n'existe pas. « Aujourd'hui, un médecin, appelé près d'un autre médecin, est donc à la fois dans la science et dans l'empirisme. »

Claude BERNARD, de l'Académie.

Dubois (d'Amiens) affirme (*Pathol. gen.*, Avant-Propos) que « des vérités générales nous manquent en médecine, que nous sommes encore à la recherche des principes. »

Le Dr Donné écrit dans le *Journal des Débats* :

« L'art de guérir, si on le considère sous le rapport de la science, est au génie de chaque médecin, l'art ne sera ni complet ni aussi élevé qu'il peut l'être. »

Le professeur Bouchardat (*Manuel des mat. médicales*, p. 9), « constate que la science n'est pas faite, mais toute à refaire. »

Le professeur Vallex (*Guide du Praticien*, Avant-Propos, p. 10) :

« Que de regrets on éprouve en voyant tant d'études, de veilles, de génie dépensés pour obtenir d'aussi faibles résultats! Que d'erreurs... »

Le grand Sydenham, surnommé l'Hippocrate anglais, déclare que « ce qu'on qualifie de l'art médical est bien plutôt l'Art de faire de la conversation, de babiller, que l'art de guérir. »

Le professeur Malgaigne (séance de l'Académie de médecine) : « Absence complète de vérité scientifique, et c'est là l'état de la médecine, et de la science en général, partout, voilà l'état de la science. »

« ... Quo l'on contemple les suites de cette torture médicale, les cris de douleur, les physionomies grimaçantes, hideuses, le souflet brûlant de tous ces infortunés qui sollicitent un verre d'eau pour étancher la soif qui les dévore, sans pouvoir obtenir, et chez qui les médecins rendent encore la digestion plus lente et plus douloureuse par des mets succulents, des élixirs, des pastilles, jusqu'à ce que leurs victimes succombent à la diarrhée, à l'hydropisie ou au marasme. — Dr BROUSSAIS. »

« Dans les maladies ordinaires, les gardes-malades en savent autant que les médecins, et dans les cas extraordinaires, les médecins n'en savent pas plus que les gardes-malades. » — Dr GOAZET (*Discours*).

« La main sur la conscience, je déclare devant Dieu et devant les hommes, que la pratique médicale a été plus nuisible qu'utile à l'humanité; de telle sorte que si les nombreux malades que j'ai traités, pendant près d'un quart de siècle, avaient été traités par la nature, le résultat final eût été beaucoup meilleur. »

Docteur CHAUVET.

OUVRAGES DU ZOUAVE JACOB

HYGIÈNE NATURELLE

12^e ÉDITION

1 volume in-12 (épuisé) 3 fr.

POISONS ET CONTRE-POISONS

15^e ÉDITION

1 volume in-12 (épuisé) 1 fr.

CHARLATANISME DE LA MÉDECINE

Son Ignorance et ses Dangers

*Appuyés par les assertions des célébrités médicales et scientifiques,
depuis Hippocrate jusqu'à Claude Bernard*

29^e ÉDITION

Prix. 1 fr. 50

HYGIÈNE DU ZOUAVE JACOB

PUBLIÉE EN DEUX VOLUMES

Le premier volume a déjà paru en deux parties

6^e ÉDITION

Prix. 10 fr.

PENSÉES DU ZOUAVE JACOB

1 volume in-12 (épuisé) 3 fr. 50

Cet ouvrage, qui avait été dénaturé par l'éditeur Repos, et dont nous avons recouvré la propriété par la voie des Tribunaux (en Cour d'Appel), reparaitra prochainement revu et corrigé.

CONFÉRENCES

*Sur les dangers des enseignements et pratiques des Sectes
Sacerdotales, Médicales,
Magnétiques, Spirites et Hypnotiques*

D'APRÈS LES RENSEIGNEMENTS DES PLUS GRANDES CÉLÉBRITÉS

1 volume in-8. 3 fr. 50

PARIS, — IMP. CHARLES BLOT, RUE BLEUE, 7

Scientifique, Psychologique et Philosophique

DE L'HYGIÈNE

LA GUÉRISON PAR LES FLUIDES

DES PRATIQUES MÉDICALES, CLÉRIQUES, MAGNÉTIQUES, HYPNOTIQUES, ETC.

ZOUAVE JACOB

Avec le concours des Célébrités scientifiques les plus autorisées

Paraissant tous les premiers Dimanches de chaque Mois

L'usage du tabac est celui qui prône à l'excès l'étendue
 des connaissances. Le système d'agriculture est celui
 qui conduit à l'opulence. Le système de commerce est
 celui qui conduit à la gloire. Le système de science est
 celui qui conduit à la sagesse. Le système de religion est
 celui qui conduit à la sainteté. Le système de morale est
 celui qui conduit à la vertu. Le système de politique est
 celui qui conduit à la prospérité. Le système de guerre est
 celui qui conduit à la victoire. Le système de paix est
 celui qui conduit à la concorde. Le système de justice est
 celui qui conduit à l'équité. Le système de loi est
 celui qui conduit à l'ordre. Le système de gouvernement est
 celui qui conduit à la stabilité. Le système de peuple est
 celui qui conduit à la prospérité. Le système de nation est
 celui qui conduit à la gloire. Le système de monde est
 celui qui conduit à la paix. Le système de Dieu est
 celui qui conduit à la sainteté. Le système de l'homme est
 celui qui conduit à la sagesse. Le système de la femme est
 celui qui conduit à la beauté. Le système de l'enfant est
 celui qui conduit à la pureté. Le système de l'animal est
 celui qui conduit à la bonté. Le système de la plante est
 celui qui conduit à la vie. Le système de la pierre est
 celui qui conduit à la solidité. Le système de l'eau est
 celui qui conduit à la fraîcheur. Le système de l'air est
 celui qui conduit à la pureté. Le système de la terre est
 celui qui conduit à la fertilité. Le système de l'univers est
 celui qui conduit à la gloire. Le système de Dieu est
 celui qui conduit à la sainteté. Le système de l'homme est
 celui qui conduit à la sagesse. Le système de la femme est
 celui qui conduit à la beauté. Le système de l'enfant est
 celui qui conduit à la pureté. Le système de l'animal est
 celui qui conduit à la bonté. Le système de la plante est
 celui qui conduit à la vie. Le système de la pierre est
 celui qui conduit à la solidité. Le système de l'eau est
 celui qui conduit à la fraîcheur. Le système de l'air est
 celui qui conduit à la pureté. Le système de la terre est
 celui qui conduit à la fertilité. Le système de l'univers est
 celui qui conduit à la gloire.

« Ah ! c'est tout ce que j'ai pu faire pour la France ! » dit-il, se levant et se tournant vers le public. « Et maintenant, je vais aller me reposer. »

« Médecine, pauvre science médecins, pauvres savants : ma-
lades, pauvres victimes. » (Docteur FRAUDANT)

1970

BUREAUX

Paris — 23, AVENUE MAC-MAHON (ÉTOILE) — Paris

Abonnement : 10 fr. par an. — Étranger : 12 fr.

NOTE DE LA RÉDACTION

Depuis bientôt vingt-cinq ans que nous nous occupons de THÉURGIE, nous avons observé que les plus rebelles à nos pratiques étaient généralement d'un intellect plus ou moins obstrué par différents préjugés, entachés d'erreur. Et cette catégorie d'esprits faibles se trouve non seulement dans les rangs des illettrés, mais surtout parmi ceux qui composent la majorité des « Flambeaux scientifiques ».

On en peut voir la preuve dans la résistance opiniâtre, systématique, pour ne pas dire de mauvaise foi, que la fine fleur des Académies, des savants et des esprits forts, ont opposée, et opposent encore aujourd'hui à tout progrès. D'abord ils ont rejeté le magnétisme animal ; ils ont raillé le somnambulisme, et enfin conspué la THÉURGIE sous quelque forme qu'elle se présente, soit accréditée sous le nom de magnétisme animal par Mesmer, de somnambulisme, par Puysegur, ou de spiritisme par Allan Kardec. Ils se sont acharnés contre les Théurges guérisseurs qui opèrent des cures merveilleuses, sans le concours de la prétendue science médicale, et surtout contre ceux qui ont la faculté de voir les maladies. Car, règle générale, la plupart des privilégiés de la naissance et de la fortune sont infectés de maladies honteuses qu'ils ne révèlent que dans le silence du cabinet de leur docteur, le secret professionnel que la loi leur impose répondant de leur discrétion. (Cependant combien de révélations !) Et si nous nous en rapportons aux réclames, nous pouvons affirmer que la majeure partie des médecins ne vivent que du traitement qu'ils exercent sur les malheureux atteints de cette terrible maladie. Règle générale, toutes les fois qu'une personne, à quelque classe qu'elle appartienne, contestera de parti pris l'évidence de la faculté THÉURGIQUE, on peut être sûr qu'elle est atteinte d'une maladie honteuse. Mais, si ces victimes du sort étaient plus au courant de notre manière de pratiquer, ils nous seraient moins hostiles, quant à notre discrétion, notre faculté, nous venant des Esprits supérieurs aux fluides blancs, nous impose la charité THÉURGIQUE, et par conséquent la discrétion sur ce qui pourrait blesser nos semblables. D'ailleurs il n'est pas indispensable que les THÉURGES guérisseurs soient *opérés* pour guérir, les cures se produisant par l'intervention seule des Esprits des régions supérieures, et très souvent même sans que la volonté des guérisseurs soit mise en action.

/ « Qu'est-ce que la médecine? Une erreur de vingt siècles, et, vu l'extrême des intérêts qu'elle atteint directement ou indirectement, une erreur des plus funestes ne tendant à rien moins, entre autres déplorables résultats, qu'à la dégradation physique et morale de l'espèce humaine; un chaos discordant d'hypothèses absurdes qui ravalent l'homme fort au-dessous de la plus grossière machine et élèvent le sujet fort au-dessus du plus habile médecin »

Docteur CHAUVER (*Philosophie médicale*, p. 11 et 12)

Et pour nous servir des expressions du docteur Jahr (tom. V de la B'bl. de Genève, n° 4, p. 242), quand il dit : « Oui, en vérité! depuis deux mille ans, nous avons méconnu les lois de la nature dans la véritable art de guérir. »

Le professeur Louis (séances de l'Académie de médecine) : « J'avoue que, depuis vingt ans, j'ai, dans les hôpitaux, étudié tour à tour la plupart des méthodes curatives, ce qui m'a mis dans le cas de remarquer que la plupart des méthodes offraient des résultats déplorable, et je leur dois la perte de personnes chères. »

Marchal de Culvi (*France Méd. et ph.*) : « Il n'y a plus en médecine, et depuis longtemps, ni principes, ni foi, ni loi... Nous construisons une Tour de Babel, ou plutôt nous ne construisons rien. »

Chomel (*Pathol. gén.*, p. 642) dit que : « Les ténèbres enveloppent encore la branche la plus importante de la médecine. »

Barthez (*Mémoires de Madame Dubarry*, t. VI) affirme qu'il ne croyait pas à la médecine : « Nous sommes, disait-il, des aveugles qui frappons avec un bâton... »

Rostan, dans ses *Cours de Méd. clin.* (t. I, p. 185 et 187), dit : « qu'aucune science humaine n'a été et n'est encore infectée de plus de préjugés que la médecine, chaque denomination de classe de médicaments, chaque formule même est pour ainsi dire une erreur. »

La médecine scientifique n'existe pas. « Aujourd'hui, un médecin, appelé près d'un autre médecin, est donc à la fois dans la science et dans l'empirisme.

Claude BERNARD, de l'Académie.

Dubois (d'Amiens) affirme (*Pathol. gén.*, Avant-Propos) que « des vérités générales nous manquent en médecine, que nous sommes encore à la recherche des principes. »

Le Dr Donné écrit dans le *Journal des Débats* :

« Tant que la science de la médecine laissera une aussi grande part à l'instinct et au hasard, chaque médecin, l'art sera incomplet et nous ne saurons guère mieux faire. »

Le professeur Bouchardat (*Manuel des mat. médicales*, p. 9), « constate que la science n'est pas faite, mais toute à refaire. »

Le professeur Vallex (*Guide du Praticien*, Avant-Propos, p. 10) :

« Que de regrets on éprouve en voyant tant d'études, de veilles, de génie dépenses pour obtenir d'aussi faibles résultats! Que d'erreurs... »

Le grand Sydenham, surnommé l'Hippocrate anglais, déclare que « ce qu'on qualifie de l'art médical est bien plutôt l'Art de faire de la conversation, de babiller, que l'art de guérir »

Le professeur Malgaigne (séance de l'Académie de médecine) : « Absence complète de doctrines scientifiques en médecine, absence dans l'application de l'art; empirisme partout, voilà l'état de la science. »

« ... Que l'on contemple les suites de cette torture médicinale, les cris de douleur, les physionomies grimées, hideuses, le souffle brûlant de tous ces infortunés qui sollicitent un verre d'eau pour étancher la soif qui les dévore, sans pouvoir obtenir, autre chose qu'une nouvelle dose de poison qui les a réduits à ce cruel état... et chez qui les médecins rendent encore la digestion plus lente et plus douloureuse par les mets succulents, des élixirs, des pastilles, jusqu'à ce que leurs victimes succombent à la diarrhée, à l'hydropisie ou au marasme. — Dr BROUSSAIS »

« Dans les maladies ordinaires, les gardes-malades en savent autant que les médecins, et dans les cas extraordinaires, les médecins n'en savent pas plus que les gardes-malades. » — Dr GOAZER (*Discours*)

« La main sur la conscience, je déclare devant Dieu et devant les hommes, que la pratique médicale a été plus nuisible qu'utile à l'humanité; de telle sorte que si les nombreux malades que j'ai traités, pendant près d'un quart de siècle, avaient été abandonnés à eux-mêmes, le résultat final eût été beaucoup meilleur »

Docteur CHAUVER.

OUVRAGES DU ZOUAVE JACOB

HYGIÈNE NATURELLE

12^e ÉDITION

1 volume in-12 (épuisé) 3 fr.

POISONS ET CONTRE-POISONS

15^e ÉDITION

1 volume in-12 (épuisé) 1 fr.

CHARLATANISME DE LA MEDECINE

Son Ignorance et ses Dangers

*Appuyés par les assertions des célébrités médicales et scientifiques,
depuis Hippocrate jusqu'à Claude Bernard*

29^e ÉDITION

Prix. 1 fr. 50

HYGIENE DU ZOUAVE JACOB

PUBLIÉE EN DEUX VOLUMES

Le premier volume a déjà paru en deux parties

6^e ÉDITION

Prix 10 fr.

PENSEES DU ZOUAVE JACOB

1 volume in-12 (épuisé) 3 fr. 50

Cet ouvrage, qui avait été dénaturé par l'éditeur Repos, et dont nous avons recouvré la propriété par la voie des Tribunaux (en Cour d'Appel), reparaita prochainement revu et corrigé.

CONFÉRENCES

*Sur les dangers des enseignements et pratiques des Sectes
Sacerdotales, Médicales,
Magnétiques, Spirites et Hypnotiques*

D'APRÈS LES RENSEIGNEMENTS DES PLUS GRANDES CÉLÉBRITÉS

1 volume in-8. 3 fr. 50

TROISIÈME ANNÉE SEPTEMBRE 1890

N° 1

REVUE THÉURGIQUE

Scientifique, Psychologique et Philosophique

TRAITANT SPÉCIALEMENT

DE L'HYGIÈNE

ET DE

LA GUÉRISON PAR LES FLUIDES

ET DES DANGERS

DES PRATIQUES MÉDICALES, CLÉRIQUES, MAGNÉTIQUES, HYPNOTIQUES, ETC.

Sous la Direction du

ZOUAVE JACOB

Avec le concours des Célébrités scientifiques les plus autorisées

Paraissant tous les premiers Dimanches de chaque Mois

« L'annonce est à ce point puissante qu'elle a de l'influence sur celui même qui s'en sert le plus et l'individu qui, chaque soir, faisant sa cuisine se donne le plaisir facile d'établir le quotient de ses dopes — dops lui-même — a grand soin en se couchant de prendre la paille ou l'elixir dont il a su vanter les propriétés miraculeuses dans la quatrième page des journaux. »

(TROUSSEAU, Conférences.)

« Médecine, pauvre science — médecine, pauvres savants ; malades, pauvres victimes. »

(Docteur FRAPPART.)

— f —

BUREAUX

Paris — 23, AVENUE MAC-MAHON (ÉTOILE) — Paris

Abonnement : 10 fr. par an. — Étranger : 12 fr.

NOTE DE LA RÉDACTION

Depuis bientôt vingt-cinq ans que nous nous occupons de THÉURGIE, nous avons observé que les plus rebelles à nos pratiques étaient généralement d'un intellect plus ou moins obstrué par différents préjugés, entachés d'erreur. Et cette catégorie d'esprits faibles se trouve non seulement dans les rangs des illettrés, mais surtout parmi ceux qui composent la majorité des « Flambeaux scientifiques ».

On en peut voir la preuve dans la résistance opiniâtre, systématique, pour ne pas dire de mauvaise foi, que la fine fleur des Académies, des savants et des esprits forts, ont opposée, et opposent encore aujourd'hui à tout progrès. D'abord ils ont rejeté le magnétisme animal ; ils ont raillé le somnambulisme, et enfin conspué la THÉURGIE sous quelque forme qu'elle se présente, soit accréditée sous le nom de magnétisme animal par Mesmer, de somnambulisme, par Puységur, ou de spiritisme par Allan Kardec. Ils se sont acharnés contre les Théurges guérisseurs qui opèrent des cures merveilleuses, sans le concours de la prétendue science médicale, et surtout contre ceux qui ont la faculté de voir les maladies. Car, règle générale, la plupart des privilégiés de la naissance et de la fortune sont infectés de maladies honteuses qu'ils ne révèlent que dans le silence du cabinet de leur docteur, le secret professionnel que la loi leur impose répondant de leur discrétion. (Cependant combien de révélations !) Et si nous nous en rapportons aux réclames, nous pouvons affirmer que la majeure partie des médecins ne vivent que du traitement qu'ils exercent sur les malheureux atteints de cette terrible maladie. Règle générale, toutes les fois qu'une personne, à quelque classe qu'elle appartienne, contestera de parti pris l'évidence de la faculté THÉURGIQUE, on peut être sûr qu'elle est atteinte d'une maladie honteuse. Mais, si ces victimes du sort étaient plus au courant de notre manière de pratiquer, ils nous seraient moins hostiles ; quant à notre discrétion, notre faculté, nous venant des ESPRITS supérieurs aux fluides blancs, nous impose la charité THÉURGIQUE, et par conséquent la discrétion sur ce qui pourrait blesser nos semblables. D'ailleurs il n'est pas indispensable que les THÉURGES guérisseurs soient voyants pour guérir, les cures se produisant par l'intervention seule des ESPRITS des régions supérieures, et très souvent même sans que la volonté des guérisseurs soit mise en action.

« Qu'est-ce que la médecine? Une erreur de vingt siècles, et, vu l'extrême des intérêts qu'elle atteint directement ou indirectement, une erreur des plus funestes ne tendant à rien moins, entre autres déplorable résultats, qu'à la dégradation physique et morale de l'espèce humaine; un chaos discordant d'hypothèses absurdes qui ravaient l'homme tout au-dessous de la plus grossière machine et écartent le savoirier tout au-dessus du plus habile médecin. »

Docteur CHAUVET (*Philosophie médicale*, p. 11 et 12)

Et pour nous servir des expressions du docteur Jahr (tom. V de la Bibl. de Genève, t. p. 212, quand il dit : « Ou, en vérité! depuis dix mille ans, nous avons connu les lois de la nature dans le véritable art de guérir. »

Le professeur Louis (séances de l'Académie de médecine) : « J'avoue que, depuis vingt ans, j'ai, dans les hôpitaux, étudié tour à tour la plupart des méthodes, ce qui m'a mis dans le cas de remarquer que la plupart des méthodes entraînent des résultats déplérables, et je leur dois la perte de personnes chères. »

Marchal de Calvi (*France Méd. et ph.*) : « Il n'y a plus en médecine, et depuis longtemps, ni principes, ni foi, ni loi... Nous construisons une Tour de Babel, ou plutôt nous ne construisons rien. »

Casimel (*Pathol. gén.*, p. 642) dit que : « Les ténèbres enveloppent encore la branche la plus importante de la médecine. »

Barthez (*Mémoires de Madame Dubarry*, t. VI) affirme qu'il ne croyait pas à la médecine : « Nous sommes, disait-il, des aveugles qui frappons avec un bâton... »

Rostan, dans ses *Cours de Méd. clin.* (t. I, p. 185 et 187), dit : « qu'aucune science dénomination de classe de médicaments, chaque formule même est pour ainsi dire une erreur. »

La médecine scientifique n'existe pas. « Aujourd'hui, un médecin, appelé près d'un autre médecin, est donc à la fois dans la science et dans l'empirisme. »

(Claude BERNARD, de l'Académie.)

Dubois (d'Amiens) affirme (*Pathol. gén.*, Avant-Propos) que « des vérités générales nous manquent en médecine, que nous sommes encore à la recherche des principes. »

Le Dr Donné écrit dans le *Journal des Débats* :

« Tant que la science de la médecine laissera une aussi grande part à l'instinct au génie de chaque médecin, l'art ne sera ni complet ni aussi élevé qu'il peut l'être. »

Le professeur Bouchardat (*Manuel des mat. médicales*, p. 6), « constate que la science n'est pas faite, mais toute à refaire. »

Le professeur Vallex (*Guide du Praticien*, Avant-Propos, p. 10) :

« ... pour obtenir d'aussi faibles résultats! Que d'erreurs... »

Le grand Sydenham, surnommé l'Hippocrate anglais, déclare que « ce qu'on qualifie de l'art médical est bien plutôt l'Art de faire de la conversation, de babiller, que l'art de guérir. »

Le professeur Malgaigne (séance de l'Académie de médecine) : « Absence complète de doctrines scientifiques en médecine, absence dans l'application de l'art; empirisme partout, voilà l'état de la science. »

« ... Que l'on contemple les suites de cette torture médicale, les cris de douleur, les physionomies geignant, les larmes, la souffrance brûlant de tous ces infortunes qui sollicitent un verre d'eau pour étancher la soif qui les dévore, sans pouvoir obtenir, autre chose qu'une nouvelle dose de poison qui les a réduits à ce cruel état... et l'on se demande comment on peut continuer à leur administrer... »

des mets succulents, des élixirs, des pastilles, jusqu'à ce que leurs victimes succombent à la diarrhée, à l'hydrophobie ou au marasme. — Dr BROUSSAIS »

« Dans les maladies ordinaires, les gardes-malades en savent autant que les médecins, et dans les cas extraordinaires, les médecins n'en savent pas plus que les gardes-malades. » — Dr GAZIER (*Discours*)

« La main sur la conscience, je déclare devant Dieu et devant les hommes, que la pratique médicale a été plus nuisible qu'utile à l'humanité; de telle sorte que si les nombreux malades que j'ai traités, pendant près d'un quart de siècle, avaient été abandonnés aux seules ressources de la nature, au lieu de simples soins hygiéniques, le résultat final eût été beaucoup meilleur. »

Docteur CHAUVET.

OUVRAGES DU ZOUAVE JACOB

HYGIÈNE NATURELLE

12^e ÉDITION

1 volume in-12 (épuisé) 3 fr.

POISONS ET CONTRE-POISONS

15^e ÉDITION

1 volume in-12 (épuisé) 1 fr.

CHARLATANISME DE LA MEDECINE

Son Ignorance et ses Dangers

*Appuyés par les assertions des célébrités médicales et scientifiques,
depuis Hippocrate jusqu'à Claude Bernard*

29^e ÉDITION

Prix 1 fr. 50

HYGIÈNE DU ZOUAVE JACOB

PUBLIÉE EN DEUX VOLUMES

Le premier volume a déjà paru en deux parties

6^e ÉDITION

Prix. 10 fr.

PENSÉES DU ZOUAVE JACOB

1 volume in-12 (épuisé) 3 fr. 50

Cet ouvrage, qui avait été dénaturé par l'éditeur Repos, et dont nous avons recouvré la propriété par la voie des Tribunaux (en Cour d'Appel), reparaitra prochainement revu et corrigé.

CONFÉRENCES

*Sur les dangers des enseignements et pratiques des Sectes
Sacerdotales, Médicales,
Magnétiques, Spirites et Hypnotiques*

D'APRÈS LES RENSEIGNEMENTS DES PLUS GRANDES CÉLÉBRITÉS

1 volume in-8. 3 fr. 50

TROISIÈME ANNÉE

OCTOBRE 1890

REVUE THÉURGIQUE

Scientifique, Psychologique et Philosophique

TRAITANT SPÉCIALEMENT

DE L'HYGIÈNE

ET DE

LA GUÉRISON PAR LES FLUIDES

ET DES DANGERS

DES PRATIQUES MÉDICALES, CLÉRICALES, MAGNÉTIQUES, HYPNOTIQUES, ETC.

Sous la Direction du

ZOUAVE JACOB

Avec le concours des Célébrités scientifiques les plus autorisées

Paraissant tous les premiers Dimanches de chaque Mois

et l'efficacité de ses remèdes. Nous avons par cela
un de charlatans - nous en avons plus peut-être
en voyait dans les siècles passés. Mais ils ont changé
à luro et de physionomie, ils ne font plus de discours en pein
t, ils font prouer leurs recettes à la quatrième page de leurs
journaux » (L'ARCIER, *Idiot. un verset*)

qu'elle a de l'indocilité
l'individu qui, chaque
sur facile d'étaler le
— a grand soin en se
dont il a su vanter les

« Médecine, pauvre science - médecins, pauvres savants; ma-
lades, pauvres victimes. » (Docteur BARPART)

§ 1^{er}

BUREAUX

Paris — 23, AVENUE MAC-MAHON (ÉTOILE) — Paris

Abonnement : 10 fr. par an. — Étranger : 12 fr.

NOTE DE LA RÉDACTION

Depuis bientôt vingt cinq ans que nous nous occupons de THÉURGIE, nous avons observé que les plus rebelles à nos pratiques étaient généralement d'un intellect plus ou moins obstrué par différents préjugés, entachés d'erreur. Et cette catégorie d'esprits faibles se trouve non seulement dans les rangs des illettrés, mais surtout parmi ceux qui composent la majorité des « Flambeaux scientifiques ».

On en peut voir la preuve dans la résistance opiniâtre, systématique, pour ne pas dire de mauvaise foi, que la fine fleur des Académies, des savants et des esprits forts, ont opposée, et opposent encore aujourd'hui à tout progrès. D'abord ils ont rejeté le magnétisme animal ; ils ont raillé le somnambulisme, et enfin conspué la THÉURGIE sous quelque forme qu'elle se présente, soit accréditée sous le nom de magnétisme animal par Mesmer, de somnambulisme, par Puységur, ou de spiritisme par Allan Kardec. Ils se sont acharnés contre les Théurges guérisseurs qui opèrent des cures merveilleuses, sans le concours de la prétendue science médicale, et surtout contre ceux qui ont la faculté de voir les maladies. Car, règle générale, la plupart des privilégiés de la naissance et de la fortune sont infectés de maladies honteuses qu'ils ne révèlent que dans le silence du cabinet de leur docteur, le secret professionnel que la loi leur impose répondant de leur discrétion. (Cependant combien de révélations !) Et si nous nous en rapportons aux réclames, nous pouvons affirmer que la majeure partie des médecins ne vivent que du traitement qu'ils exercent sur les malheureux atteints de cette terrible maladie. Règle générale, toutes les fois qu'une personne, à quelque classe qu'elle appartienne, contestera de parti pris l'évidence de la faculté THÉURGIQUE, on peut être sûr qu'elle est atteinte d'une maladie honteuse. Mais, si ces victimes du sort étaient plus au courant de notre manière de pratiquer, ils nous seraient moins hostiles ; quant à notre discrétion, notre faculté, nous venant des ESPRITS supérieurs aux fluides blancs, nous impose la charité THÉURGIQUE, et par conséquent la discrétion sur ce qui pourrait blesser nos semblables. D'ailleurs il n'est pas indispensable que les THÉURGES guérisseurs soient voyants pour guérir, les cures se produisant par l'intervention seule des ESPRITS des régions supérieures, et très souvent même sans que la volonté des guérisseurs soit mise en action.

« Qu'est-ce que la médecine? Une erreur de vingt siècles, et, vu l'extrême des
intérets qu'elle atteint directement... » *Il y a certainement une erreur des plus funestes en
tendant à rien moins, entre autres déplorables résultats, qu'à la dégradation physique
et morale de l'humanité... »* *Il y a certainement une erreur des plus funestes en
ravalant l'homme fort au-dessous de la plus grossière machine et relevant le savetier
fort au-dessus du plus habile médecin. »*

Docteur CHAUVET (*Philosophie médicale*, p. 11 et 12).

Et pour nous servir des expressions du docteur Jahr (tom. V de la B. M. de Genève,
no 4, p. 242), quand il dit : « Oui, en vérité! depuis deux mille ans, nous avons
méconnu les lois de la nature dans le véritable art de guérir. »

« Les hommes ont fait de la médecine une science de l'empirisme, de l'habitude, de l'usage,
de l'abus, et qui m'a mis dans le cas de perdre des personnes chères. »

Maurice de Crève (France Méd. et Chir. 1844), dit : « Nous construisons une Tour de Babel, ou
longtemps, ni principes, ni foi, ni loi... Nous construisons une Tour de Babel, ou
plutôt nous ne construisons rien. »

Chemel (*Pathol. gén.*, p. 642) dit que : « Les ténèbres enveloppent encore la branche
la plus importante de la médecine. »

Bartnez (*Mémoires du Docteur Bartnez*, p. 1), dit : « Nous sommes, disant-il, des aveugles qui frappons avec un bâton... »

Rostan, dans ses *Cours de Méd. clin.* (t. I, p. 143 et 147), dit : « qu'aucune se enco
... la médecine chaque
une erreur. »

La médecine scientifique n'existe pas. « A cet égard, un médecin, appelé près d'un
autre médecin, est donc à la fois dans la science et dans l'empirisme.
(Claude BERNARD, de l'Académie,

Dubois (d'Amiens) affirme (*Pathol. gén.*, Avant-Propos) que « des vérités
nous manquent en médecine, que nous sommes encore à la recherche des principes. »

Le Dr Douglé écrit dans le *Journal des Débats* :

« Tant que la science de la médecine laissera une aussi grande part à l'instinct et
au génie de chaque médecin, il n'y aura ni progrès ni amélioration qu'il peut l'être. »

Le professeur Bouchardat (*Manuel des mat. médicales*, p. 9), « constate que la
science n'est pas faite, mais toute à relaire. »

Le professeur Vallex (*Guide du Praticien*, Avant-Propos, p. 10) :

« Que de regrets on éprouve en voyant tant d'études, de veilles, de génie de pensées
pour obtenir d'aussi faibles résultats! Que d'erreurs... »

Le grand Hygiéniste, *Commissaire de l'Hygiène*, dit : « L'art de la médecine est bien plutôt l'art de faire de la conversation, de babuler, que
l'art de guérir. »

« Le grand Hygiéniste, *Commissaire de l'Hygiène*, dit : « L'art de la médecine est bien plutôt l'art de faire de la conversation, de babuler, que
l'art de guérir. »

« Que... » *Il y a certainement une erreur des plus funestes en
tendant à rien moins, entre autres déplorables résultats, qu'à la dégradation physique
et morale de l'humanité... »* *Il y a certainement une erreur des plus funestes en
ravalant l'homme fort au-dessous de la plus grossière machine et relevant le savetier
fort au-dessus du plus habile médecin. »*

« Les... » *Il y a certainement une erreur des plus funestes en
tendant à rien moins, entre autres déplorables résultats, qu'à la dégradation physique
et morale de l'humanité... »* *Il y a certainement une erreur des plus funestes en
ravalant l'homme fort au-dessous de la plus grossière machine et relevant le savetier
fort au-dessus du plus habile médecin. »*

« La main sur la conscience, je déclare devant Dieu et devant les hommes, que lo
... *Il y a certainement une erreur des plus funestes en
tendant à rien moins, entre autres déplorables résultats, qu'à la dégradation physique
et morale de l'humanité... »* *Il y a certainement une erreur des plus funestes en
ravalant l'homme fort au-dessous de la plus grossière machine et relevant le savetier
fort au-dessus du plus habile médecin. »*

Docteur CHAUVET.

OUVRAGES DU ZOUAVE JACOB

HYGIÈNE NATURELLE

12^e ÉDITION

1 volume in-12 (épuisé) 3 fr.

POISONS ET CONTRE POISONS

15^e ÉDITION

1 volume in-12 (épuisé) 1 fr.

CHARLATANISME DE LA MEDECINE

Son Ignorance et ses Dangers

*Appuyés par les assertions des célébrités médicales et scientifiques,
depuis Hippocrate jusqu'à Claude Bernard*

29^e ÉDITION

Prix. 1 fr. 50

HYGIÈNE DU ZOUAVE JACOB

PUBLIÉE EN DEUX VOLUMES

Le premier volume a déjà paru en deux parties

16^e ÉDITION

10 .

PENSÉES DU ZOUAVE JACOB

1 volume in-12 (épuisé) 3 fr. 50

Cet ouvrage, qui avait été dénaturé par l'éditeur Repos, et dont nous avons
recouvré la propriété par la voie des Tribunaux (en Cour d'Appel), reparaitra
prochainement revu et corrigé.

CONFÉRENCES

Sur les dangers des enseignements et pratiques des Sectes

Sacerdotales, Médicales,

Magnétiques, Spirites et Hypnotiques

D'APRÈS LES RENSEIGNEMENTS DES PLUS GRANDES CÉLÉBRITÉS

1 volume in-8. 3 fr. 50

PARIS — IMP. CHARLIS PLOT, RUE BLAISE, 7

4

Scientifique, Psychologique et Philosophique

DE L'HYGIÈNE

LA GUÉRISON PAR LES FLUIDES

DES PRATIQUES MÉDICALES, CLÉRIQUES, MAGNÉTIQUES, HYPNOTIQUES, ETC.

ZOUAVE JACOB

Paraissant tous les premiers Dimanches de chaque Mois

[illegible]

BUREAUX

Paris — 23, AVENUE MAC-MAHON (ÉTOILE) — Paris

Abonnement : 10 fr. par an. — Étranger : 12 fr.

NOTE DE LA RÉDACTION

Depuis bientôt vingt-cinq ans que nous nous occupons de THÉURGIE, nous avons observé que les plus rebelles à nos pratiques étaient généralement d'un intellect plus ou moins obstrué par différents préjugés, enluchés d'erreur. Et cette catégorie d'esprits faibles se trouve non seulement dans les rangs des illettrés, mais surtout parmi ceux qui composent la majorité des « Flambeaux scientifiques ».

On en peut voir la preuve dans la résistance opiniâtre, systématique, pour ne pas dire de mauvaise foi, que la fine fleur des Académies, des savants et des esprits forts, ont opposée, et opposent encore aujourd'hui à tout progrès. D'abord ils ont rejeté le magnétisme animal ; ils ont raillé le somnambulisme, et enfin, coup par la fin, ils ont sous quelque forme qu'elle se présente, soit accréditée sous le nom de magnétisme animal par Mesmer, de somnambulisme, par Puységur, ou de spiratisme par Allan Kardec. Ils se sont acharnés contre les Théurges guérisseurs qui opèrent des cures merveilleuses, sans le concours de la prétendue science médicale, et surtout contre ceux qui ont la faculté de voir les maladies. Car, règle générale, la plupart des privilégiés de la naissance et de la fortune sont infectés de maladies honteuses qu'ils ne révèlent que dans le silence du cabinet de leur docteur, le secret professionnel que la loi leur impose répondant de leur discrétion (Cependant combien de révélations !) Et si nous nous en rapportons aux réclames, nous pouvons affirmer que la majeure partie des médecins ne vivent que du traitement qu'ils exercent sur les malheureux atteints de cette terrible maladie. Règle générale, toutes les fois qu'une personne, à quelque classe qu'elle appartienne, contestera de parti pris l'évidence de la faculté THÉURGIQUE, on peut être sûr qu'elle est atteinte d'une maladie honteuse. Mais, si ces victimes du sort étaient plus au courant de notre manière de pratiquer, ils nous seraient moins hostiles ; quant à notre discrétion, notre faculté, nous venant des ESPRITS supérieurs aux fluides blancs, nous impose la crainte THÉURGIQUE, et par conséquent la discrétion sur ce qui pourrait blesser nos semblables. D'ailleurs il n'est pas indispensable que les THÉURGES guérisseurs soient voyants pour guérir, les cures se produisant par l'intervention seule des ESPRITS des régions supérieures, et très souvent même sans que la volonté des guérisseurs soit mise en action.

« Qu'est ce que la médecine? Une erreur de vingt siècles, et, au l'extrême des intérêts qu'elle atteint directement ou indirectement, une erreur des plus funestes ne tendant à rien moins, entre autres déplorables résultats, qu'à la dégradation physique et morale de l'espèce humaine: un chaos discordant d'hypothèses absurdes qui ravalent l'homme fort au-dessous de la plus grossière machine et élèvent le savetier fort au-dessus du plus habile médecin. »

Docteur CHAUVET (*Philosophie médicale*, p. 11 et 12).

Et pour nous servir des expressions du docteur Jahr (tom. V de la Bibl. de Genève, no 4, p. 242, quand il dit: « Oui, en vérité! depuis deux mille ans, nous avons méconnu les lois de la nature dans le véritable art de guérir. »

« ... vingt ans, j'ai, dans les hôpitaux, étudié tour à tour la plupart des méthodes curatives, ce qui m'a mis dans le cas de remarquer que la plupart des méthodes offraient des résultats déplorable, et je leur dois la perte de personnes chères. »

Marchal de Calvi (*France Méd. et ph.*): « Il n'y a plus en médecine, et depuis longtemps, ni principes, ni foi, ni loi. Nous construisons une Tour de Babel, ou plutôt nous ne construisons rien. »

Chamel (*Pathol. gen.*, p. 642) dit que: « Les ténèbres enveloppent encore la branche la plus importante de la médecine »

Barthez (*Mémoires de Madame Dubarry*, t. VI) affirme qu'il ne croyait pas à la médecine: « Nous sommes, disait-il, des aveugles qui frappons avec un bâton... »

Roatan, dans ses *Leçons de Méd. clin.* (t. I, p. 185 et 187), dit: « qu'aucune science humaine n'a été et n'est encore infectée de plus de préjugés que la médecine, chaque dénomination de classe de médicaments, chaque formule même est pour ainsi dire une erreur. »

La médecine scientifique n'existe pas. « Aujourd'hui, un médecin, appelé près d'un autre médecin, est donc à la fois dans la science et dans l'empirisme. »

Claude BERNARD, de l'Académie.

Dubois (d'Ami) affirme (*Pathol. gen.*, Avant-Propos) que « des vérités générales nous manquent en médecine, que nous sommes encore à la recherche des principes. »

Le Dr Donné écrit dans le *Journal des Débats*:

« Tant que la science de la médecine laissera une aussi grande part à l'instinct et au génie de chaque médecin, l'art ne sera ni complet ni aussi élevé qu'il peut l'être. »

Le professeur Bouchardat (*Manuel des mat. médicales*, p. 9), « constate que la science n'est pas faite, mais toute à refaire. »

Le professeur Vallée (*Guide du Praticien*, Avant-Propos, p. 10):

« Que de regrets on éprouve en voyant tant d'études, de veilles, de génie dépensés pour obtenir d'aussi faibles résultats! Que d'erreurs... »

Le grand Sydenham, surnommé l'Hippocrate anglais, déclare que « ce qu'on qualifie de l'art médical est bien plutôt l'art de faire de la conversation, de babiller, que l'art de guérir. »

Le professeur Mulgaine (*séance de l'Académie de médecine*): « Absence complète partout, voilà l'état de la science. »

« ... Que l'on contemple les suites de cette torture médicale, les cris de douleur, les physionomies grimaquantes, hideuses, le sifflement brûlant de tous ces infortunés qui sollicitent un verre d'eau pour étancher la soif qui les devore, sans pouvoir obtenir, autre chose qu'une nouvelle dose de poison qui les a réduits à ce cruel état chez qui les médecins rendent encore la digestion plus lente et plus douloureuse par des mets succulents, des élixirs, des pastilles, jusqu'à ce que leurs victimes succombent à la diarrhée, à l'hydropisie ou au marasme. — Dr BROUSSAIS »

« Dans les maladies ordinaires, les gardes-malades en savent autant que les médecins, et dans les cas extraordinaires, les médecins n'en savent pas plus que les gardes-malades » — Dr GAZZET (*Discours*).

« La main sur la conscience, je déclare devant Dieu et devant les hommes, que la pratique médicale a été plus nuisible qu'utile à l'humanité: de telle sorte que si les nombreux malades que j'ai traités, pendant près d'un quart de siècle, avaient été abandonnés aux seules ressources de la nature, aidés de simples soins hygiéniques, le résultat final eût été beaucoup meilleur »

Docteur CHAUVET.

OUVRAGES DU ZOUAVE JACOB

HYGIÈNE NATURELLE

12^e ÉDITION

1 volume in-12 (épais) 3 fr.

POISONS ET CONTRE-POISONS

15^e ÉDITION

1 volume in-12 (épais) 1 fr.

CHARLATANISME DE LA MÉDECINE

Son Ignorance et ses Dangers

*Approuvés par les assertions des célébrités médicales et scientifiques,
depuis Hippocrate jusqu'à Claude Bernard*

1^{re} ÉDITION

Prix 1 fr. 50

HYGIÈNE DU ZOUAVE JACOB

PUBLIÉ EN DEUX VOLUMES

Le premier volume a déjà paru en deux parties

1^{re} ÉDITION

Prix 10 fr.

PENSEES DU ZOUAVE JACOB

1 volume in-12 (épais) 3 fr. 50

Cet ouvrage, qui avait été déposé par l'auteur à Paris, et dont nous avons
le droit de propriété par la voie des Tribunaux, en Cour d'Appel, reparaitra
prochainement revu et corrigé.

CONFÉRENCES

Sur les dangers des enseignements et pratiques des Sectes

Sacerdotales, Médicales,

Magnétiques, Spiritistes et Hypnotiques

L'ŒUVRE DES PENSÉES DES PLUS GRANDES CÉLÉBRITÉS

1 volume in-8 3 fr. 50

PARIS — M. CH. BUREAU ET FILS

LA VENTE SE FAIT CHEZ LES LIBRAIRES

Police Correctionnelle

PROCÈS

DE

ZOUAVE JACOB

CHARGÉ DE LA CLASSE DE LA CLASSE DE LA CLASSE

DES CORPORATIONS MÉDICALES

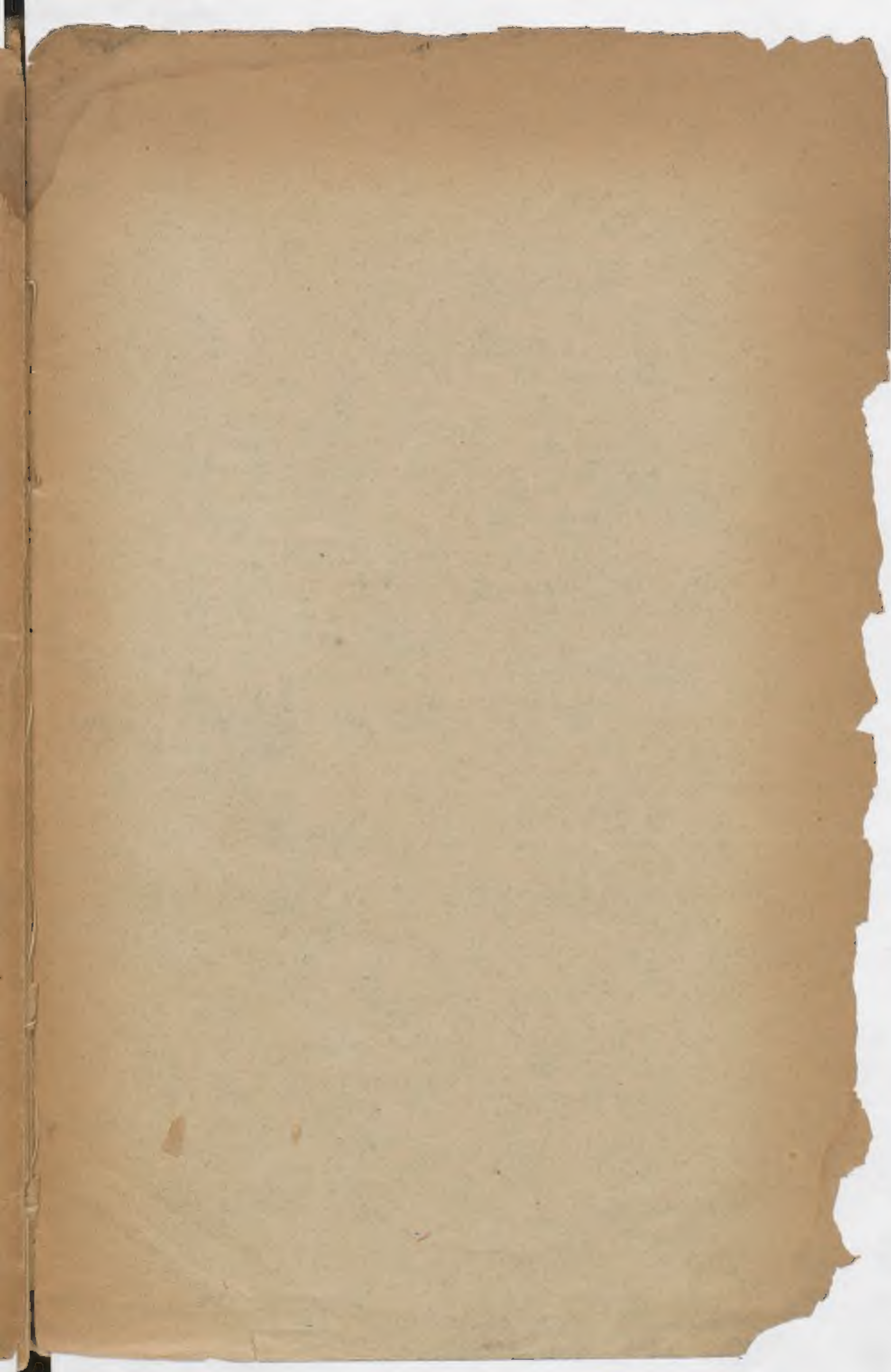
Publié par ZOUAVE JACOB

PARIS
MÉDICAL
REVUE
THÉURGIQUE

SEULES ÉDITIONS MÉDICAL

REVUE THÉURGIQUE

PARIS MÉDICAL



OUVRAGES DU ZOUAVE JACOB

HYGIÈNE NATURELLE

12^e ÉDITION

1 volume in-12 (épuisé) 3 fr.

POISONS ET CONTRE-POISONS

15^e ÉDITION

1 volume in-12 (épuisé). 1 fr.

CHARLATANISME DE LA MÉDECINE

Son Ignorance et ses dangers

Appuyés par les assertions des célébrités médicales
et scientifiques

depuis Hippocrate jusqu'à Claude Bernard

29^e ÉDITION

Prix. 1 fr. 50

HYGIÈNE DU ZOUAVE JACOB

PUBLIÉE EN DEUX VOLUMES

Le premier volume a déjà paru en deux parties

6^e ÉDITION

Prix. 10 fr.

PENSÉES DU ZOUAVE JACOB

1 volume in-12 (épuisé) 3 fr. 50

Cet ouvrage, qui avait été dénaturé par l'éditeur Repos, et dont nous avons recouvré la propriété par la voie des Tribunaux (en Cour d'Appel), reparaitra prochainement revu et corrigé.

CONFÉRENCES

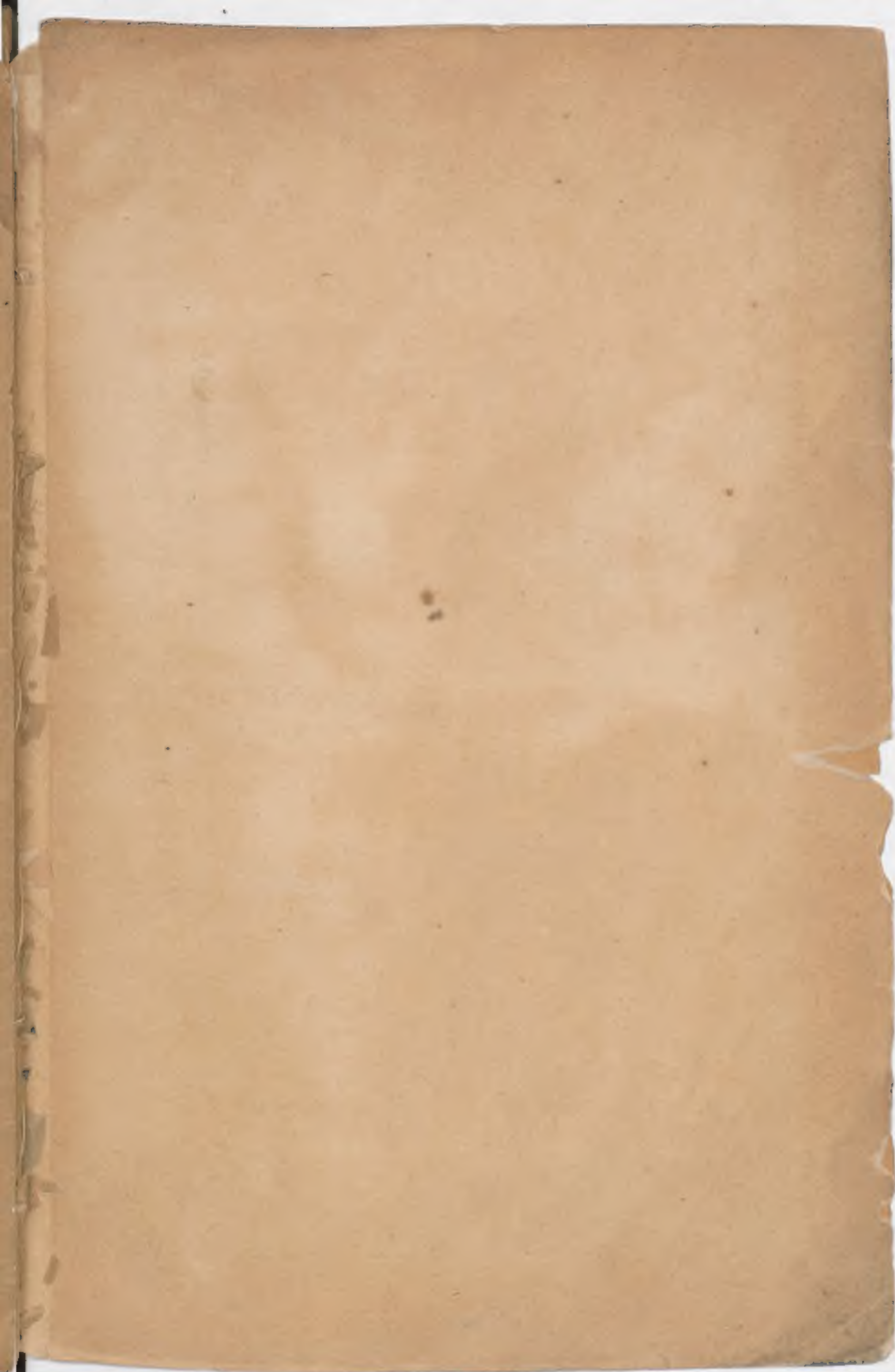
Sur les dangers des enseignements et pratiques des Sectes

Sacerdotales, Médicales,

Magnétiques, Spirites et Hypnotiques

D'APRÈS LES RENSEIGNEMENTS DES PLUS GRANDES CÉLÉBRITÉS

1 volume in-8. 3 fr. 50



OUVRAGES DU ZOUAVE JACOB

HYGIÈNE NATURELLE

12^e ÉDITION

1 volume in-12 (épuisé) 3 fr.

POISONS ET CONTRE-POISONS

15^e ÉDITION

1 volume in-12 (épuisé) 1 fr.

CHARLATANISME DE LA MÉDECINE

Son Ignorance et ses Dangers

*Appuyés par les assertions des célébrités médicales et scientifiques,
depuis Hippocrate jusqu'à Claude Bernard*

29^e ÉDITION

Prix. 1 fr. 50

HYGIÈNE DU ZOUAVE JACOB

PUBLIÉE EN DEUX VOLUMES

Le premier volume a déjà paru en deux parties

6^e ÉDITION

Prix. 10 fr.

PENSÉES DU ZOUAVE JACOB

1 volume in-12 (épuisé) 3 fr. 50

*Cet ouvrage, qui avait été dénaturé par l'éditeur Repos, et dont nous avons
recouvré la propriété par la voie des Tribunaux (en Cour d'Appel), reparaitra
prochainement revu et corrigé.*

CONFÉRENCES

Sur les dangers des enseignements et pratiques des Sectes

Sacerdotales, Médicales,

Magnétiques, Spirites et Hypnotiques

D'APRÈS LES RENSEIGNEMENTS DES PLUS GRANDES CÉLÉBRITÉS

1 volume in-8. 3 fr. 50
